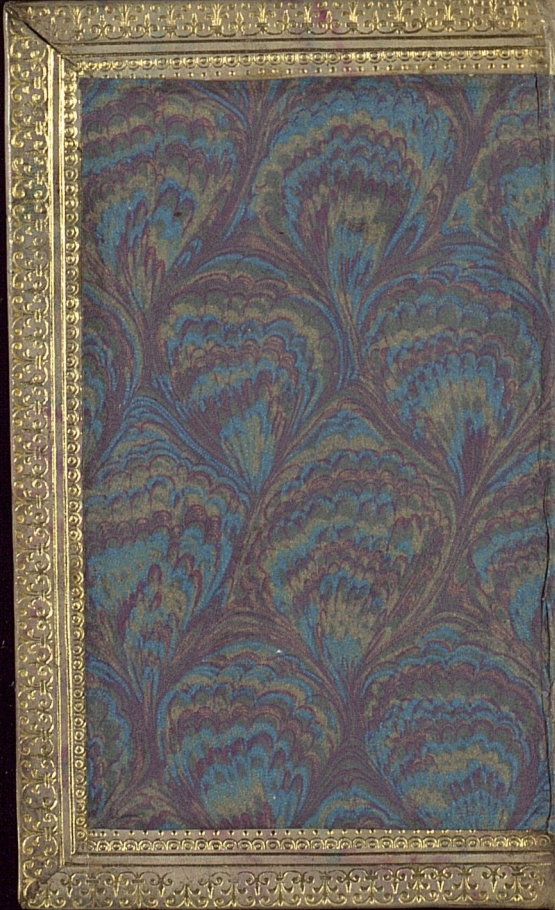


ROSE
RHE

115



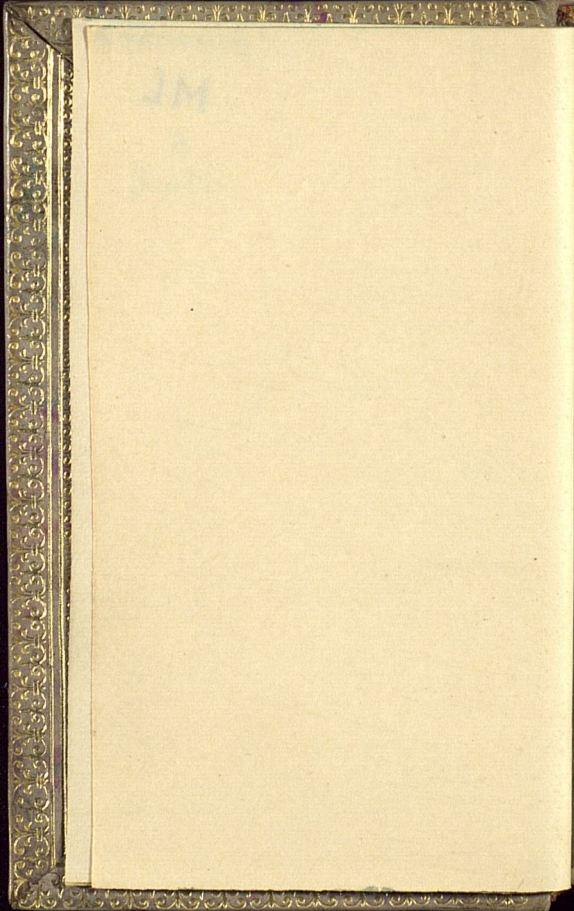


H. BEENKENS REL

ML

A

1742



(ÉDITION DÉFINITIVE)

Kees Doorik

par

GEORGES EEKHOUD

Nous arrivons de Tord-le-Cou
Wou! Wou!
(Ballade des GANSRYDERS)

I



KISTEMAËCKERS

Éditeur

BRUXELLES

—
1886

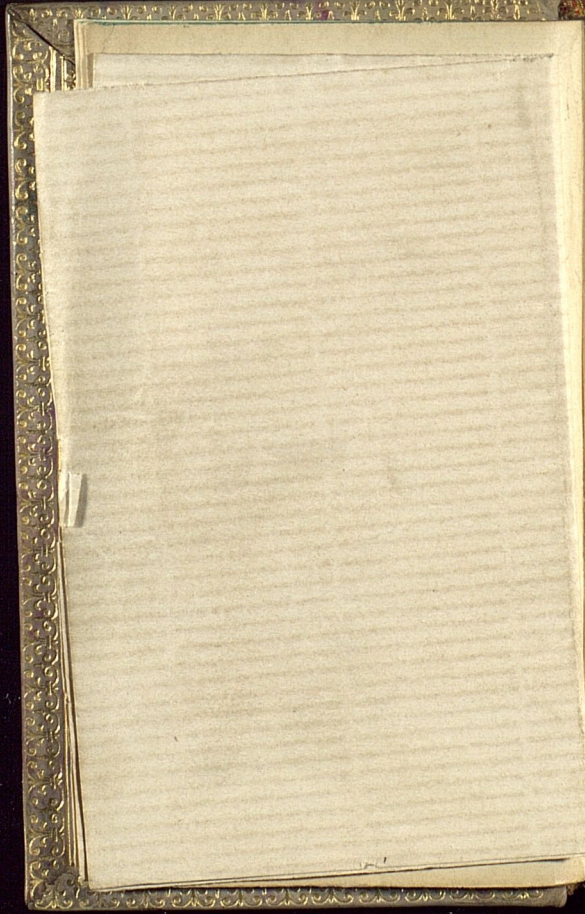
27 mars 83.

Monsieur et Cher confrère.

Une grasse pendure que celle de Kees Dourik et encore la dedans une puissante et sensuelle humanité, de splendides paysages de beaux morceaux passionnés sur le labour et les rudes travaux nourriciers. Je ne reproche au livre qu'une chose, c'est une langue trop spéciale, trop éprise de la technique et des curiosités du style, pas assez générale. Ceci est peut-être un peu mon défaut, mais ce n'est pas une raison pour que je l'encourage et les autres. Puis ce n'est pas vous à faire vous prêcher de revenir à la langue de Voltaire, n'est-ce pas ?

Encore un fois, monsieur et cher confrère, mes remerciements et mes très sincères félicitations.

Emmond de Goucourt



KEES DOORIK

DU MÊME AUTEUR :

Kermesses, 1 volume. Kistemaeckers,
éditeur Prix : 5 fr.

EN PRÉPARATION :

Les Milices de Saint-François (roman
de mœurs campinoises).

La Nouvelle Carthage (roman anver-
sois).

Kermesses (2^e série).

(ÉDITION DÉFINITIVE)

~~~~~

# Kees Doorik

par

GEORGES EEKHOUD

Nous arrivons de Tord-le-Cou  
Wou! Wou!  
(Ballade des GANSRYDERS)

I

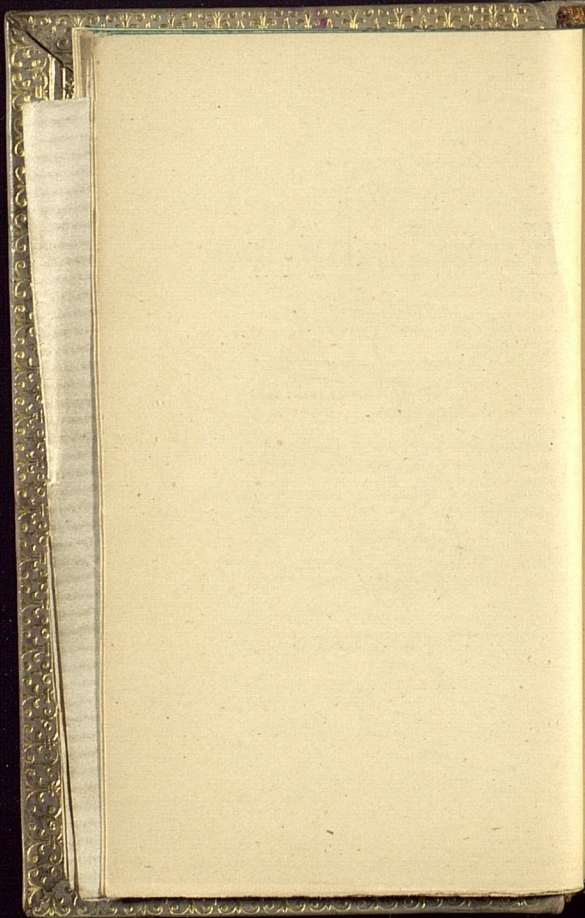


KISTEMAECKERS

*Éditeur*

BRUXELLES

—  
1886



## A CAMILLE LEMONNIER

je dédie cette étude de paysan de l'Entre-Polder et Campine, mon terroir d'élection.

Qu'il se rappelle, le cher camarade, l'impression cueillie un soir d'octobre, du haut de la Digue, à la limite du village de H. :

La plaine verdâtre, sombre, immense sous la brouée crépusculaire; les corps de fermes éparpillés; les neuf coups de l'angélus au clocher ardoisé; ce chien de garde intrigué par nos silhouettes immobiles à la crête du monticule, tirant sur sa chaîne et hurlant; ces plaintes prolongées des ruminants attendant la pouture, battant de leurs cornes les bois de l'étable; puis, à nos pieds, ce char cahotant sur le pavé inégal, le conducteur assis en travers, les jambes ballant au dehors....

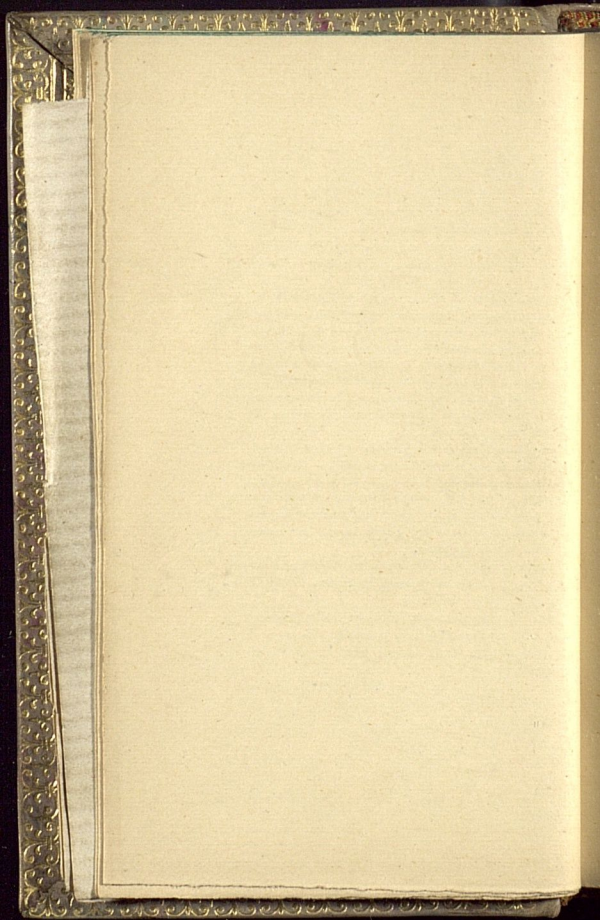
Entends-tu --- toi, dont la phrase émet les sons intraduisibles dans la langue ordinaire du musicien --- s'entrechoquer les sabots boueux de ce manant; siffler entre ses dents le "Hiûe!" aigre et traînard lancé par lui à son gros cheval de labour en même temps qu'il imprimait un coup sec à la longe; et ronfler le "*goeden avond*", son bonsoir guttural, presque caverneux....

Le cheval, obliquant, fit tourner le véhicule; l'essieu grinçait: l'attelage et l'homme disparurent derrière le metière.

Le *la* que donnait ce soir mon rude coin de pays, j'ai essayé de le soutenir âpre et pesant, dans ces pages où la fantaisie n'intervient que pour raccorder les réalités obsédantes.

Georges EEKHOUD.

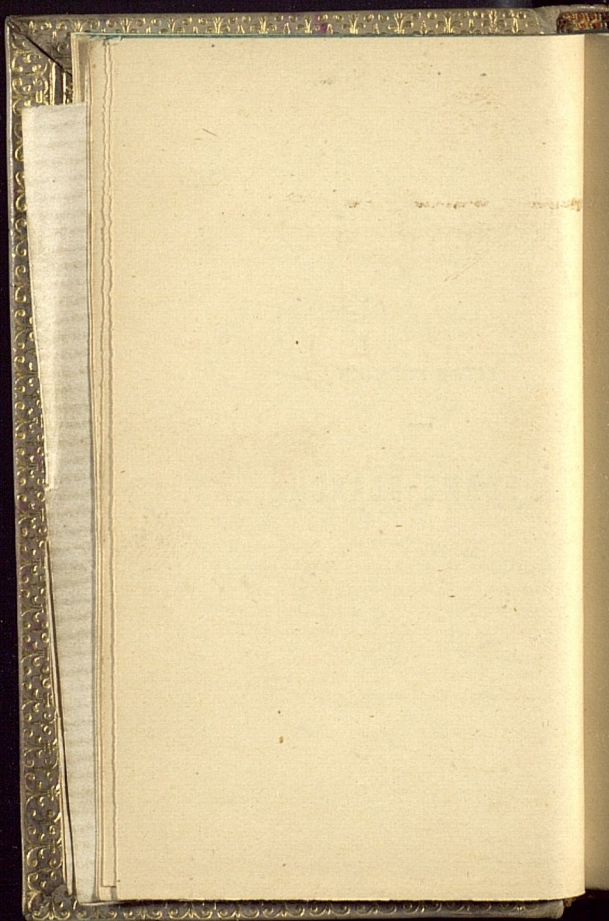




LIVRE PREMIER



LA FERME-BLANCHE





I

IL y avait sept mois et six jours que le vieux Nelis Cramp, dit le Tors, fermier de la Withoef ou Ferme-Blanche, dormait son long et dernier somme dans la bonne bière en bois de chêne, payée vingt florins par Annemie, sa jeune veuve, à Pier Gouda, le menuisier de la paroisse.

Ce soir pesant de la fin d'août, la fermière assistait dans la cour à la rentrée



des moissons. Toute la journée le soleil avait ardé boudeur derrière de grands nuages blancs et gris.

Annemie, sur pied dès l'aube, avait envoyé Kees, le valet de confiance, avec quelques moissonneurs, o ivriers de passage, chercher le blé à la pièce située dans le polder d'Ylwaal, près de l'Escaut, c'est à-dire à une heure de la ferme.

La besogne avançait. Trois attelées avaient suffi pour charger les meules, et maintenant, la dernière voiture s'en revenait conduite par Kees en personne.

Le jeune paysan, lesté comme un poulain, sautait sur la charretée d'où il lançait les gerbes tassées et comptait les dizeaux. Rangés au bas, les aôte-rons les recevaient sur la pointe de leurs fourches et se les renvoyaient jus-qu'au plus proche de la grange où elles plongeaient par la porte béante.

Le corps nerveux de Kees se deta-

chait en noir sur la muraille de l'aire frappée des clartés rouges du couchant. La *bazin* (1) Annemie prenait un plaisir inconscient à suivre le travailleur dans ses diverses attitudes. Il se penchait, se redressait, jouait des bras; tantôt plié, la croupe en l'air; tantôt la poitrine en avant, la tête haute. Cette gymnastique exerçait sur la sanguine fermière l'impression fascinante qu'on éprouve devant certaines danses. Lasse, énervée, elle se laissait aller à la contemplation de cette activité corporelle d'un gars dévoué et bien fait. Et l'idée que cette fière pâte de mâle ramait pour elle, au profit de la Ferme-Blanche, achevait de l'attendrir.

De l'étable joignant les chambres de la ferme s'échappaient de gras et laiteux ferments, de chauds effluves, chassés des litières par les souffles haletants des

---

(1) *Bazin* (prononcez *bazine*), maîtresse, patronne; *baas*, maître, patron.

brutes vautrées. A cause de l'air orangeux, ces émanations restaient flotter longtemps à l'intérieur. Enfin, elles se fondaient au dehors avec le parfum plus vif de l'écurie, le bouquet safrané des foins et des céréales exhalé de la grange. De la terre surchauffée montaient des halénées de soufre et d'ozone, sentant le roussi des batailles électriques.

Les courtils, plantés d'arbustes et d'herbages fleurant ferme, comme les aiment les paysans; roses-thé, œillets-nains, jasmins, giroflées, camomilles, expiraient aussi leurs poivres; et, dans le verger, les fruits encore verts, brûlés et cotis sur les pommiers, rendaient des senteurs acides, exaspérées, arrachées à la torture des sèves.

Dans l'étable, les poules perchées sur les traverses, au-dessus des stalles des bêtes à cornes, gloussaient en dormant. Les vaches pâmées meuglaient sourdement. Au loin, le seul bruit qu'on en en-

dit encore, était la crécelle aiguë des grillons ou le coassement des grenouilles râlant au bord des douves asséchées.

Janneke, le vacher, neveu de la *bazin*, gamin fûté, l'air en dessous, avait dételé tant bien que mal les deux forts chevaux hollandais, aux croupes rondes comme une boule de jeu de quilles, aux flancs aussi luisants que les casseroles de la Ferme-Blanche, et les conduisait près des trois autres couples broyant déjà le picotin.

Le bruit plaisant de ces mâchoires agitait d'impatience les derniers venus et le garçonnet avait peine à les contenir. En les débarrassant, sans trop se hâter, de leurs chevêtres, Janneke sa-  
crait comme un grand et poussait de colères *haâruh! hahüll!*

Rendus, les moissonneurs se taisaient.

Kees, plus vaillant, fredonnait et sif-



fait tour à tour un refrain de Jak Corepain, le ménétrier :

Venez amis, faisons encore un tour  
Dans la lande embaumée  
Avec la bien-aimée...

s'interrompant pour stimuler ses camarades :

— Hallo! toi le Louche, encore un effort! Est-ce pour demain, Bast? Hopsa! Attrape Dirk l'ap..... Jan, que je te prenne encore à taper les chevaux. Mauvaise race!. . Tassez, tassez, Liévin le Pioupiou, il y a place à droite, derrière la porte..... Eh bien, *bazin*, qu'en dites-vous?

Annemie, directement interpellée, sortit de sa somnolence :

— Je dis que vous êtes d'éveillés cadets qui peinez de votre mieux!... Paulke, donnez une bonne goutte à nos hommes

Faulke, la servante rousse et adipeuse qui venait de suspendre aux cro-

chets surplombant l'âtre une grande marmite de cuivre jaune, entra dans la pièce de devant et en rapporta un cruchon et un verre.

La dernière gerbe tassée dans l'aire, Janneke roula le chariot sous l'appentis. Kees rassembla les outils dans un coin de la grange et ferma la porte à la clef.

Paulke attendait les hommes. Kees les fit approcher et, le verre en main, se tourna vers la patronne :

- Santé, *bazin* ! dit-il avant de le vider d'un seul trait, et, claquant de la langue, il le rendit à la servante.

Les hommes burent à la ronde. Ils étaient en manches de chemise ; la toile bise ou la flanelle rouge béait sur des encolures robustes, des poitrines charnues où la sueur tamisée perlait en gouttelettes. Une odeur de gousset s'échappait de ces forts errénés.

Par suite des déhanchements du labeur, les chemises bouffaient au-dessus

des ceintures serrantes. Et quelques-uns des gars écartaient les jambes, et dessanglés, la main à l'enfourchure, ramenaient avec un geste libre les pans dans leurs grègues terreuses.

C'étaient tous gaillards massifs, râblés comme les bœufs du terroir.

Dans leurs visages poupards, aussi rissolés qu'un pain de kermesse, s'ouvraient de grosses bouches béates et des yeux d'un bleu de faïence. Ils ne parlaient que par monosyllabes tralnards et leur rire gros montrait de blanches et solides mâchoires de louveteaux.

La fermière, continuant ses observations, les dévisageait d'un air de supériorité. Insensibles aux dédains de la maîtresse, les mercenaires se rabattaient sur la grosse Paulke qu'ils pinçaient sournoisement, pendant que ce laideron leur versait une nouvelle tournée de genièvre.

Et les yeux de la veuve revinrent, at-

tirés irrésistiblement, à Kees Doorik, le domestique de confiance. Ses allures différaient de celles de ces patauds gavés de lard, de pommes de terre et de lait de beurre. Il y avait plus d'intelligence dans cette figure jouffle sans exagération, dans ces yeux noirs, dans ce nez légèrement aquilin, fendu de narines mobiles comme des naseaux, dans les plis de cette bouche sérieuse.

Mais en ce pays de blonds et de châains, ce qui tranchait le plus chez Kees Doorik c'étaient ses cheveux franchement noirs, soulevant de leurs mèches le bord de la casquette, cachant les oreilles bien modelées et débordant sur le front en frisons indisciplinés.







II

LE directeur de l'Hospice des Enfants-Trouvés de la ville n'aurait plus reconnu dans ce robuste paysan, le petit pensionnaire débile, confié dix ans auparavant au fermier Nelis Cramp.

Si lointain que fût ce souvenir, Kees Doorik se rappelait encore la scène de son départ.

Dans le parloir sombre, sentant le re-meugle, meublé de six chaises de crin et de la table d'acajou, dans le parloir claustral avec son regard d'un Christ et d'une Vierge et le grand crucifix d'ivoire

et d'ébène, planté sur la vieille cheminée espagnole comme sur un calvaire, l'enfant condamné par le médecin de l'orphelinat avait été mis un matin en présence du paysan.

Il arrive que le bureau de bienfaisance urbain envoie à la campagne, comme valets à demeure ou apprentis agricoles, les enfants que les hospices ne peuvent tenir. Les villageois chez qui sont placés ces pauvrets, ont droit aux services gratuits de leurs pupilles, que le bureau continue de défrayer.

Nelis Cramp était trop avisé pour ne pas saisir les avantages que cette combinaison de la charité officielle rapporte au rural besoigneux ou avare. Nelis appartenait à l'espèce des ladres et s'il ne profita pas à l'origine de ce moyen de thésaurisation, c'est qu'un vague scrupule d'amour-propre le retenait encore.

Que dirait-on dans ce village de Dindhelaar envieux et bavard si Nelis Cramp, le gros terrien de la Ferme-

Blanche, renonçait aux honnêtes services d'un fort garçon du pays pour exploiter les bras débilés d'un paupérien de la ville? Quelles clabauderies! Quelle réprobation!

Cependant après avoir essayé tous les parias et tous les rafalés de la région qui le quittaient plus faméliques qu'à leur entrée, à moins que lui-même ne les chassât, trouvant encore le mauvais liard et la croûte dure trop larges pour leurs labeurs — il résolut, dût sa lésine lui coûter son dernier prestige au pays, d'embaucher un de ces orphelins rebutés.

Non - seulement Nelis l'outrerait comme un adulte, mais il mettrait en poche la pension servie par ces excellents philanthropes de la cité.

— Voici le petiot! avait dit le directeur en poussant Kees entre les jambes du grigou.

— Peuh! Un objet fragile! grommela Nelis, tournant et retournant l'enfant,

tâtant ses bras et ses cuisses, le manipulant comme une volaille.

- La campagne le radoubera, la carène tient encore ! plaidait le directeur, qui avait été capitaine de navire.

- A moins que la fièvre du polder ne l'achève ! ricana *bates* Cramp. Et qui paiera dans ce cas la caisse et l'eau bénite ? ajouta t-il. Vous savez, *mijnheer* (1), nous avons déjà hébergé pas mal de ces oiseaux-là ! A peine installés, couic ! plus rien... Pas même de quoi les rendre à leur dernier logis. . Demandez plutôt à Lamme Stevens... Il vous racontera la farce qui lui est arrivée...

- Vous vous trompez, Lamme fut indemnisé... .

- Possible ! Mais je ne crois pas. Moi, je prendrais mes précautions ; j'exigerais une somme en garantie... Et

---

(1) *Mijnheer*, monsieur.



surtout si je m'embarrassais de cet agneau-ci !

Et l'impitoyable pacant fouillait de plus belle les pectoraux lamentables de l'oiselet déprécié et marchandé.

Celui-ci se prêtait docilement à cette auscultation et fixait sur le rustre de grands yeux noirs, fiévreux, pleins de mélancolie.

Au fait, les hésitations du prévoyant Nelis ne manquaient pas de raison. C'était un triste bout d'homme que maître Kees.

On l'avait trouvé dans la rue le jour de la Saint-Corneille. De là son nom de Kees (1). Il devait à son apparence faible son autre nom, celui qui lui tenait lieu de nom de famille : Doorik, corruption de *Dooden Rik* ou *Doeljen Rik*, ce qui signifie Henri-le-Mort ou la camarade en patois anversois.

Le directeur initiait Nelis à ces par-

---

(1) *Kees*, diminutif de Cornélis, Corneille.

ticularités que le matois écoutait, l'air distrait, continuant à palper de ses doigts noueux la denrée vivante.

Kees revit souvent, par les yeux du souvenir, Nelis Cramp, tel qu'il était ce jour mémorable, âgé de cinquante-cinq ans, poussif et ragot, brèche-dents, bilieux, ratatiné comme une nêfle, les yeux chassieux, la lippe sardonique, le nez écaché. Des mèches poivre et sel, poisseuses collaient à ses tempes, et à ses oreilles velues, écartées de la tête, pendaient des anneaux d'argent, un préservatif pour la vue.

Il cessait de se récrier sur la pauvre mine de l'orphelin pour tirer des bouffées d'une courte pipe de terre, noire et juteuse, coiffée d'un couvercle en filigrane de cuivre retenu au tuyau par une chaînette, ou pour envoyer dans le crachoir des flegmes érugineux. Une taroupe joignait ses sourcils frustes sous lesquels ses prunelles grises semblaient dormir ainsi que des flaques stagnantes entre les oseraies.

Cependant, le directeur le pressait :

- Il sait déjà lire ! Il est doux comme un petit mouton et soumis comme un chien .. Allons, combien me donnez-vous du mousse ?

Les qualités morales de Kees laissaient le positif rural assez froid. Il apprit avec un intérêt plus visible le faible appétit du sujet. Et à partir de cette révélation, on put aborder la question d'indemnité.

Le citadin familiarisé de longue date avec ces maquignonnages ne s'impatientait pas et défendait le terrain point par point.

- Ce sera dix *stuyvers* (1) par jour ! disait Nelis.

- Cinq. *baes* ; cinq, mon ami... Soyons raisonnables...

- Dix ! Ou je ne suis plus votre homme.

---

(1) *Stuyver*, valeur d'un sou.

Le directeur se rendait et passait à d'autres articles.

Nelis Cramp poursuivi par son lugubre pronostic exigeait encore un papier signé du directeur et stipulant qu'en cas de mort du valet de ferme les frais d'inhumation incomberaient à l'Hospice.

- Tôpe !

Les deux compères se tapèrent dans la main comme font les marchands de bestiaux pour conclure un marché, et sur un signe du vendeur, Kees courut chercher son trousseau préparé de la veille.

Lorsqu'il rentra, il avait dépouillé l'uniforme à la militaire de la maison pour endosser un costume improvisé de villageois : le pantalon de ce gros velours brun à côtes appelé *dimitte* dans les Flandres, la blouse bleue, les sabots, la casquette de soie haute et bouffante. Et, après une exhortation, que l'ex-capitaine s'efforça de rendre paternelle, consacrée spécialement à



l'éloge de la société si bonne à ses déshérités, le fermier prit possession de sa recrue.

La grande porte monastique livra passage à l'enfant et à son nouveau tuteur. Ils marchèrent, la menotte du petit dans la pince du pandour.

Nelis faisait de larges enjambées, une main appuyée sur son rondin de néflier, et Kees peu familiarisé avec les chaussures de bois, trottnait, clopinait. Le vieux ne desserrait les dents que pour le talonner par un juron péremptoire.

C'était jour de marché. Le pavé de la Grand'Place livré aux maraichers disparaissait sous les tréteaux et les éventaires de légumes bigarrés exhalant au soleil de juin ces parfums rafraichissants des herbes arrachées nouvellement à la terre. Des comtadines hommasses, hautes en couleur, le visage emprisonné dans leurs profonds chapeaux cylindriques — les brides et es bavolets claquant à la brise — attiraient

les bourgeoises à grand renfort de châtiments, quitte à invectiver la pratique trop regardante. C'étaient des « Bonjour, ma gentille petite dame », alternant avec des « Hé, vas-t' en, marchande de tracas ! On te fera cadeau de ces choux, pour sûr... Eh, n'oublie pas de me donner ton adresse ; que je te les envoie. »

Des charrettes à deux roues, peintes en vert, bâchées de toile blanche stationnaient le long des trottoirs devant les estaminets. Les hennissements des roussins se mêlaient aux criailleries des verdurières et aux jappements des chiens de trait.

Les campagnards s'accostaient et s'allongeaient des tapes amicales ; et l'on voyait des dos ronds s'enfoncer sous les porches des maisons historiques de la Place converties en brasseries. Du dehors, par les fenêtres ouvertes, on entendait les buveurs supputer bruyamment le produit du marché.

Kees n'avait jamais assisté à pareil spectacle.

A la remorque de son maître, il fendait tant bien que mal cette cohue de gailards brusques et pattus dont les lourds sabots menaçaient de pulvériser les siens. A tout instant, entraîné par le *baes*, il bousculait les étalages, écrasait une carotte, chiffonnait une laitue et s'attirait une bordée d'imprécations de la part des légumières irascibles.

En passant, Nelis Cramp distribuait des bonjours ennuyés et se dérobaux invitations à boire des bons vivants de son village. Dans une ruelle, derrière l'Hôtel de Ville, il s'approcha d'une carriole peinte et bâchée comme les autres et avisa un palefrenier d'hôtellerie à qui, non sans rechigner, il paya un *kapper* ou la mesure d'un quart de litre de bière. Lui-même se fendit d'un autre *kapper* et il eut la générosité d'y laisser sucer le jeune Kees.

Alors, Nelis, aidé par le garçon, se mit

en devoir d'atteler son porte-choux à la carriole.

Cette opération terminée, Nelis prit la longe et le fouet, fit asseoir Kees sur la banquette, à côté de lui, puis *clac, clac!* la voiture roula par les quartiers marchands de la ville.

On s'arrêtait devant les bureaux de négoce ménagés au rez-de-chaussée d'hôtels séculaires, — anciens patri-moines de nobles déchus — aux façades salies, aux carreaux dépolis.

Par la porte cochère, arborant sur une plaque de cuivre le nom d'une firme renommée, le paysan pénétrait délibérément, confiant à Kees la garde de l'équipage. C'est que Nelis Cramp, cultivateur et blatier, se recommandait aux marchands de grains, en vue de la récolte prochaine. Ah! devait-il les cir-convenir ces roués spéculateurs anver-sois; lui, simple trafiquant du Polder! Il fallait voir l'air radieux et moqueur du penard lorsqu'il sortait de ces impo-



sants « comptoirs », la façon dont il frottait ses mains loupeuses.

Il en devenait presque bienveillant pour le déshérité placé sous sa férule :

— Allons, petit ; courage ! disait-il, en se hissant sur le siège... Nous tâcherons de te gagner une croûte de pain aujourd'hui. Ce sont encore les *signors*(1) qui paieront ton souper !

La matinée, midi, plusieurs heures s'écoulèrent ainsi.

L'après-dinée était déjà avancée quand, après une dernière station, la carriole s'engagea dans le quartier maritime aussi rapidement que le permettait l'encombrement des camions et des fardiens.

De fortes odeurs de choses de la mer, de frais de moule et de varech, des

---

(1) *Signor*, de *senor*, monsieur, seigneur en espagnol. Les paysans des environs d'Anvers désignent par ce sobriquet les habitants de la ville.

relents vireux, des émanations résineuses, des puanteurs de peaux de bête et de guano se perdaient dans l'air salin soufflé par l'Escaut.

Des Bassins émergeaient en rangs serrés comme les fûts d'une forêt vierge, des centaines de mâts avec leurs feuillages de voiles et leurs floraisons de pavillons multicolores, où perchent les mouettes.

On approcha des remparts, on enfila une poterne de l'enceinte fortifiée de la ville, on traversa des ponts jetés sur les fossés de défense et sur le canal de la Campine, la voie des chalands noirs et plats venant des pays wallons ; on passa entre deux rangées de maisons blanches et basses, devant une église avenante, celle du faubourg de Merxem.

Enfin, la voiture roula en pleine campagne.

Pas un détail de ce voyage durant une journée ensoleillée de juin n'avait pâli dans la mémoire de Kees.

Il se représenta souvent la longue chaussée de Berg op-Zoom, bordée de hêtres feuillus, où les moindres souffles bruissaient, semblaient se pourchasser de branche en branche, comme une bande d'oiseaux espiègles.

Le coup d'œil variait à chaque tour de roue. Ici, la route courait à travers les sapinières, traçait son sillon dans la lande, au milieu des genévriers et des brandes; plus loin, le site dépouillait brusquement ce charme mélancolique, et l'on passait devant des châteaux modernes dont les maçonneries claires se détachaient sur les frondaisons majestueuses de marmenteaux plusieurs fois centenaires. D'autres de ces villas se cachaient au fond d'une drève, derrière une ormaie ou un rideau de tilleuls. Parfois, moins discrètes, elles se dressaient isolément sous le ciel, au centre d'immenses pelouses fauchées ras; elles se baignaient dans des nappes d'eau serpentine aux talus plantés de

rhododendrons, et où viraient entre des flots de nénufars des compagnies de canards et un couple de cygnes.

Et de nouveau, après avoir laissé derrière soi, le mignon hameau du Donck et son moulin de briques dont les ailes brunes reposaient ce soir-là, on retrouvait les ronceraies et les bois, puis la campagne cultivée, les jachères, les emblavures ; les prés d'où montaient déjà les aromes de la fenaison, les soles où les luzernes achevaient de saigner. Dans le lointain, un clocher pointu, celui de Cappellen, piquait l'horizon bleuâtre.

L'impression fut particulièrement profonde lorsqu'après avoir laissé Cappellen sur la droite, ils pénétrèrent dans la région du Polder vers Dinghelaar.

Le soleil prêt à disparaître derrière la Digue, effleurait de ses derniers rayons les épis les plus élevés. Du sol sourdait comme une sueur volatilisée



dans laquelle dansaient des colonnes de moucheron et les moissons jaunes prenaient des tons plus tendres, plus argentés. Les rangées de saules, les haies d'aunes étêtés, croisant la plaine au bord des canaux d'irrigation, revêtaient des formes vagues et nébuleuses. Tout devenait fluide. Et on devinait aux caresses plus humides de la brise agitant par intervalle cette mer de céréales, que là-bas, à l'ouest, derrière une seconde muraille de Dignes, l'Escaut roulait ses eaux blondes.

Dans la griserie de son cerveau alourdi tout ensemble et par la fatigue et par le printemps, Kees ne prêtait qu'une oreille distraite aux instructions que Nelis Cramp croyait devoir lui donner à l'avance. Le vieux ladre ne peignait pas sous des couleurs engageantes la vie d'un valet de ferme. Mais qu'importait à Kees? Désormais, rien ne le rebuterait. Cette première rencontre avec le plein air décidait de sa

vocation. Il l'aimait sans la connaître,  
rien qu'à voir le lit où elle s'écoule, cette  
existence des champs :

Il serait paysan.





### III

COMME l'avait prédit le directeur de l'Hospice, — certes, sans se croire si bon prophète — l'air vif du Polder radouba la carcasse de Kees Doorik.

A la grande surprise de ce grigou de Nelis Cramp, la force et la santé secondèrent le bon vouloir du minuscule valet dont Dinghelaar avait fait des gorges chaudes, ou sur le sort duquel les plus humains s'apitoyaient, convaincus que le régime de la Ferme-Blanche achèverait de flétrir et de faucher cette pauvre petite plante de la grande ville.

La rapide métamorphose du gamin stupéfia toute la paroisse.

Kees suait d'ahan, ne renâclait à aucune besogne, ne chômait pas une heure des journées ouvrables. Par sa diligence, ce bout d'homme rendait à son maître, dans le pourpris, des services que les bras d'un pitaud de vingt ans n'eussent pas garantis au grippe-sou.

Le curé et l'instituteurs s'intéressèrent à ce brunet dégourdi qui récitait son catéchisme sans ânonner et montrait des dispositions pour la musique. L'un l'habilla des pieds à la tête le jour de sa première communion, l'autre lui apprit à jouer du bugle et à servir la messe. Aussi les petits gars du pays jalouèrent-ils ce favori et, pour justifier leur malveillance, affectèrent de lui reprocher sa naissance, sourdement. Leur mauvais gré ne se traduisait que par des taquineries sournoises, car la musculature de l'enfant trouvé, de « l'enfant du pauvre », comme le désignaient ces



crapauds, leur imposait quelque respect. Kees prit son parti stoïquement et trompa son chagrin en peinant de plus belle. Il fut d'ailleurs vengé de leurs dédains, le jour où le principal propriétaire foncier du village en quête de popularité fonda de ses deniers une société de fanfare et confia, sur la recommandation du curé et du magister, la partie de bugle solo à l'enfant répudié. Force fut cette fois aux envieux, sous peine de déplaire au seigneur, de montrer bon visage à un rival si hautement protégé.

Entretiens, *baes Nelis Cramp* que le pupille des Hospices secondait d'une façon si inattendue, crut le moment venu de se l'attacher et il offrit aux philanthropes de la ville de se charger dorénavant du petiot. Il annonça à Kees l'intention de le mettre sur le pied des garçons de charrue et de lui accorder non-seulement la nourriture et le coucher comme aux apprentis, mais aussi le

salaires d'un ouvrier. En apprenant cette promotion, Kees, alors âgé d'une quinzaine d'années, eut comme un éblouissement. Les gages eussent semblé dérisoires à tout autre, mais pour le déshérité c'était une première faveur de la fortune. Nelis Cramp lui parut le plus généreux des patrons. Il le voyait sous un autre jour que le village et le chérissait à l'égal d'un bienfaiteur. Au fait, le malade condamné par les oracles de la ville ne devait-il pas la vie à ce paysan ?

Le finaud ne manquait pas de se vanter de cette cure digne des miracles de Hal et de Montaigu. Il tapait sur la carre solide de l'adolescent :

— Vois-tu, *Kerel* (1) ; il y a cinq ans tu aurais à peine rempli de ton personnage le fourreau de ta trompette.. Ceux de la ville t'enterraient. Moi-même je

---

(1) *Kerel*, appellation familière équivalant à gaillard, compagnon, zig.

n'aurais pas mis une *duyte* (1) sur ta tête. Et vois comme tu la portes haute et droite maintenant, ta boule frisée... Ces joues, ces cuisses, ces bras, c'est la Ferme-Blanche, c'est le vieux Nelis qui les ont engraisés !

Et quoique le rôle du nourricier eût été très sommaire dans cet avatar opéré surtout par l'exercice, le grand air, et l'atmosphère des étables, Nelis s'extasiait à bon droit. A quinze ans, Kees Doorik représentait déjà un crâne garçon.

Le dimanche, au sortir de la messe, les femmes dévisageaient complaisamment le petit domestique de la Ferme-Blanche, avec son sarrau bleu, plissé dans l'encolure et empesé à point, son col très blanc, sa casquette coquettement calée, sa culotte de drap noir tendue sur son râble bombé et surtout son teint rose et frais, sa tignasse crépue et

---

(1) *Duyte*, un centime.

ses grands yeux noirs, des yeux d'Espagnol, de *signor*.

En dehors des répétitions de la fanfare *Amicitia*, qui avaient lieu les mercredis, Kees prenait peu de distraction. Les jours fériés, après les offices, il lui arrivait d'entrer au *Hibou*, en face du cimetière, tenu par l'aide-fossoyeur Sipido, pour vider le demi-litre apéritif.

L'après-midi ses camarades s'attardaient dans l'inévitable ronde des enseignes. L'été ils dégotaient des quilles dans le jardin de la *Corneille* ou aux *Trois Tilleuls*, lançaient le palet au *Coin* chez Kobe Moor, tiraient à l'arc au berceau chez Dyckman, le charron, à moins qu'une kermesse ne les attirât en compagnie de leurs aimées dans les paroisses des environs. L'hiver ils battaient les cartes ou plantaient le dard empenné dans le *vogel-pik*, la cible de liège.

Le plus souvent, Kees passait les dimanches seul à la ferme et s'exerçait sur



son beau bugle luisant comme un jaunet. Ses coups de langue et ses tri les arrêtaient les musards ; ceux-ci hélaient l'infatigable soliste par-dessus la haie d'aubépines et continuaient leur ronde, sans avoir pu le débaucher, en haussant les épaules devant cette profanation du paresseux dimanche.

Parfois, cependant, sa qualité de membre de l'*Amicitia* lui imposant une dépense dans les cabarets tenus par des sociétaires, il se joignait aux compagnons. La tournée finissait toujours par l'*Etrille*, chez le bourgmestre Flup Sap, où les jeunes gens étaient attirés par la bonne bière et surtout par l'aimable servante, Bella Sap, une blonde de vingt ans, courtaude et boulotte, rieuse, avec des yeux clairs, des lèvres charnues, des joues potelées, un peu piquées de son, ce qui faisait dire galamment à Chiel Dhaenens, le batteur de cuivre, un des soupirants de Bella, que : « Les plus beaux fruits sont toujours picotés. »

Flup Sap, cultivateur et cabaretier, demeuré veuf avec cinq enfants dont trois en bas-âge, se déchargeait sur Bella, son aînée, de la conduite de l'*herberge* (1) et du ménage, du soin et de l'entretien des petits, pendant qu'avec son fils Tist, déjà grand et robuste, lui travaillait dans la ferme et aux champs.

Située au bout du village, à la bifurcation de la chaussée d'Anvers et de plusieurs routes passantes, l'*Etrille* était un des cabarets les mieux achalandés de Dinghelaar. Rouliers et marchands ne manquaient jamais d'y faire étape. Les gendarmes du poste de la frontière, les artilleurs du polygone de Brasschaet prenaient, sans mettre pied à terre, le temps de siffler une goutte de genièvre à la bonne enseigne et de débiter quelques compliments à la fraîche rustaude.

Les samedis, les maçons et les terras-

---

(1) *Herberge*, estaminet, cabaret.

siers du Polder revenant de trimer à la ville s'attardaient également à l'*Etrille*. Poudreux, l'outil sur l'épaule, déjà éméchés, six jours de paie sonnait dans leurs profonds goussets, hâbleurs et rogues, ils lampaient debout devant le comptoir, et même les malintentionnés parmi la coterie, ceux qui ont la boisson mauvaise et féline, levaient le siège en ricanant, désarmés par la sereine humeur et les vertes ripostes de la mâtine.

Le dimanche, tous les villageois se rencontraient à l'*Etrille*. Les jeunes farauds, pimpants, rasés de frais, faisaient queue devant les pompes à bière mises sans cesse en branle par les bras dodus de Bella. Ils piaffaient et roucoulaient à l'envi. Ni madrigaux, ni lazzis ne la démontaient. E le provoquait les loustics, tolérait les déclarations les plus salées, permettait même à quelque cochet entreprenant de lui pincer la taille ou de palper son biceps de débardeur, mais

giflait, d'une main digne de ce biceps, quiconque se permettait de l'embrasser ou de fourrager sous son fichu.

A la kermesse de Dinghelaar et à celle de Putte, aussi aux fêtes de l'*Amicitia*, elle ne manquait pas une danse, fatiguait ses cavaliers, trempait ses lèvres à tous les verres qu'ils lui présentaient, et parvenait toujours à esquiver les tête-à-tête à l'écart derrière les granges ou les chantiers aux bois, les culbutes à deux dans les fossés sans eau mais remplis d'herbe, les longs embrassements contre les haies ou au fond des cours sombres. Elle ne consentait à faire route la nuit avec l'un ou l'autre pays que chaperonnée par Flup ou Tist Sap.

Cela n'empêchait pas les galants éconduits et les bigotes d'attribuer à Bella un tas d'aventures compromettantes, et ces histoires s'accréditèrent si bien que sans toujours taxer d'inconduite la fille du bourgmestre, la plupart des gens la



croyaient inconséquente et légère. Plus d'un prétendant sortable s'émut de ces calomnies, que les allures un peu libres de Bella alimentaient, et renonça à demander en mariage une des plus riches héritières du pays. Ces alliances ratées ne parvenaient pas à chagriner la grosse réjouie. Elle laissait clabauder et ne perdait ni l'appétit, ni le rire.

En réalité, tous se méprenaient sur le compte de cette ronde et franche fille cachant sous ses dehors envolés et turbulents le sens droit et pratique, la vaillance, l'économie, l'ensemble des vertus qu'un paysan recherche chez sa compagne.

Flup Sap, le gros bourgmestre, et Tist la connaissaient mieux. Eux du moins savaient ce que cette luronne, toujours l'air à la danse, toujours en train de badiner, et comme incapable de placer un mot de raison, abattait de bonne et utile besogne, eux appréciaient ce qu'il y avait de sain jugement chez cette prétendue éventée.

A diverses reprises les rumeurs scandaleuses étaient venues aux oreilles des deux hommes. Alors ils se mettaient en co'ère et Tist Sap, un paroissien membru et solide, recherchait le calomniateur pour lui faire son affaire; mais comme il arrive toujours celui-ci n'avait garde de se dénoncer et personne ne savait d'où partaient les racontars.

A la longue, le père et le fils, natures essentiellement bénignes et pacifiques, se calmaient. La philosophie de Bella contribuait à leur apaisement :

— Bah ! Laissons-les dire, père ; je ne désire pas me marier ; vous avez encore besoin de moi, et je suis si heureuse avec vous !... répétait Bella, et elle reculait, en chantonnant, les dalles de l'estaminet ou faisait courir l'aiguille dans la défroque des petits.

Elle tenait les livres de la ferme, payait les hommes d'ouvrage et trouvait encore le temps de mâcher au gros bourgmestre la besogne apportée chaque

matin de la maison communale. C'était elle qui répondait aux lettres, qui congédiait les importuns et les vagabonds et qui conférait avec le garde champêtre.

Oui, Flup Sap la connaissait mieux!

Lorsque Kees Doorik fréquenta l'*Etrille*, Bella ne parut pas le distinguer du reste de la bande. Elle le traitait avec la familiarité bourrue d'un camarade plus âgé, plaisantait sa réserve, l'intimidait par des fusées de rire et des interpellations saugrenues, affectait de ne pas entendre sa commande et lui servait de la bière brune pour de la blonde et réciproquement. Kees éprouvait pour la grosse fille un respect mêlé d'une vague inquiétude. En sa présence, il rougissait et balbutiait comme une recrue devant l'instructeur. C'était même à contre cœur qu'il franchissait le seuil de l'*Etrille*. Il y avait des moments où le rire de la jeune fille lui aurait arraché des larmes d'humiliation et où le clair regard de Bella

s'enfonçait dans ses yeux comme des aiguilles.

Farouche et novice, Kees fut loin de soupçonner que cette dragonne lui portait depuis longtemps une sympathie inconsciente et qu'elle luttait à présent pour empêcher que ce sentiment ne se transformât en une affection décisive. Le visage avenant et la taille avantageuse du petit valet de la Ferme Blanche l'avaient séduite, mais moins pourtant que la bonne et flatteuse réputation du sujet.

Kees Doorik passait déjà pour un des cultivateurs les plus initiés du Polder ; il en remontrait aux adultes et même aux vieillards. Le digne Flup Sap vantait sans cesse à Bella le merveilleux instinct et le génie de ce morveux. Souvent le résultat des assolements sur les champs du vieux Cramp, démentait les pronostics du bourgmestre et d'autres anciens. Des affinités spontanées remplaçaient chez cet apprenti l'expérience



chevrotante des augures de la contrée. La terre reconnaissante pour ce fringant laboureur toujours occupé d'elle, se laissait ravir un à un ses précieux mystères.

On ne triture pas journellement la pâte terrestre, on ne prête point à cette productrice éternelle l'aide constante de ses bras musclés, la rosée de ses sueurs, on ne lui déchire pas les entrailles à coups de coutre et de soc pour y déposer les germes des moissons, on n'en protège point les récoltes contre les caprices des saisons, l'étouffement des herbes gourmandes, la dent des rongeurs, les inondations, le feu, sans la considérer un peu comme sienne, la vaste glèbe nourricière.

De là, chez le rural le plus infime, une envie opiniâtre de posséder en propre son coin au soleil, sa parcelle de l'alluvion rémunérateur. Tout l'objectif de sa vie réside dans le fonds qu'il façonne ; le sol dispense les grands bon-

heurs et les plus cuisantes déceptions du terrien.

Et Kees commençait à son tour à éprouver cette convoitise du rustre. Il rêvait d'assoler un jour pour son compte ces jachères et ces pâturages que ses lourds sabots pilaient à leurs rudes caresses ; — car la terre réclame de ses amants des voluptés féroces, et elle ne récompense que le brutal qui la piétine et l'éventre.

Cette ambition, ce désir, l'obsédait sans partage. Il ignorait la femme ; n'atteignant pas l'âge où elle s'impose au mâle complet, il trouvait encore à dépenser ses forces, à mater sa chair pubère dans les exercices éreintants de la ferme. Les yeux pénétrants et les façons nerveuses de Bella Sap lui faisaient peur.

Et un jour que tout Dinghelaar se gaussa des fiançailles de son maître avec une jeunesse de la Bruyère, il ne comprit pas ce que cette expérience

matrimoniale tentée par Nelis Cramp  
au couchant de la vie, offrait d'anormal  
et de grotesque.





IV

LE *bars* avait ramené sa femme du hameau de la Carte, près de Calmpt-hout, où elle habitait avec son frère Wannes Andries, petit fermier besoigneux, — un « paysan à vaches », comme disent les cultivateurs du Polder, qui, riches en chevaux, méprisent leurs pareils forcés d'atteler des bêtes au-mailles à la charrue et à la herse.

Annemie Andries était une poulette qui avait déjà mis en appétit plus d'un cochet de la contrée. Grande, sanguine, charnue, il s'échappait d'elle un parfum



de santé animale, tiède et grisante comme les bouffées d'avril lorsque travaillent les sèves. Elle avait un de ces teints de paysannes flamandes à la fois roses et ambrés, semblant une crème dans laquelle on aurait écrasé des fraises et fondu du miel; les cheveux châtains séparés en nattes sur le front court; un nez droit et évasé; des yeux d'aventurine d'un brun clair; une bouche plus rouge que du sang fraîchement tiré; le menton un peu carré, le cou charnu. Deux globes jumeaux, fermes, sans cesse haletants, venaient mourir au bord de sa jaquette rose entr'ouverte jusqu'à la naissance de la gorge.

A ses mouvements brusques, sa croupe arrondie et ses hanches opulentes faisaient craquer ses jupons et l'étoffe tendue montrait au-dessus de la cheville, la cambrure agaçante de la jambe. Les manches retroussées, elle étalait avec une complaisance de travailleuse gaillarde, de gros bras rougis

et gercés par les âpres caresses de l'hiver et de longues immersions dans l'eau glacée, mais appétissants quand même.

Oui, Annemie était plantureusement belle. Les jeunes vachers de la Bruyère rôdant autour d'elle, le lui répétaient depuis longtemps dans ce langage pittoresque et brutal, dépeignant telles qu'ils les éprouvent les convoitises charnelles des gueux. Intérieurement flattée, elle repoussait en riant ces avances, car ambitieuse et intéressée, elle rêvait d'un riche mariage et attendait mieux pour prétendants que ces crève-la-faim. Nature faible et mo le, peut-être qu'à la longue elle se serait laissé attendrir au retour d'une kermesse ou d'une veillée de fileuses par un batteur en grange fringant et bien découplé mais de cette famélique espèce à qui cent coups de fléau ne rapportent qu'un liard, si son frère, plus rapace et plus prévoyant, n'avait fait bonne garde.

Avec cette sœur, Wannes se flattait de créer la fortune des Andries. Le tendron « retournerait les sangs » à d'autres épouseurs que ces dépenaillés de la Campine.

Et, en effet, un jour sur la route, après un marché, Annemie avait allumé ce vieux ladre de Nelis Cramp, le célibataire incorrigible.

D'abord ce triomphe n'enthousiasma point la commère outre mesure. Le prétendu était par trop disgracieux ! Passe pour un homme mûr. Mais un vieillard ! Non, plus le birbe devenait tendre, plus la belle fille le trouvait grotesque.

Cependant, Wannes la persuada. Mieux valait qu'elle épousât le fese-matthieu. Ce sacrifice lui permettrait de choisir lorsque, jeune encore, elle hériterait du magot !

En attendant la crevaisson du gèneur, elle ne serait plus la pauvre Annemie forcée de vendre à la ville, conduite par

un attelage de trois chiens teigneux, les strobilles ramassées dans les sapinières, les paillassons, les cônes et autres denrées ridicules ; mais elle deviendrait *bazin* Cramp, de la Ferme-Blanche, maîtresse d'une des bordes les plus vastes entre Eeckeren et Santvliet. Pourvu que le lit fût moelleux et d'aplomb, le coucheur importait peu ! Et Wannes, pour la dégoûter des époux trop assortis, lui rappelait l'exemple de leurs parents qui les avaient laissés, lui l'aîné, Annemie la cadette, et trois autres enfants — enterrés depuis, grâce à Dieu — avec un lopin de sable et de genêts, deux vaches bréhaïgues, et leur bénédiction pour tout héritage. Il n'avait même qu'à citer son propre cas, le veuf loti d'une demi-douzaine de marmots de quatre à douze ans, dont la potée déguenillée, malfaisante comme un nid de guêpes, maraudait tout le jour à travers la région et attirait à leur père les procès-verbaux du garde



champêtre ! Wannes avouait payer cher le plaisir marital pris avec Lotte, une pouliche ardente mais aussi pauvre que les sablons.

Et Annemie passa sur le physique et les lustres du prétendant. En sa qualité de chef de la famille Andries, Wannes eut soin de stipuler dans le contrat que la fortune entière reviendrait au survivant des conjoints.

L'entrée de la jeune *bazin* à la Ferme-Blanche n'apporta d'abord aucun changement dans l'existence de Kees Doorik. Il s'appliquait à contenter deux maîtres au lieu d'un, ce qui ne lui fut pas pénible, car, mise au courant par son mari, la jeune femme prit l'habitude de se reposer pour l'économie de l'exploitation sur cet auxiliaire actif et silencieux. Ses occupations appelant le domestique au dehors, elle ne le voyait qu'aux repas et à la veillée, respectueux, farouche, presque torve.

Deux années s'écoulèrent dans ces

rapports paisibles. Un homme poussait dans l'adolescent. Il venait de tirer à la conscription et, favorisé par la chance, il galopait depuis l'Ecole communale en agitant sa casquette, pour annoncer la grande nouvelle au *baes*, lorsqu'on lui apprit sur le seuil du logis, la mort subite de Nelis Cramp.

Le vieil égoïste était parti sans assurer l'avenir de son protégé, envers qui il se croyait quitte. Il légua à Kees, à la veuve, comme un outil de bon rapport dans l'ensemble de l'héritage, avec les six chevaux, les neuf vaches, la basse-cour, la ferme et ses dépendances, et les vingt bonniers de terre achetés dans le Polder.

Le village feignit de s'indigner de l'ingratitude du ladre, et des fermiers rivaux crurent en vantant l'abnégation de Kees si mal appréciée par le patron, détacher ce précieux auxiliaire de l'héritière unique de la Ferme-Blanche.

Si le trépas de Nelis était survenu

quelques mois auparavant, le fidèle serviteur, désillusionné sur le compte de son prétendu bienfaiteur, aurait cédé sans doute à un mouvement de révolte et cherché des maîtres plus généreux.

Mais d'autres convoitises que celle d'une langue de terre cultivée pour son propre compte, troublaient maintenant sa robustesse ardente. La grande tendresse du gars pour l'âpre et savoureux pays du Bas-Escout ne pouvait rester indifférente aux appas d'une créature telle que la sanguine Annemie, en qui s'incarnaient toutes les séductions de cette nature flamande, lourde, grasse, féconde, portant aux satisfactions matérielles.

Et, le moment venait où les travaux de la glèbe ne suffisaient plus à l'absorption quotidienne de ses forces; où ses luttes à coups de fléau, les trépidations du van sur son genou déguenillé, ses courses à travers les labours gâcheux, ces longues heures qu'il passait dans la

brouée glaciale de novembre, ou dans la fournaise de juillet; jouant de la houe, de la faux ou de la fourche, ne parvenaient pas à le jeter, le soir, erréné, courbattu, sans pensée, sur son grabat, livré pieds et poings à un de ces sommeils pesants comme en dormaient les brutes bistournées, dans l'étable, au-dessous. La revendication de ses sens s'annonçait par des insomnies, des rêves agités, des vertiges. Et il devinait maintenant, durant ses nuits blanches, lorsqu'il se roulait sur la paille, pourquoi, à l'heure où reposaient stupidement les autres bêtes de la ferme, Kouss, son favori, le fier étalon moreau, donnait de furieux coups de sabot dans sa stalle et poussait des hennissements d'appel.

Cette puberté aurait couvé longtemps encore, s'il n'y avait eu sous le toit de la Ferme-Blanche que des commensales rougeaudes et veules, dont cette gagué de Paulke réalisait le type réfrigérant ;



mais l'apathie de Kees ne pouvait durer en présence de la délectable Annemie.

Lorsque Nelis-le-Tors trépassa, il y avait des mois que le bon Kees désirait la fermière, mais la reconnaissance le forçait de dissimuler cette passion et même de la combattre.

Aussi, en apparence, ses sentiments pour la *bazin* n'avaient pas changé. Il se contenait, lui témoignait le même empressement de chien couchant, mais se trouvait plus souvent sur son passage, restait collé à ses jupes en affectant d'exiger de plus longues instructions et leurs mains se rencontraient dans les mêmes besognes. S'agissait-il de soulever un poids, de déplacer une charge, ses doigts touchaient les siens comme par hasard et ce contact produisait un frisson délicieux dans ses moelles.

La jeune veuve eut bientôt remarqué cette métamorphose chez le sauvage, que ses cottes mettaient auparavant en

fuite. Ses instincts de coquetterie se réveillèrent. Elle affectait même de plaisanter Kees sur son air intimidé et ses rougeurs subites. Elle s'amusait de la persistance de ses yeux noirs à chercher les siens avec une expression hardie et suppliante tour à tour. Elle prenait plaisir à écouter cette voix jeune qui parfois s'arrêtait rauque dans la gorge, ou qui chantait plus doucement que l'orgue à l'église touché par le maître d'école. Il n'était pourtant question dans leur entretien que du cochon qu'on tuerait à la kermesse, de la vache noire qui ne vélait pas et pour la délivrance de laquelle la *bazin* se proposait d'aller en pèlerinage à Brasschaet.

Et Kees, revenu de sa dévotion pour ce ladre de Nelis Cramp, trop laid, trop vanné — il se l'avouait aujourd'hui — pour la fraîche Campinoise, rêvait de devenir le compagnon de la séduisante fermière et aussi le fermier de cette Ferme-Blanche non moins désirable.

C'est dans ces dispositions que les  
surprit cette lourde soirée d'orage à la  
rentrée des moissons.





V

LES moissonneurs ayant bu, Paulke était rentrée dans la grande pièce et avait déposé sur la table en bois blanc, consciencieusement récurée, un plat de terre brune dans lequel elle fit rouler une marmite de patates étuvées avec des légumes et du lard.

— Venez-vous, les hommes ? cria-t-elle de sa voix de fausset.

Les garçons se précipitèrent vers la table, s'affalèrent lourdement sur les escabeaux ; les mains calleuses posées sur les genoux, les pieds rapprochés, les jambes et les coudes écartés.



Quoiqu'il n'y eût pas de boue aux champs, ils avaient laissé leurs sabots dans la cuisine, par un excès de déférence pour les arabesques de sable blanc dessinées par Faulke sur le dallage de briques rouges lavées au fiel de bœuf.

Leurs yeux doux de belles brutes affamées, où la fatigue mettait plus de lan-gueur encore, jugeaient l'épaisseur de la couche de victuailles ; leurs narines se dilataient caressées par les vapeurs grasses qui s'élevaient vers le plafond, et leurs oreilles de faunes, écartées de la tête, écoutèrent quelques secondes le rissèlement du lard prolongeant sur le plat la cuisson de la casserole.

La *bazin* prit place en face de Kees. Elle se signa, joignit les mains. Les paysans l'imitèrent, penchèrent la tête. On entendait à présent le tic-tac régulier de la grande horloge enfermée dans sa haute cage de chêne, à vitrine. Puis, armés de leurs fourchettes, les hommes et les deux femmes piquèrent à même

le plat, creusant devant eux autant de brèches dans le ragoût. Ils mangeaient sans rien dire, mâchaient bruyamment, engloutissaient avec une voracité de poisson, des goulées de légumes et de viande ou échantraient d'épais châteaux de pain de seigle, savoureux, légèrement acidulé.

Par les deux fenêtres, ouvertes à cause de la chaleur, on apercevait au premier plan le puits avec sa bascule inclinée comme une vergue, puis s'étendait un pré planté de quelques grands poiriers et où pâturaient les vaches.

Au fond courait la chaussée bordée de cases d'ouvriers. A côté de cette rangée de constructions s'élevait le moulin de Zander Vlogel, dominant le pays du haut de sa butte gazonneuse. Plus loin, derrière la chaussée et le moulin, il n'y avait plus que la plaine immense, quelques fermes, le clocher d'Eeckeren, et l'horizon infini.

Le paysage s'évanouissait lentement

dans la nuit. Les ténèbres avaient attaqué la chambre, s'emparant d'abord des coins. Les contours et les angles s'émoussaient. Sur l'entablement de la cheminée un christ de cuivre poli et des assiettes à sujets historiques furent des derniers à piquer de taches luisantes l'obscurité victorieuse. Sous le large manteau du foyer tendu de sa nappe festonnée comme un autel, le réjouissant carrelage de faïence blanche à dessins bleus, simulant le Delft, était noyé depuis longtemps.

Les fourchettes cessèrent leur va et vient. Repus, les hommes coulaient lentement leurs mains ouvertes de leur poitrine à leur cuisse, en poussant un soupir de sensualité satisfaite. Le souper leur avait fait oublier la chaleur; maintenant ils se remirent à souffler ou exprimèrent leur accablement en secouant la tête de droite à gauche, à la façon des vaches agacées par les mouches, et d'autres passaient leur manche sur leur front en sueur.

Un apaisement inquiétant s'était produit au dehors. Le ciel prenait des tons de sépia et au-dessus du moulin s'amoncelaient les plus opaques des gros nuages. Devant la ferme, sur la chaussée, les fenêtres de l'estaminet *la Cornelle* s'illuminèrent. Cette lumière rouge frappa le regard d'un des mercenaires. Gagnant aussitôt soif, celui-ci crut devoir rappeler à ses compagnons qu'ils avaient encore à faire plusieurs lieues, pour rentrer à Oorderen, près de l'Escaut.

— Hop! les hommes! dit-il, je régale d'une pinte de Louvain!

Il se leva; les autres l'imitèrent; la paie sonnait dans leurs goussets de toile.

— Surtout jouez des jambes car il va tomber de l'eau et du feu tout à l'heure! fit Kees.

— Sois tranquille, la Boule-Frisée répondit le plus loquace en rentrant dans sa blouse et ses sabots. Comme ils



bourraient leurs pipes, retirant le tabac de la vessie de porc, Paulke leur présenta du feu.

— Bonsoir, *dazin!* Bonsoir, tout le monde.

— Bonsoir, garçons, jusqu'à la prochaine fois!

Ils sortirent. Un instant après, ils passaient devant les fenêtres et tournaient le pré par le sentier de desserte après avoir refermé la claire-voie. Ils atteignirent la grand'route. Le rougeolement de leurs pipes, leurs voix traillardes et leurs pas sourds, se perdirent dans la nuit.





VI

KEES s'était approché de la fenêtre. Au sud-ouest, dans la direction de la ville et de l'Escaut, un éclair griffa de sa touche phosphorée l'ardoise sombre du ciel.

— Cela commence, dit Kees.

— La pluie ne gâtera rien ? interrogea la *bazin*, demeurée assise, molle et songeuse devant la table.

Le domestique dit qu'il allait s'en assurer et allumant une lanterne, il sortit, bien qu'il fut certain d'avoir tout garé. Il éprouvait le besoin de se déplacer.

Mie l'avait regardé si singulièrement ! Ses tempes battaient, son sang brûlait, ses moelles menaçaient de faire sauter ses os, ses oreilles bourdonnaient, il voyait rouge, comme s'il était en colère. Machinalement il ouvrit l'écurie. Les chevaux étaient couchés. Kouss, seul, restait sur pieds malgré ses fatigues. Les oreilles droites, il tourna vers lui sa tête intelligente en s'ébrouant au bruit lointain du tonnerre et un frisson rayait sa robe d'ébène. De l'écurie, Kees se rendit dans la grange. Là, encore, il n'y avait aucune menace de dégât. L'averse ne parviendrait pas à traverser l'épaisse toiture de glui. Les instruments aratoires luisaient dans l'ombre ; rangés, en place, en bon état, ils attestaient la diligence et les soins du maître valet.

Il hésita ensuite, ne sachant s'il retournerait dans la salle où la *bazin* était seule. Il aurait pu se coucher ainsi qu'il le faisait tous les soirs. Une attrac-

tion inéluctable le rappelait auprès d'elle.

Un souffle passa inopinément, agita les arbres, froissa les feuilles, balaya les chemins et jeta dans la pièce une bouffée chaude. La campagne lourdement endormie tressaillit. Des beuglements de désolation partirent de l'étable. Les cigales s'étaient tues.

Les éclairs se succédèrent rapidement. Les nuages entraient en collision, avec des grondements sourds, jusqu'au moment où l'électricité accumulée dans leurs masses se déchargeait formidable.

La tourmente se rapprochait. Maintenant le ciel entier s'embrasait.

Mais il se fit brusquement une pause, puis un second coup de vent agita comme d'invisibles crotales au-dessus des plaines. Quelques grosses gouttes de pluie s'aplatirent sur la terre assoiffée; bientôt cette chute s'accéléra, les lances de la guilée se resserrèrent



et, sur le toit, les gouttières rendirent leur trop-plein en glougloutant.

Les fulgurations livides arrachaient de l'ombre le visage animé de la *bazin*. Elle se signait et égrenait son chapelet. Une peur vague l'avait gagnée. Elle ne s'était jamais trouvée si faible, si lâche devant les sollicitations de sa chair. Elle résistait pourtant et mettait son trouble sur le compte de la température.

— Tout est en ordre ! fit Kees, après quelques secondes d'un embarrassant silence. Y a-t il encore quelque chose pour votre service ?

Elle essaya de l'éloigner.

— Paulke et Janneke sont couchés. Vous aussi, vous devez être fatigué, Kees ? .. *Och God* (1), quel éclair ! .. Il tombe... Qu'allons-nous devenir ?

— Rassurez-vous, *bazin*, dit le jeune homme en se penchant au dehors, les

---

(1) *Och God* ! O Dieu !

nuages roulent vers la Montagne-aux-Cigales.

Cependant, le logis tremblait sur ses bases et Kees ferma la fenêtre.

— Faites de la lumière, dit Mie.

Le garçon exécuta cet ordre, heureux de pouvoir rester encore. Elle se leva, marcha vers l'alcôve du lit, une espèce de placard ménagé dans la muraille, écarta les courtines et prit, au-dessus de l'oreiller, un rameau de buis qu'elle trempa dans la cuvette du bénitier. Alors, elle ouvrit un petit volet pratiqué au-dessus de la ruelle. La lumière de la lampe que Kees tenait derrière elle, alla donner par ce vasistas dans l'étable noire, et des rayons jaunes s'accrochèrent aux mufles de bêtes qui remuaient lourdement. Les émanations capiteuses des litières pénétraient en même temps dans la chambre.

Cependant, Mie s'accroupit sur le lit, passa le bras par l'ouverture, et, lentement, pour conjurer la foudre, elle aspergea l'étable d'eau bénite.

Le domestique assistait muet à cette pratique. Mais lui, dont la piété exaltée avait souvent fait rire les quelques esprits forts de la paroisse, ne marmottait qu'un *Ave* machinal; entièrement possédé de la désirable femme, il ne voyait plus qu'elle.

C'était bien le fruit mollet, la chatte dodue, comme on disait au village, en parlant des belles paysannes. *Nondekeu!* (1) la viande ne manquait pas à la carcasse de cette mâtime! Son corps ne connaissait ni angles, ni loupes et en la croquant on ne rencontrerait pas ses os. Presque couchée sur le lit, elle lui tournait le dos. Ses jupons et son corsage craquaient.

Les regards du gars en folie la déshabillaient. Ils allaient de son cou rose où frisaient de petites mèches échappées de la cornette, à sa taille élastique,

---

(1) *Nondekeu!* Corruption de juron français.

à ses larges hanches, à sa croupe montueuse, à ce mollet rond et nerveux émergeant du jupon.

Et son désir s'irritait aussi à la vue de cette couche où elle avait dormi de longues et vides années, perdues — il en était sûr — pour les vraies besognes du mariage, avec le vieux Nelis Cramp, l'impuissant ; où elle reposait seule maintenant ; où dans quelques minutes elle s'allongerait de nouveau paresseuse, satisfaite ou du moins émoussée sans éprouver l'obsession des mâles qui tournent, halètent, la gorge sèche, se tiennent à quatre autour des femelles de cette perfection. Aïe ! il connaissait un de ces mâles, le bon Kees, depuis longtemps prêt à commencer la bataille fécondante, à faire œuvre consciencieuse de paysan, laboureur et semeur ! Cela ne dépendrait que d'elle. Aussi, trouvait-il imprudent de la part de la veuve, d'écarter devant lui ces rideaux nuptiaux. Il n'était pas de bois, que diable !



Un domestique n'a pas moins de sang que les maîtres !

L'aspersion terminée, elle ferma le vasistas et se redressa. Elle non plus n'avait trouvé pour cette pieuse pratique, la ferveur, la sérénité voulue. En se retournant, ses yeux chatooyants, humides, interrogateurs, rencontrèrent les prunelles du jeune homme. Ils se comprenaient. Ces mots : « Qu'allez-vous entreprendre ? » restèrent dans sa gorge. Kees s'était déjà débarrassé de la lampe. Brusquement, avec un rire convulsif, il bondit. Simultanément une main s'abattit sur le corsage entr'ouvert de la femme pantelante et l'autre empoigna la croupe ; ces mains la renversaient sur le lit, attouchaient, palpaient, harpaient, avidement.

— Ah !... Ah !... Ah !...

C'était un rire d'oppressé qui touche au soulagement.

— Kees !... Non, Kees !... soupirait-elle en se trémoussant.

Il lui ferma la bouche d'un baiser vorace et leurs lèvres ne se détachèrent plus.

Et à présent on pouvait faire rage là-haut, tonner et mettre le feu aux quatre coins du ciel...

La femme s'abandonnait lorsque la porte s'ouvrit brusquement.

Janneke entra pieds nus, sa chemise tombant jusqu'à ses maigres tibias. Il semblait incommodé par ce passage sans transition des ténèbres de l'escalier à la lumière de la chambre, et il affectait de se frotter les yeux.

Ils avaient eu le temps de se dégager. Kees fut sur ses pieds d'un saut, et de rage, lui qui ne jurait point, blasphéma les Sacrements de Dieu.

Le neveu ne paraissait pas remarquer le trouble causé par son apparition.

— J'avais peur tout seul.. Je ne pouvais dormir, les éclairs traversaient

mes paupières... Il brûle... Entendez-vous sonner la cloche du feu?

— Dieu *Sémini* (1)! murmurait-elle, quelle nuit!

— Foireux! grondait Kees, toujours sacrant. Tu rêves de feu... N'as-tu pas voulu l'éteindre dans ton lit!

Et il se sentait une envie indicible de saisir à la gorge le doucereux galopin, ayant l'instinct que celui-ci jouait la comédie et riait en pleurnichant.

Annemie reprenait connaissance :

— Nous avons béni l'étable, disait-elle... Voilà comment Kees n'est pas encore couché... Puis, vous savez bien, petit couard, qu'il y a une croix peinte au dehors sur le mur... Reconduisez ce peureux, Kees, et couchez-vous aussi, garçon, car la journée sera rude encore demain...

---

(1) *Sémini* divinité scandinave que le peuple anversois invoque dans une interjection exprimant l'alarme ou la surprise.

Une réaction opérait sur elle. Son ton redevenait commandeur et distant. Le charme était rompu.

Force fut à Kees d'obéir et de la laisser seule.

Alors refroidie, tout à fait rendue au sentiment de sa supériorité sur ce domestique, elle frémit au danger qu'elle venait de courir. Elle se réjouissait presque de l'intervention du jeune Andries. La fermière notable se commettre avec cette souche de gueux, cette graine de bâtards! Quel cauchemar! Elle se déshabilla et avant de se coucher, entièrement dégrisée, elle prit soin de pousser le verrou de sa porte.







VII

LA tante Mie, marraine de Janneke, s'était chargée de son filleul, et voulant faire grandement les choses, l'avait envoyé dans une pension à Turnhout en Campine. Mais, au lieu de profiter, après un an le mauvais sujet se fit mettre à la porte, à la suite d'une de ces aventures scabreuses qu'entraîne la promiscuité des dortoirs. Comme le mal menaçait l'établissement entier, il fallait un exemple, et le directeur, ayant le choix entre des fils de bourgeois et le petit paysan, sacrifia ce dernier.

Andries, qui aurait pu pardonner ses vices, au coupable, lui en voulut de son expulsion. En proie à une rage froide et blanche, de lymphatique bilieux, il fouailla chaque matin les reins du maladroit, durant huit jours consécutifs. Après l'exécution, il l'enfermait une couple d'heures dans l'auge à porcs, où Janneke pleurait toutes ses larmes, le râle cuisant au sillage des houssines. Le malin paysan exagéra même son indignation. Il faisait à sa sœur des peintures effroyables. Pour sûr, son aîné abrégérait ses jours, serait le clou de son cercueil. Il roulait des yeux féroces, fermait et levait le poing, ou, avec un rire de croque-mitaine, il cinglait le vide, en cadence, de verges invisibles.

Il disait s'entraîner pour la correction à infliger en rentrant à sa victime. La marraine, bonasse au fond, s'alarmait et intercédait en faveur du filleul. Puis, comme Andries ne voulait plus voir le

gamin, Nelis Cramp, tourmenté par sa femme, finit par prendre le mauvais sujet à la ferme sous prétexte d'aider Kees.

Janneke était un petit bonhomme blond, à la chair rosâtre, avec des traits réguliers, un visage affadi, auquel manquait l'animation des saines fatigues. Il avait des yeux bleus troubles, les paupières plombées. Sa gracilité de fillette gigottait dans ses vêtements de vacher, grossièrement emprisis sur les hardes amples de l'oncle Nelis. Janneke ne rapporta, au village, de son séjour à la pension, que des sens précoces et dégradés ; des instincts maladifs, une cruauté féline qui s'exerçait sur les mouches, les grenouilles et les oiseaux, et plus tard lorsqu'il n'avait à craindre ni ruades, ni coups de cornes, sur les chevaux et les vaches. Le retour, plusieurs fois l'an et aux mêmes époques, d'une tuerie de cochon l'amusait comme une kermesse. Il aidait les égorgeurs à tirer la

bête de sa cahute, heureux, si en résistant, elle prolongeait son agonie, riant de l'entendre pousser ces cris pitoyables qui vont réveiller jusque fort loin le calme de la campagne, et qui font dire aux voisins : « Un tel va manger saucisses et boudins ! »

Indolent, il ne travaillait que lorsqu'il se savait surveillé. Aussitôt seul, il rêvassait, les mains enfoncées dans ses poches. L'été, rampant sur le ventre entre les hautes herbes, il demeurait des heures entières tapi au bord des chemins, épiant les passants, surprenant les dialogues expansifs des amoureux, dont il livrait ensuite le secret aux médisances du village.

Avant le départ de Janneke pour la Ferme-Blanche, son père l'avait longuement catéchisé. C'était un ennemi que les Cramp recueillaient dans leur intérieur. Le rôle oblique du gamin prit surtout de l'importance à la mort du vieux Nelis. Il s'agissait d'empêcher



que la riche veuve se remariât et d'assurer ainsi aux enfants d'Andries, la possession de l'héritage du ladre.

Janneke comprit parfaitement ce que le père attendait de lui. Son intelligence rebelle à l'étude des livres de classe était large ouverte aux duplicités. Il caponna si bien que personne ne se douta de son jeu, sauf peut-être Kees Doorik, qu'une répulsion instinctive pour ce blême garçonnet avertissait vaguement. Le morveux minaudant, avait beau faire le gracieux et l'empresné auprès du franc garçon, celui-ci restait insensible à ces jolivetés. Un jour, Kees l'avait surpris polissonnant dans la grange avec une couple de petits drôles de son espèce. Le domestique, dont le caractère loyal répugnait à la délation, s'était contenté de fesser ces gueusillons. Janneke, leur chef, ne sut aucun gré à Kees de son silence. Depuis ce moment, la sympathie malsaine que l'avorton avait éprouvée pour l'adulte

avenant et robuste, tourna en une haine vindicative et jalouse. S'il continua de toupiller autour du premier domestique, de se coller à ses sabots, ce fut pour mieux épier ses mouvements, pour le desservir, pour déprécier son travail auprès de la *bazin*.

Mais c'était bien du travail qu'il s'agissait maintenant. Janneke avait fait une découverte certaine, autrement efficace que toutes ses inventions, pour perdre le domestique : Kees Doorik, le maître valet, aimait la tante Mie. Voilà qui intéresserait le vieux Wannes ! Aussi, le lendemain de sa constatation l'espion se leva-t-il plus tôt que d'habitude, se hâta de conduire les vaches au gagnage ; là, il leur faussa compagnie pour courir tout d'une traite vers la Carte, et au lieu de prendre la chaussée, où l'auraient pu croiser des commensaux de la Ferme-Blanche, il accourcissait à travers les sapinières et les essarts.



## VIII

UN jeudi matin, quinze jours après l'orage, tandis que Paulke faisait marcher le chien dans la roue de la machine à battre le beurre, la fermière se trouvait déjà dans la laiterie, située en contre-bas de la cuisine, et surveillait avec une satisfaction égoïste les progrès de l'opération. Les pilons s'agitaient dans la baratte tendue de linge très blanc, sur lequel se déposaient les parcelles du beurre nouveau. A côté, s'alignaient des vaisseaux de terre brune, remplis jusqu'au bord d'une

crème, blonde comme le chaume d'aout. Kees était parti pour verser la pièce d'Ywaal, près de l'Escaut. On entendait la voix aigre de Paulke excitant le chien Spits, et le bruit ronflant de la machine en rotation. Une odeur aigrette de lait de beurre emplissait la pièce.

La clenche de la porte joua. Annemie se retourna. Dans l'entrebâillement, elle aperçut la tête, en lame de couteau, déchiquetée comme un vieux buis, de Wannes Andries, son frère.

— Un bon matin, petite sœur ! C'est marché demain et je venais prendre vos commissions..... Pas d'empêchement ? Tout va bien ?

Et sans attendre la réponse, il descendit d'un coup les trois marches du sous-sol. C'était un grand falot, haut enjambé, sec comme un cotret, glabre comme un bedeau, de douze ans plus âgé que sa sœur. Dans sa physionomie, toute en profil, ce qui frappait princi-



palement, c'étaient des petits yeux verts, un nez crochu, une bouche de batracien, rejoignant les oreilles énormes, contractée dans un rire perpétuel par une surdent noire. Cette hilarité contrastait plaisamment avec la gravité sentencieuse de ses paroles. En marchant, il balançait de longs bras maigres sortant de manches trop courtes. Son pantalon de lasting dessinait des plis en pas de vis autour de ses fuseaux de sauterelle, et son large fond de culotte rapiécé, pendait comme un capuchon ravalé, ce qui faisait dire aux jeunes gars, fiers de leur rable : « La maison de Sessa Millédiue est vide; le monde est au salut! » On l'appelait Sessa Millédiue à cause de la locution « c'est ça! » et du juron Milledieux! qu'il avait retenus de son temps de service au régiment des grenadiers.

L'ainé des Andries rencontrait chez sa sœur plus de crainte que d'estime. Elle détestait ce finaud, mais n'osait se

soustraire à son joug. Sur un point seulement, elle lui avait tenu tête : c'était, lorsqu'à la mort de Nelis Cramp il proposa de se fixer à la ferme et d'en prendre la direction. La veuve comprit qu'accepter cette proposition équivalait à une abdication complète de sa part, aussi, elle rassembla le peu de volonté dont elle disposait, pour prononcer un refus formel. Wannes feignait d'abandonner son idée; au fond, il y tenait plus que jamais et n'attendait que son heure.

Etant descendu dans la beurrerie, il baissa un peu le chef, coiffé d'une casquette enfoncée sur les oreilles, pour ne pas heurter le plafond. Il avisa une cuillère de bois, et sans attendre d'invitation ou remarquer l'air mécontent de sa sœur, il enleva une légère couche de beurre qu'il se passa lentement sur la langue.

— Un beurre ferme..... excellent..... parfait! approuvait-il sensuellement.

Et, quelles autres nouvelles ? Pas d'ennui ?... Et la récolte ?

— Dieu soit loué ! Il ne nous reste plus qu'à rentrer les seigles et le regain... Remontons, un instant, dit-elle, comme il allait attaquer une seconde fois la jarre de beurre, — vous prendrez une tasse de café chaud !...

— Ce n'est pas de refus, sœur... Mais je n'ai pas beaucoup de temps... Vous savez... toujours pressé... agité... Je vais à Stabroeck, charger des betteraves... La charrette et le cheval de Nard Lips m'attendent à la porte... ici, tout près... Je n'ai pas voulu passer sans prendre de vos nouvelles...

— Asseyez-vous un peu ! dit-elle, lorsqu'ils furent entrés dans la grande pièce... Et comment tournent les choses chez vous, Wannas ?

— Ne m'en parlez pas... Je la mène rude, la vie... Ah ! Mie, vous êtes une heureuse matine ; l'enfant même du bonheur. Hein, que mon conseil était

bon? Ce défunt chrétien de Nélis Cramp — que Dieu ait son âme — les tenait, les écus, dites?

— A propos, vous conservez toujours votre premier aide? reprit-il, comme elle versait le café et beurrant une tartine...

Kees? Oui. Pourquoi ne le garderais-je plus? Je trouverais difficilement son pareil, répondit-elle, non sans rougir un peu, surprise par cette demande.

— D'accord! C'est ça!... Quoique un valet se remplace... Il y aura encore des enfants trouvés et des bâtards après lui... Ce que j'en dis est seulement à cause de son âge; il me semble bien jeune pour diriger un héritage comme celui-ci... Et vous vous fiez entièrement à lui, oui?

— Comme par le passé... Mais pourquoi ces questions? murmura Annemie, impatientée, et restant debout pour que l'autre se levât.

Il ne se dépêchait pas, l'importun...



Le café était bon, il s'en versa une tasse, et comme elle ne l'engageait plus, il se coupa un second quignon qu'il étendit de cet excellent beurre de la Ferme-Blanche. Il buvait et mâchait lentement, posément.

— Hé! hé! Pourquoi ces questions, demandez-vous, chère petite sœur... Mais tout simplement à cause de l'intérêt que je vous porte... pour rien d'autre. Vous êtes jeune, très jeune... Il faut tenir l'œil ouvert... Là, voulez-vous que je vous le dise franchement... Millédiue!

Il se leva, atteignit la porte en trois larges enjambées de ses échasses; poussa sa tête conique dans la cuisine pour s'assurer que personne n'écoutait et se rassit dans l'intention de continuer son repas...

— Il ne convient pas que ce joli brunet de domestique habite avec une fraîche fermière comme vous! déclara-t-il froidement entre deux bouchées, en se

rejetant en arrière et en scrutant de ses yeux en trous de vrille le visage de sa sœur.

Annemie cacha son trouble dans un grand éclat de rire.

— Voilà bien de vos idées folles, mon pauvre Wannes, dit-elle. Wannes le déflant, on vous a parfaitement nommé... Je devine déjà ce que vous voulez de moi... C'est un homme comme vous qui conviendrait ici... pas vrai ?

— Annemie ! Annemie ! croyez à la sagesse de votre frère, de votre alné... Depuis la mort du pachter Cramp, — un prudent compère, celui-là, — la position de ce Kees Doorik n'est plus possible sous ce toit... Dieu me garde de me mêler des affaires qui ne me concernent pas... Vous êtes restée libre et maîtresse, Mietje !... Faites ce que vous voulez ; moi, à votre place, je chercherais un autre domestique !

— Encore une fois, Wannes, je ne vous comprends pas ! balbutia la veuve,

dominée par l'accent sérieux du précheur, et, assise maintenant en face de lui, car ses jambes avaient fléchi et son cœur battait. Elle se regimbait cependant contre le trouble-fête :

— Feu mon homme, dont vous vantiez la finesse, s'y connaissait en serviteurs et il m'a souvent recommandé ce pauvre diable comme l'outil le plus précieux de son héritage.

— Heu ! je ne conteste pas cela. J'en veux seulement à sa jeunesse. Ne pourriez-vous pas engager un domestique plus âgé?... Justement on me parlait à Wilmersdonk de Sus Bellemans, un sujet respectable et laborieux.

— Quoi ! le vilain bossu aux yeux rouges ?

— Lui-même. La terreur des femmes enceintes ; mais vous n'êtes pas du nombre, je suppose...

Il ricana, s'arrêta un instant, pour savourer sa plaisanterie, reprit haleine comme pour donner plus de poids à ce

qui allait suivre, puis ses prunelles froides comme un coutre, s'illuminèrent d'une flamme livide; il ajouta lentement en accompagnant presque chaque syllabe d'un coup du manche de son couteau sur la table :

- ... Au moins, le séjour ici de pareil épouvantail dérouterait les soupçons des gens. Est-ce clair maintenant?

- Les gens! Quelles gens? Plus souvent que je m'inquiéterai de leurs clabauderies! Je vois ce que c'est: vous vous serez laissé persuader par les envieux de Dingelaar; des fainéants que les affaires prospères de la Ferme-Blanche font crever de dépit... S'ils veulent m'enlever Kees, c'est parce qu'ils savent combien il me sert.

- Aussi, va-t-on jusqu'à dire que, pour être plus sûre de ne jamais quitter ce cultivateur modèle, vous songeriez à l'épouser.

La veuve baissa la tête. Un violent combat se livrait en elle. Elle pouvait



parler, relever le défi, tenir tête à son frère et au village entier, en avouant son affection. Mais aimait-elle réellement le fidèle garçon jusqu'à lui sacrifier ses préjugés ? Elle se souvint de tout le dévouement dont Kees avait fait preuve depuis tant d'années prospères, de sa contenance toujours respectueuse, de son désintéressement, qui cachait, au fond, un amour comme elle n'en inspirerait plus, elle en était certaine. Un soir seulement, cette tendresse platonique avait failli se révolter, mais cette fois, elle-même fut sur le point de s'oublier. Ah ! il devait bien l'aimer, tandis qu'elle n'éprouvait tout au plus qu'une appétence charnelle dont le mariage aurait payé la satisfaction trop cher.

Le Millédiue scrutait la physionomie de sa sœur. Combien il lui en voulait d'être jolie et fringante. Laide et vieille, elle se fût résignée au veuvage et aurait du moins éloigné les vrais mâles.

Il continua

— On dit même plus, on dit que vous avez envie de ce drôle... J'aime à croire que lui-même colporte ces saletés dans le village... Il espère ainsi vous forcer la main... *Bazin Doorik* ! Non, ce serait trop baroque... Songez, il n'a même pas de nom... Dites-moi, Annemie, il n'y a rien de vrai dans ces histoires, n'est-ce pas ?

Wannes s'était levé, et marchait vers sa sœur atterrée ; il la prit par la main. Il voulait sortir de l'incertitude, et savoir si elle avait fauté.

— Au moins, lui souffla-t-il à l'oreille, ce vagabond ne vous a pas touchée ? Nous ne sommes pas menacés d'un scandale...

— Oh pour cela ! je le jure ! s'écria-t-elle avec un accent si sincère que le questionneur osa respirer.

Aussi, comme la jeune femme, humiliée par ces explications, pleurait à chaudes larmes, il jugea prudent de changer de ton.

— Il n'y a rien de commun entre Kees et moi! répétait-elle. Mensonge que tout cela! Comme domestique, il m'était précieux, voilà tout! Faut-il que je le mette à la porte?...

— C'est ça! Mais pas d'impatience... Il serait maladroit de chasser Kees comme un chien. Cela ferait du bruit, et en voilà assez. Attendez une occasion, trouvez un prétexte pour le remplacer sans qu'il crie... Nous chercherons ensemble si vous voulez? Voilà qui est entendu.

Elle ne répondit rien, consentant tacitement à cette lâcheté. Un bruit de voix s'élevait dans la cour.

— J'y songe!... dit le cauteleux Andries d'un air ragaillardi, en secouant le marc dans le fond de sa jatte; que dois-je vendre en ville pour votre compte?

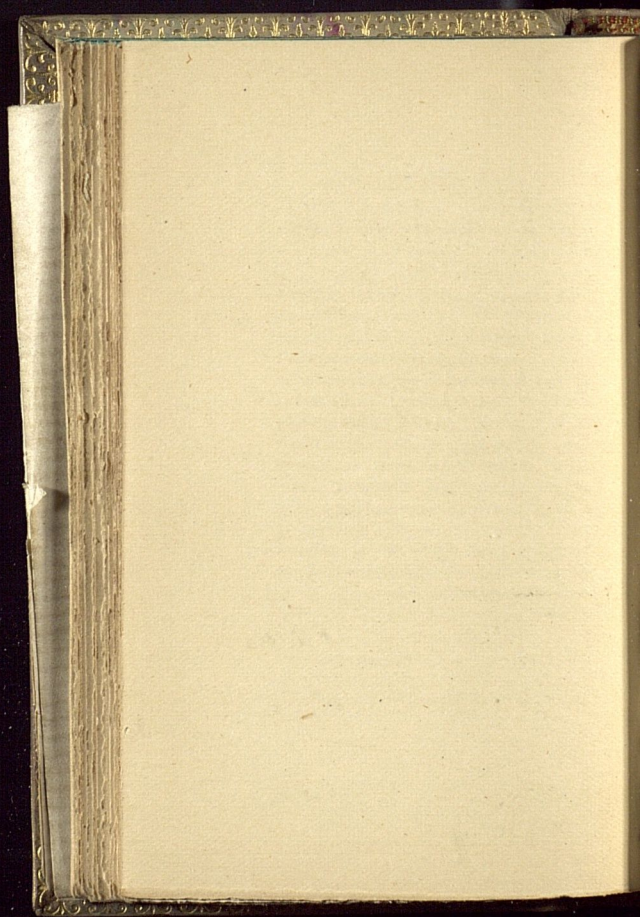
Annemie s'essuya les yeux du coin de son tablier, et avant d'accompagner son frère au dehors, elle avait eu le temps de composer son visage.

Elle fit porter par Paulke dans la charrette quelques mottes de beurre enveloppées de feuilles de choux verts et trois douzaines d'œufs.

La cour résonnait de coups de fouet rageurs et de rauques appellations. C'était Janneke, chargé de diriger un cheval qui, en tournant dans le moulin, mettait en révolution la vanneuse fonctionnant à l'intérieur de l'aire. La tarare ronflait, et par la porte large ouverte on voyait la balle danser comme un nuage de poussière jaune, tandis que le grain tombait dans la trémie.

Le père et le fils échangèrent un clin d'œil significatif, Andries détacha la longe, joua du fouet à son tour, et s'éloigna avec sa carriole dans la direction de Stabroeck.





Chez le même Éditeur :

# LA CHAIR

par OSCAR MÉTÉNIER

1 volume. - Prix : 3 fr. 50.

---

*La Chair* est une histoire du quartier Saint-Sulpice que la rue Cassette ne trouvera assurément pas édifiante. Il s'agit de la vertu d'un bon jeune homme élevé sur les genoux de l'Église, d'un élève en droit vivant sous le toit sacré d'une pension d'ecclésiastiques, dînant avec des chanoines et des prédicateurs, vertu terrassée, une belle nuit, par la volonté d'une créature absolument étrangère à toute réserve et à toute considération de respect pour les tables d'hôte sanctifiées. Le récit est pittoresque, non écrit pour les petites filles qui mangent leur pain en tartines, comme dit Théophile Gautier dans l'épigraphe de *Mademoiselle de Maupin*.

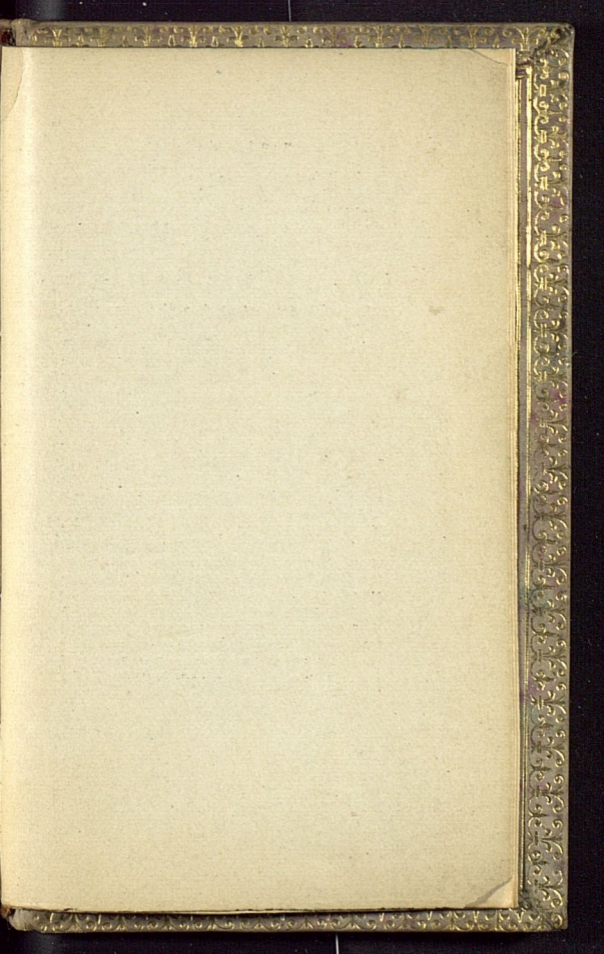
On voit que l'auteur a pénétré dans bien des milieux parisiens et qu'il sait l'art de rendre ce qu'ont vu ses yeux, ce que ses oreilles ont entendu. *Mémoires d'un trottin, Petites vieilles et petits vieux*, etc., dénotent aussi un flair d'observation délicat et exercé. L'auteur est un curieux que rien n'intimide, que rien n'arrête, à qui, au besoin, rien ne répugne quand il s'agit de noter les faits et les sensations dont s'alimentent la psychologie moderne dans ses études courantes.

(*République Française.*)



---

Bruxelles, — Imp. A. Lefèvre, rue St-Pierre.





MÊME COLLECTION.

LA-I-TOU. Le soldat qu'il a vu, bouclant son ceinturon, au sortir du fourré, chantait La-i-tou, le refrain en vogue. Dans ce fourré, il y avait le cadavre d'une petite fille, que, lui, le bambin, a baisé au front, la croyant endormie. Puis il s'est enfui à toutes jambes. Et, à cause de ce baiser, il n'a pas dit qu'il y avait, là-bas, dans le fourré, une petite fille, tuée, sans doute par le soldat qui chantait La-i-tou.

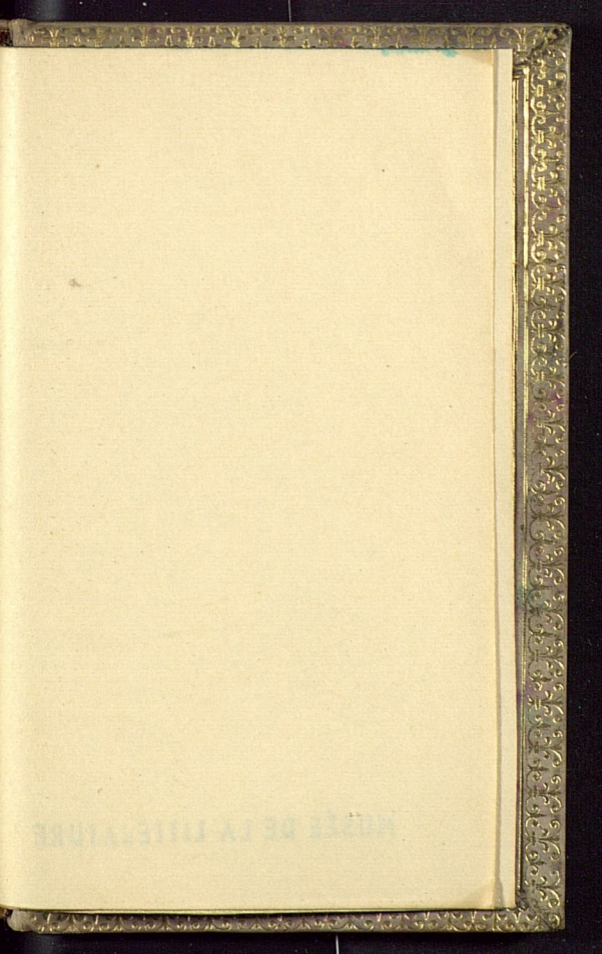
Plus tard, longtemps plus tard, quand il sera un homme, il aura un voisin qui ressemblera à ce soldat. Et ce voisin chantera La-i-tou. Il passera des nuits à l'épier. Si c'était l'assassin. Il se fera son ami pour mieux surprendre ses secrets. Il connaîtra les angoisses de ce doute affreux. Le voisin mourra une nuit, jurant, mais avec un singulier sourire, qu'il n'a pas tué la petite fille violée.

Et cependant.

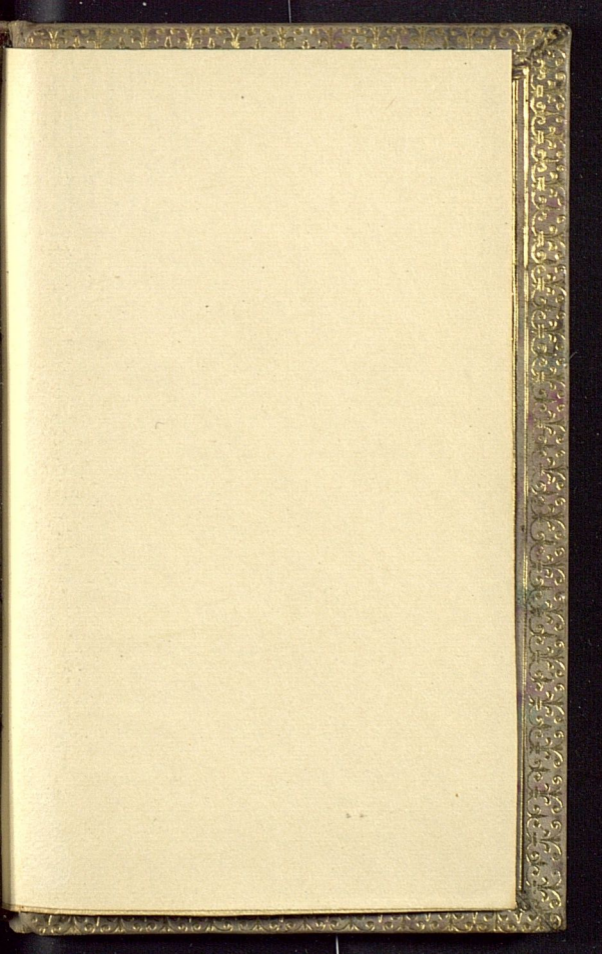
LA-I-TOU est un récit poignant, fait à la première personne, ce qui double son acuité; il est écrit à la façon d'Edgar Poe, mais l'auteur, notre confrère Edmond Lepelletier, n'a pas visé à produire la terreur, il a voulu que les sensations vinsent du doute. Il a procédé par inductions, par remarques psychiques et psychologiques, mais sans pédanterie. C'est l'analyse étrange d'une obsession qui finit par envahir tout l'être. Je ne sais pas de lecture plus troublante. On éprouve, à suivre les péripéties passionnantes de ce drame cérébral, un malaise indéfinissable.

Sans beaucoup de talent, l'auteur aurait sombré; il a réussi, et son livre d'une note si personnelle est un régal pour les lettrés. C'est à leur intention d'ailleurs qu'il a été tiré à petit nombre, par Kistemaekers, en un format et avec un soin qui en font ainsi, à tous égards, un bijou de bibliothèque.

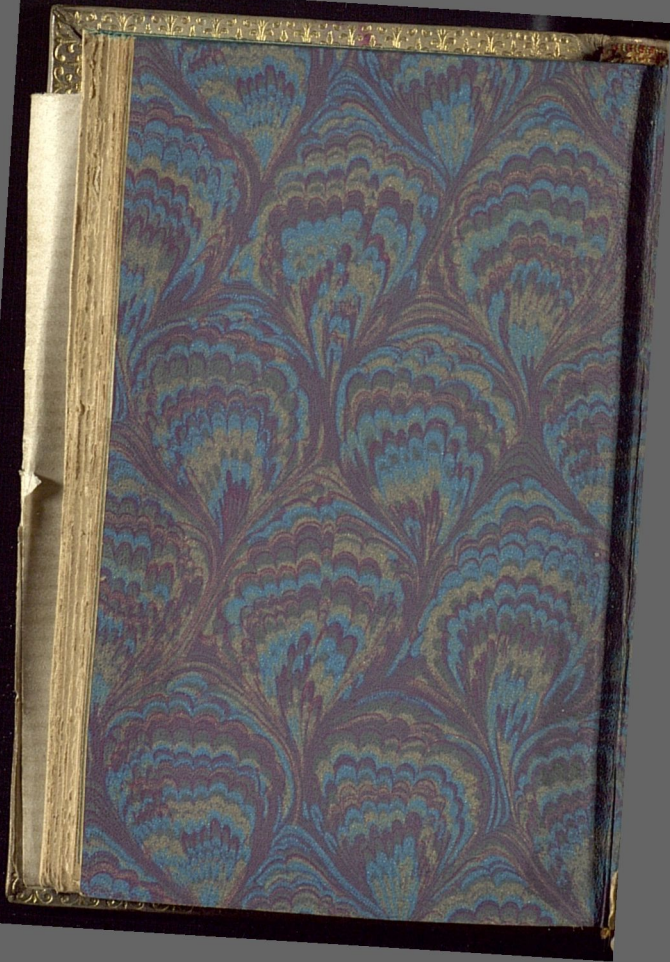
(Paris).

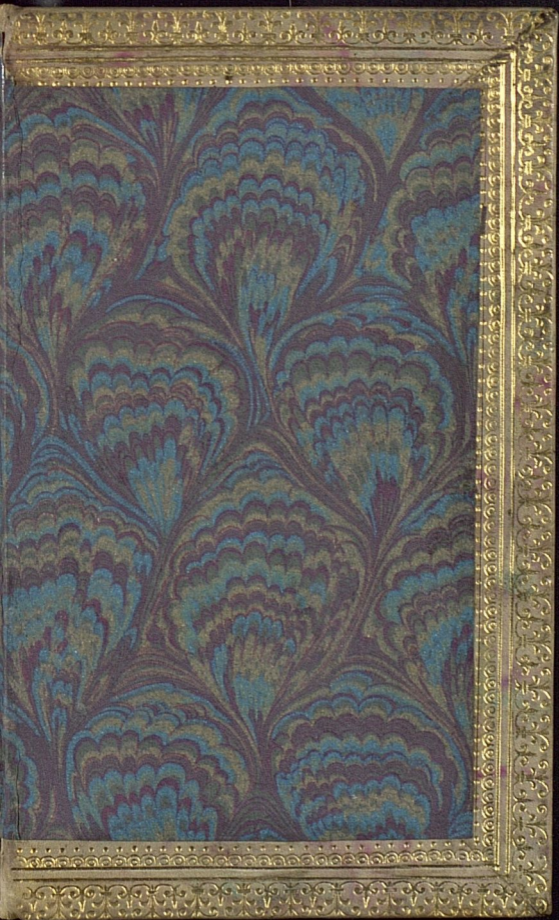


MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



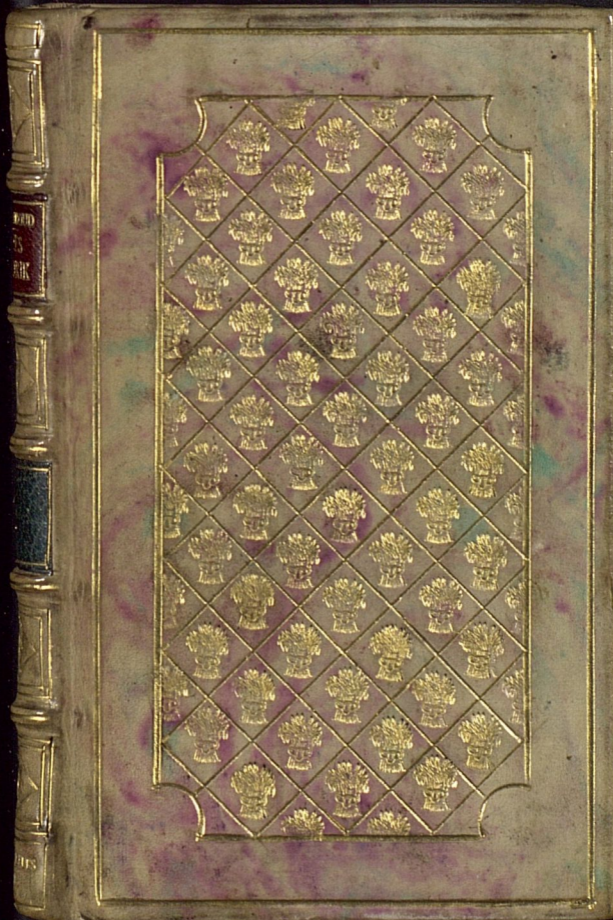








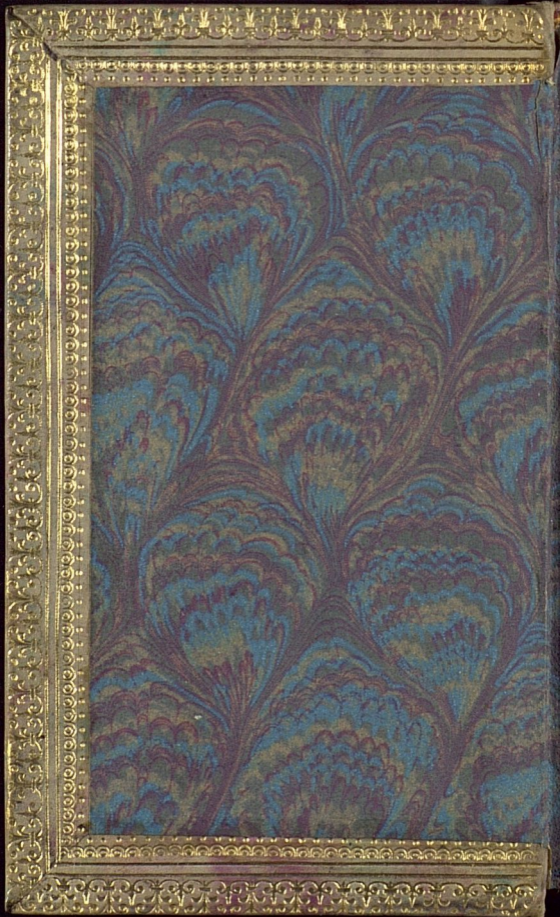


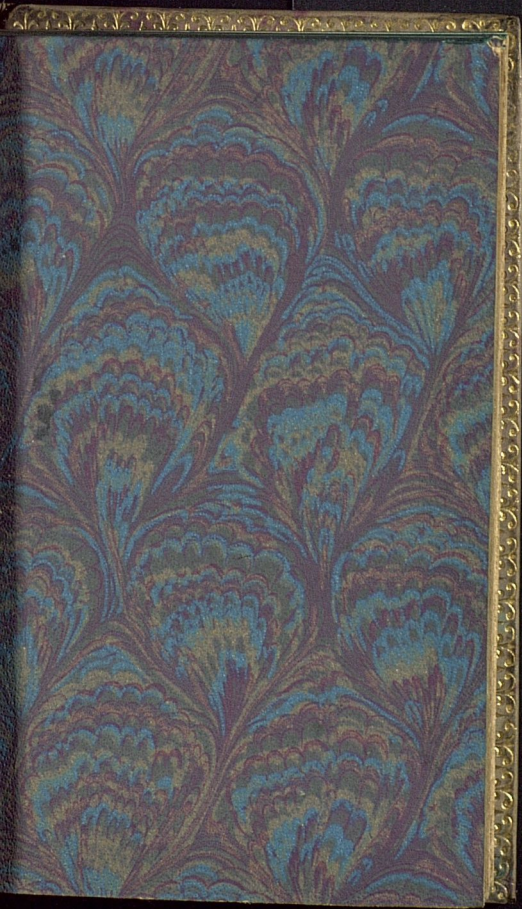


DED  
ES  
RUK

1713







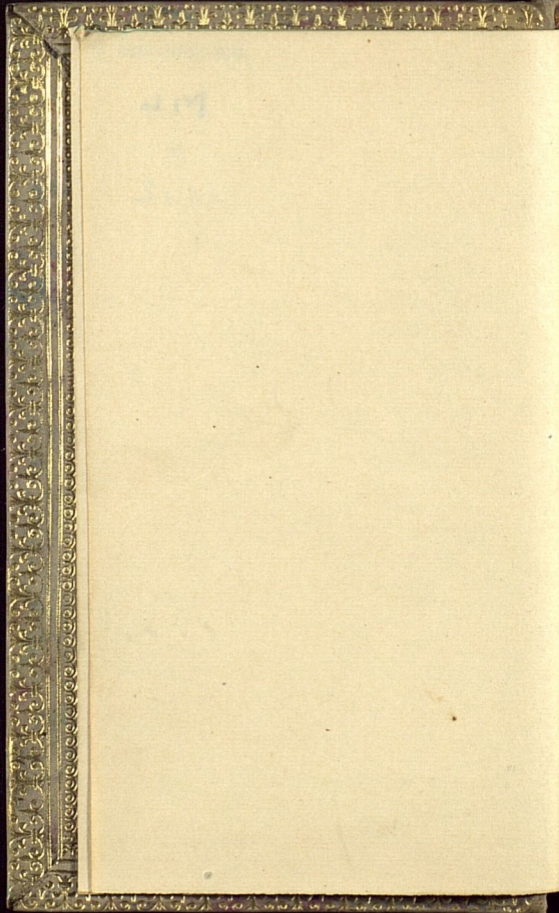
H. BEENKENS REL.

MIL

A

1142





(ÉDITION DÉFINITIVE)

~~~~~

Kees Doorik

par
GEORGES EEKHOUD

NOUS ARRIVONS DE TORD-LE-COU
Wou! Wou!
(Ballade des GANSRYDERS)

II

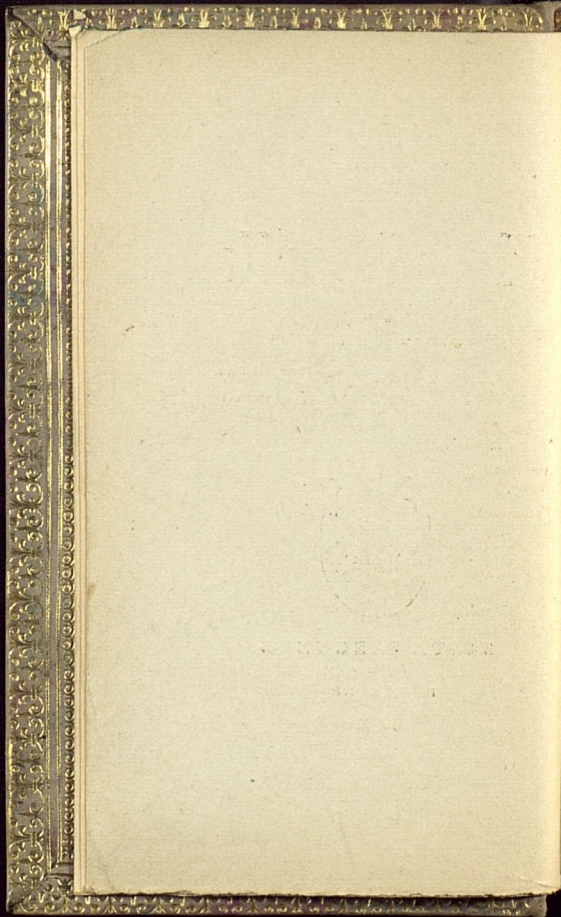


KISTEMAECKERS

Éditeur

BRUXELLES

—
1886



KEES DOORIK

merci pour la très vive et très rare joie que m'a
causée votre Koop Doork. Vuy savez voir, et l'exp-
ression ne vuy manque jamais. Quel beau
Cestien que cette aménie! Et cet effort ha!

Thoise Laidet.

vuy classe tout prié de Lemouise.

A vuy.

Alph. Laidet

3. Avenue de l'Observatoire

(ÉDITION DÉFINITIVE)

~~~~~

# Kees Doorik

par  
GEORGES EEKHOUD

Nous arrivons de Tord-le-Cou  
Wou! Wou!  
(*Ballade des GANSRYDERS*)

II

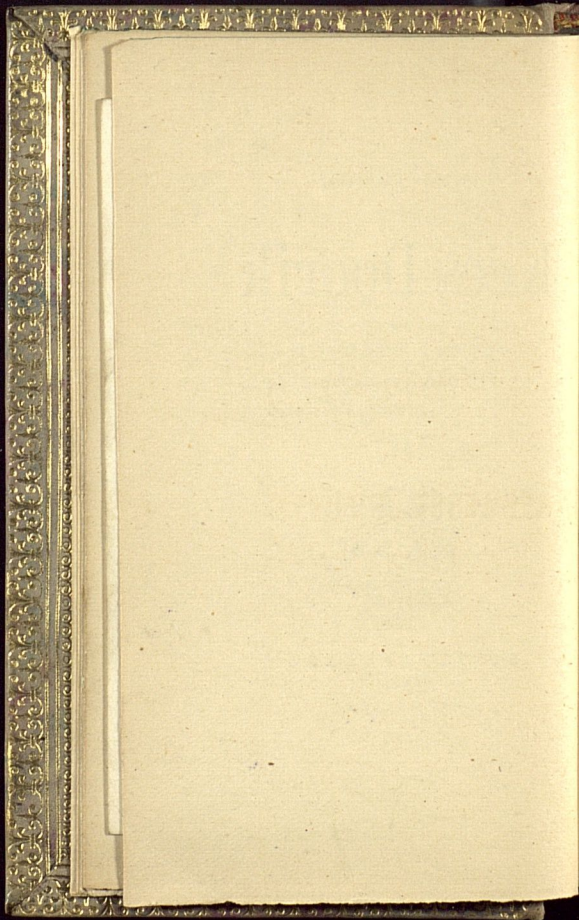


KISTEMAECKERS

*Éditeur*

BRUXELLES

—  
1886

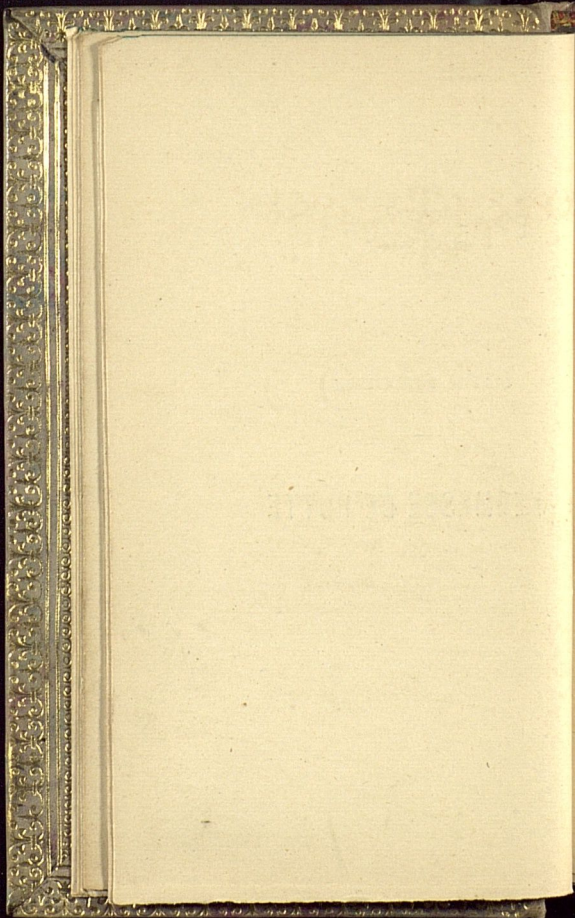


LIVRE DEUXIÈME

---

LA KERMESSE DE PUTTE







I

LE premier dimanche après le neuf octobre, jour de la Saint-Denis, Anemie, Wannes Andries, Kees Doorik, Janneke, Flup Sap et sa fille Bella; Lôke, de la *Corneille*, avec Sus Dras, le manoeuvre-maçon, son fiancé, partirent après la grand'messe pour se rendre à pied à la kermesse de Putte. Ils coupèrent à travers champs, derrière la Ferme-Blanche par le sentier dit de la

« Raie », débouchant à la lisière du village de Cappellen sur la chaussée de Bergen-op-Zoom.

Les femmes avaient sorti leurs plus beaux atours des huches de noyer séculaires. Elles mettaient à l'évent les robes, les bonnets et les bijoux des grands jours. Chez Annemie, cet appareil se traduisait par une jupe et une jaquette d'alpaga feuille-morte, un mouchoir à ramages descendant en pointe dans le dos et retenu sur la poitrine par un grand cœur en diamant. L'ovale de son visage avivé par l'air frais s'encadrait dans l'énorme bonnet de dentelles à la haute coiffe bouffante épinglée d'argent, aux larges ailes palpitant des deux côtés du menton.

Les jeunes filles arboraient à leurs cornettes enrubannées des bouquets de fleurs artificielles aussi éclatants et aussi touffus que ceux placés au mois de mai dans les vases de l'autel de Marie, par le sacristain Liévin Strop. Les

brides vert-pomme ou bleu de myosotis badinaient.

Les hommes sanglés dans leurs pantalons noirs, le disputant en lustre au cirage de leurs souliers, avaient passé par-dessus la veste le long *kiel* ou sarrau bleu. Celui de Kees lui coûtait dix-huit francs, une ruine ! Mais ce *kiel* était des meilleurs ! flambant neuf, coupé dans de solide lin des Flandres, teinté d'indigo sombre, calendré comme du satin, avec des fronces sous les omoplates. Il dégageait encore ce fort parfum végétal dont le rouissage et la teinture imprègnent la toile.

On marchait allégrement, les femmes cheminant sur un rang devant les hommes.

Depuis la nuit d'orage, la *bazin* battait froid à Kees, mais cette bouderie n'inquiétait pas le confiant garçon. Dans la contrainte qu'elle lui montrait, il lisait un aveu de faiblesse, la dernière concession faite au préjugé. De sorte, qu'au



lieu de le tourmenter, ces allures embarrassées le flattaient. Il n'attendait plus qu'une occasion de se faire pardonner sa déclaration par trop brusque de l'autre fois, en faisant valoir à côté de cette sauvage sympathie de la chair l'attachement sérieux et inaltérable qu'elle lui avait mis dans la poitrine, sous la mamelle gauche. Aussi, pour cette explication, il espérait beaucoup des influences de ce benévole jour de kermesse, où l'atmosphère pimentée, les griseries de la musique, de la danse et de la bière, sont complices des amoureux, délient les langues, attendrissent les cœurs, rendent éloquents les moins hardis et clémentes les plus farouches.

Kees ignorait ce qui s'était passé entre le frère et la sœur, sinon il eût autrement interprété l'indifférence presque méprisante que lui témoignait la lâche créature. Kees marchait derrière elle, essayant d'attirer son attention par des saillies et des observations plaisantes.

Mais, Annemie affectait d'être toute oreille aux bavardages de la *bazin* Sap, ou, si elle se retournait, c'était pour répondre en riant à un dire comique du bourgmestre.

Le Wannes, grave et sentencieux, paraissait accorder un intérêt extrême aux moyens infaillibles que le gros Flup Sap, le plus important cultivateur de la contrée après Annemie, lui indiquait pour la destruction des coutilières. Le loquace magot cubliait que le fonds de son interlocuteur, composé de dunes et de brandes, était préservé par sa pauvreté même, de l'invasion des taupes-grillons. Aussi, Wannes le laissait-il pérorer et ruminait ses plans de campagne contre ce damné Kees Doorik, qui semblait ne pas vouloir abandonner la partie. La présence du domestique à cette excursion inquiétait considérablement le compère. On n'avait point trouvé de prétexte pour exclure le valet d'une distraction à laquelle il p rtici-

pait tous les ans avec ses maîtres, cela depuis le temps du vieux Nelis Cramp. Et Wannes, aussi, attribuait à l'air des kermesses les influences merveilleuses sur lesquelles comptait l'amoureux. Décidément, il fallait congédier au plus tôt ce dangereux prétendant ; avant cela, le Millédiue ne recouvrerait pas l'appétit et le sommeil.

Bella Sap n'écoutait pas d'une oreille plus attentive le caquetage d'Annemie et de Lôke. Elle évaguait tout comme Wannes, et ses éclats de rire répondaient bien plutôt à ses pensées secrètes qu'aux propos de ses amies.

Elle était encore de meilleure humeur que d'habitude, cette délurée de Bella. Après avoir essayé de vaincre quelque temps son inclination pour Kees Doorik, un jour, en fille raisonnable qui n'entend point perdre ses forces dans des combats sans résultat, elle avait permis à cette tendresse de prendre à jamais possession de son cœur. C'était une pas-

sion pour la vie. Elle aurait Kees, elle se l'était adjudé. Peu lui importait d'attendre son homme des années encore. Ils seraient toujours assez jeunes et assez puissants pour prospérer et faire souche. Elle n'avait soufflé mot de ses projets à âme qui vive. Son père, dont elle se faisait fort d'obtenir le consentement au moment voulu, Kees lui-même ne savaient rien de cet amour.

En attendant, les choses se présentaient sous l'aspect le plus encourageant pour Bella. Ah ! elle avait bien raison de se réjouir ! Ce Kees qui l'avait fuie tout un temps, s'apprivoisait et venait, depuis plusieurs mois, prendre sa demipinte à l'*Etrille*. Lui aussi avait l'air heureux, tout ému et un peu mystérieux. C'en était fait de sa timidité et de ses rougeurs. Maintenant il trouvait aussi promptement que Bella le mot pour rire. Et même un jour, ce polisson avait voulu l'embrasser au risque de recevoir une de ces terribles gifles qui



tenaient en respect les terrassiers et les maçons, clients du samedi soir. Bella avait corrigé cet émancipé, mais pas fort, car elle s'était sentie défaillir et faiblir sous le souffle du beau gars.

— C'est certain, se répétait Bella, il m'aime; bientôt je pourrai tout lui dire.. Ah! comme j'attends ce moment!... Reste l'avis du père... Il ne pourra me refuser... Les petits l'aident dès maintenant; Fine brûle d'envie de me remplacer dans l'estaminet; Lise cuisine déjà mieux que moi, et quant à notre Pierre, il devient aussi fort que notre Tist et il y a longtemps qu'il se passe de mes soins... Tist n'a pas grand goût pour le travail au champ, il préférerait courir les marchés, mener et vendre le bétail... Il faut donc un aide cultivateur au père. Combien de fois ne m'a-t-il pas parlé de Kees en l'enviant à Mie Cramp... Allons, tout va bien! Que demain je dise à père: « Il y a un moyen de vous attacher ce sujet rare : C'est de

lui donner votre fille ! » il fera d'abord un bond de colère, mais finira par me trouver très raisonnable... A qui parlerai-je en premier lieu : à Kees ou à mon père. Et comment aborderai-je Kees ? Je commencerai comme ceci, par exemple : « Je suis une honnête et brave fille, aimant à rire mais n'ayant jamais fauté... Kees, les miens vous diraient de quelle façon j'ai conduit la maison depuis la mort de ma mère... Je vous aime de toutes mes forces ; vous n'avez pas de fortune mais vous doublerez la mienne par votre fier travail... Voici ma main... Soyez mon homme, mon *baes* pour la vie !... »

Ainsi rêvait Bella Sap en se rendant à la kermesse ; elle se tournait de temps en temps vers Kees Doorik et lui souriait, et s'illusionnait au point de prendre pour elle les frais de toilette de Kees, ses frais d'esprit, ses regards veloureux et son air intrépide. Dieu ! comme ils danseraient là-bas !

On fournit en une heure et demie

l'étape de Dinghelaar à Putte. La chaussée suit une ligne insensiblement brisée. Les hêtres qui la bordent recroquevillaient déjà leurs feuilles rougies ; elles bruissaient emportées par le vent humide, et tournoyaient avant de joncher le sol. Il ne pleuvait pas, mais dans le ciel couvert s'amoncelaient les frimas de l'automne.

Aussi, des deux côtés de la voie, les maisons de campagne frileuses, désertées en même temps que les nids d'hirondelles, exprimaient avec leurs volets clos, leurs grilles défendues par des chevaux de frise, leurs larges sauts de loup couverts de végétations squameuses, une aversion déflante pour ces pèlerins de kermesse roulant depuis le matin, vers Putte, leur caravane semblable au pullulement d'une vermine prolifique.

Entre les accotements noirs de piétons défilaient des véhicules de tous modèles, des calèches de louage, lan-

daus trop vieux, cabriolets trop neuvs les uns veufs de leur peinture, les autres attendant encore le premier vernis, charrettes de maraichers, bonneaux, paniers, etc. Sur l'impériale des breacks et des omnibus charriant les ribambelles entassées, des fanfares de carrefour plaquaient de rauques accords, scandaient des bourrées de matelots ou accompagnaient des refrains de musicos.

La ville maritime déballait dans la campagne ses ribaudes costumées en laitières, avec des cotillons et des cornettes en cotonnade ou des chaperons en cuir bouilli; ses ribauds paysannant affublés de blouses courtes, la casquette dans la nuque, un foulard rouge noué autour du cou, chaussés de sabots jaunes ou de savates clapotantes.

D'autres de ces sirènes de l'Escaut s'étaient fait enlever par de jeunes « culottes de goudron », qui exhibaient, avec une certaine ostentation, leur



accoutrement de mer : — une de ces camisoles de laine bleue, tricotées dites *truies*, collées à leur thorax, décolletées, enfoncées dans les chausses ; — lesdites chausses boucanées, patinées aux fesses et aux genoux comme de vieilles monnaies, retenues par une courroie en cuir jaune, serrante, bouclée haut dans le dos ; — enfin, une de ces casquettes marines appelées pigeonniers à cause de leur visière plate et large, copiée, en effet, sur la plate-forme où s'abattent les hôtes du colombier.

Ces drilles avaient les mains rouges, des cheveux ras, des anneaux aux oreilles, des figures rondes barbouillées à la terre de Sienne par le soleil des nègres, dans lesquelles le blanc des yeux et des mâchoires marquait avec une intensité particulière. Les bras ballants, écartés du corps, en marchant ils ployaient fortement sur les genoux, et gardaient, en foulant le plancher des vaches, le tic du roulis et du tangage.

Alignées sur les banquettes, leurs dames conservaient une immobilité de bétail conduit à l'abattoir, dodelinant aux cahots du tombereau ; d'autres commençaient une chanson, mais leur graillement ne dominant pas le tumulte, elles dansaient un momon et leurs trépidations sur la toiture du véhicule faisaient sortir par les fenêtres les têtes allumées et inquiètes des occupants de l'intérieur. Toutes avaient des faces bistres malgré la poudre blanche sur lesquelles les rechampis du fard caricaturaient les chaudes carnations des paysannes. Et des invectives, des jurons poissards, les vocables les plus énergiques du bas-flamand, des anguillades de fouet, des appels de trompette, se croisaient dans l'air.

Au pied des arbres de la route glapissaient des malandrins étalant des moignons, des pieds-bots, des membres soufflés d'hydropisie ou comme passés au laminoir par quelque monstrueux

caprice de la création. Des truandes acroupies, dans l'attitude des saintes femmes du chemin de la croix, exposaient dans leur giron leurs mômes frappés de la maladie du « *vieil homme* ». Idiots, manchots, culs de-jatte, le paysan valétudinaire ruiné par un incendie, le jeune débardeur du port estropié par la chute d'un faix, la veuve du marin naufragé, l'invalidé oublié de 1830, psalmodiaient leur plainte ou arboraient sur la poitrine de grands écriteaux racontant leur « *malheur* ». Les aveugles et les sourds-muets se faisaient assister par des gamins simiesques, pieds déchaux, les jambes noires, luisantes comme un cambouis, harcelant, la sébille à la main, les passants écœurés.

De distance en distance, les cabarets, plus rapprochés à mesure qu'on avançait, mettaient quelque temps d'arrêt dans la marche de la cavalcade. Un drapeau rouge, jaune et noir, claquait au-

dessus de l'enseigne. D'ordinaire, les excursionnistes buvaient sans mettre pied à terre, mais parfois, les fourmis dans les jambes, la cargaison entière dégringolait qui de l'échelette, qui du marche-pied, qui des roues, et exécutait dans la salle basse de l'*herberge*, ou autour du tilleul à la porte, une sarabande échevelée.

A un quart de lieue de la bourgade, comme si les « chapelles » permanentes ne suffisaient plus, on lampait et l'on fringait dans des baraques tendues de canevas cloué sur quatre piquets. Les orgues ronflaient à la fois : depuis la caisse primitive, roulant les *Il baccio* vieux comme les valseuses qui entendirent leurs premiers rythmes, jusqu'aux orchestrions compliqués, serinant les quadrilles du carnaval d'antan.

Au moment d'atteindre Putte, Anne-mie, son frère et Janneke se rappelèrent qu'un cousin, le fermier Bart Stevens, leur avait fait promettre, la dernière



fois, de venir repaître chez lui à la kermesse prochaine. On convint avec la compagnie de se retrouver dans l'après-midi, vers quatre heures, au *Moerjan* — le *Nègre Jean* — dans le Putte hollandais.

La ferme Stevens s'élevait sur la droite, à trois portées d'arbalète, au milieu d'une vaste pièce de terre, déjà versée pour les semailles d'automne. Les invités bifurquèrent par un chemin de desserte, et Kees, les Sap, Lôke, et d'autres pays rencontrés ou rejoints en route s'engagèrent délibérément dans la cohue.





II

**P**UTTE, situé à cheval sur la frontière, agglomère trois hameaux dont deux belges, l'un dépendant de la commune de Cappellen, l'autre de celle de Stabroeck, et le troisième hollandais. La chaussée même de Bergen-op-Zoom, en forme la rue principale. C'est à peine si l'on remarque, non loin de l'église et de la douane belge, une borne armoriée établissant la démarcation entre les deux pays. On foule le sol hollandais qu'on ne s'aperçoit pas de la différence. Là, comme ici, les maisons sont uniformé-

ment basses et propres ; la langue est la même, l'accent aussi. Les types ne tranchent pas davantage l'un sur l'autre. Ce sont les physionomies familières de la contrée du Bas-Escaut, les visages forts, briquetés, les mentons carrés, les yeux rêveurs, les démarches lentes et mesurées. Les femmes hollandaises se coiffent et se troussent comme en Campine. Les braies en velours de coton des hommes tendent à s'élargir du haut, et pour cet habillement, le bleu est la nuance préférée des Brabançons hollandais, tandis que nos Anversois septentrionaux affectionnent les bruns chatoyants : le marron et le mordoré.

En face de l'église catholique hollandaise, située à deux cents mètres de la frontière et aussi laide que celle du Putte belge, s'élève sur la place, un buste en bronze, sculpture flamboyante et fleurie d'une allure nerveuse, dont le piédestal encastre une pierre tombale, antérieure de plusieurs siècles au reste

du monument. C'est le buste et le tombeau de Jacques Jordaens. L'artiste, victime de la persécution religieuse, exilé sous la domination espagnole, s'en vint mourir sur la frontière de la patrie. L'intolérance catholique le poursuivant encore après sa mort, la dépouille du Luthérien fut proscrite du champ consacré et enfouie au bord du parvis.

Aujourd'hui, les cendres du réprouvé reposent toujours au dehors de l'enclos béni. Mais qu'importe cet ostracisme au maître-peintre des bambochades, au Flamand épris des kermesses, au célébrant du culte de la grasse matière, au chantre des ventres en tonneaux, et des tonnes ventripotentes, des faces rouges et joviales des buveurs de bière! De l'endroit où trône son buste chevelu, si nerveusement trituré par Jef Lambeaux, le jordaenesque sculpteur, une fois l'an, Jordaens retrouve la riche et audacieuse expansion de la vie rus-



tique, il assiste aux beuveries et aux ripailles où ses pinceaux puisaient leur force sanguine il y a trois siècles.

La kermesse de Putte, la dernière de l'année au pays d'Anvers, est donc mieux que la fête de Saint-Denis, l'orthodoxe patron du hameau, un pèlerinage monstre organisé en l'honneur du glorieux hérétique.

La bourgade, la partie hollandaise aussi bien que la belge, vivote en temps ordinaire. Un contrebandier allemand, arrêté par les gabelous, une incursion de rôdeurs de frontières; les chevauchées des gendarmes, traquant les braconniers et les vagabonds en rupture de ban, la reconduite à la limite d'une bande de bohémiens, chaudronniers et montreurs d'ours, ou, plus rarement, une rixe au couteau, entre Flamands et Néerlandais, culottes brunes, serrantes contre amples bragues bleues, sont les seuls événements interrompant le cours régulier de la vie des rouliers,

des marchands de bois, des artisans, et de quelques fermiers composant la population du village.

Mais arrive la kermesse, ce coin perdu et maussade devient, trois jours durant, de la veille du dimanche à celle du mercredi, le théâtre d'un carnaval extravagant et le rendez-vous de milliers de « fous de kermesse » des villes et des villages situés dans un rayon de cinq lieues.

Les arrivants ont peine à avancer le long de la chaussée où est établie la foire.

Entre deux rangées de baraques et d'échoppes ondoie, se presse, se trémousse, une cohue bariolée, mise en fermentation par la longue marche et les libations redoublées. Les véhicules dételent forcément, à l'entrée du hameau, malgré les occupants féroces qui croient avoir payé au cocher le droit d'écraser quelques piétons.

L'observateur est d'abord étourdi par

cette houle grouillante, tapageuse comme un sabbat. Caisses, gongs, cloches, tambourins, crécelles, musiques tonnent, sonnent, grondent, sanglotent. *Hansworst*, Jean Saucisse, le Cassandre flamand, bat la parade, en même temps qu'il prête sa face enfarinée aux soufflets et son faux visage aux coups de pied. Une Lenormand jaune, osseuse comme une momie, explique, armée de sa verge prophétique, les symboles peinturlurés à l'extérieur de sa loge. Le marchand de plaintes geint devant un paravent représentant les principales scènes du crime à sensation. Les carrousel avec leurs hippogriffes tavelés et leurs palanquins pailletés, entraînent des grappes humaines dans leur rotation vertigineuse.

Les baraques s'ouvrant sur la rue présentent une enflade de tables autour desquelles les pifres engloutissent des saladiers de moules arrosées de bière de Louvain. Ailleurs rissent les ha-

rengs, crépitent les beignets, claquent les gaufriers, roussissent les pommes frites.

D'autres se rabattent sur les *scholles* fleurant les varechs et la marée morte, et, safres, à grands coups d'incisives, en arrachent la chair ligneuse, depuis la peau jusqu'à l'arête; puis, par désœurement, ils achètent des jointées de noisettes qu'ils pochettent pour les grignoter en flânant et dont ils jettent les écailles au visage des tortillons de leur connaissance. Les bourgeois marchandent en les patrouillant ces pains d'épice de Hollande, plaqués d'écorce d'orange et de véronique que leur vendent, avec des saltations de pantins, des commères hommases et maflues.

Les plus avisés font des emplettes utiles et tombent en arrêt aux étalages de dinanterie, d'outils, d'instruments de labour, de hardes, de sabots. Blaudes, vestes, souquenilles, hoquetons, unformes de rebut, brandillent sus pendus



à des tringles. Les sarraux ballonnent comme déjà remplis par les dos ronds des clients ; les grègues de velours évoquent dans leurs plis renflés les structures charnues et les larges mouvements des bouleux qu'elles culotteront.

De la fourmière monte une lourde odeur d'échauffé que l'air humide ne parvient plus à dissoudre, et qu'entretiennent les bousculades des allants et venants. Des bandes de gobelotteurs chassent à travers la mêlée, à la file, chacun les mains posées sur les épaules de celui qui le précède ou bien, bras-dessus bras-dessous, tenant la largeur de la rue, battant des jambes et provoquant des collisions fantastiques. Les guenipes énervées par les chatouilles se débattent en vain et malgré le brouhaha on entend résonner des baisers furieux plantés à même les lèvres par leurs poursuivants.

Dans les bouges, les cuivres exécutent des loures discordantes sur lesquelles

sabotent gravement les couples rustiques couvant des réveils féroces sous leur apparente torpeur.

Cependant, vers la nuit toutes ces sensualités se laissent moins facilement réfréner, les appétits se sont tournés des salaisons et des victuailles fumées de la foire vers la chair fraîche et vivante. Les rivalités se mettent de la partie. La porte d'un cabaret s'ouvre ; deux hommes, presque deux enfants, — un portefaix et un garçon de ferme — viennent rouler sur le pavé, étroitement enlacés, ne formant plus qu'une seule masse spumeuse, ensanglantée, les nippes en loques, décoiffés, déchaussés dans la lutte. Et au milieu du hourvari des spectateurs plus amusés que terrifiés par la bataille, des cris aigus de la guenuche pour qui se massacrent ces passionnés, partent, à deux pas de l'attroupement, des détonations de carabines Flobert avec lesquelles de flegmatiques fantassins hollandais, oranges

et bleus, sont en train de moucher des chandelles de suif et de se faire une provision de cigares jaunes pour la journée.





### III

COMME tous les ans, Kees Doorik et ses compagnons prenaient leur part de ces scènes extravagantes. Ils montèrent et descendirent plusieurs fois les deux kilomètres de baraques, le nez baillant à la friture, les yeux écarquillés, les oreilles bourdonnantes. Le bourgmestre Sap, un luron, pénétra dans la loge d'une « grosse femme ». Les camarades l'attendaient à la sortie et ce fut une explosion de gaieté parmi « ceux » de Dinghelaar — Kees excepté, car il devenait dolent, trouvant déjà trop longue sa séparation d'avec la fer-



mière, — lorsqu'il se déclara volé, prétendant que feu sa *bazin* aurait rendu quelques livres de mollets et de cuisses à la géante. Puis Flip Sap trouva que « son ours commençait à danser », figure par laquelle il exprimait les tiraillements de son estomac. Il faut croire que ce cavalier seul était contagieux, car les autres ours suivirent l'exemple de celui du bourgmestre, ce qui décida les hommes à entrer tous ensemble dans une auberge où ils se regoulèrent d'œufs au lard et de fromage de Hollande.

Il faisait déjà noir que les pifres étaient encore attablés. Ils avaient accompagné la lippée de force litres d'orge et de Louvain. Kees seul ne mangeait que du bout des dents. Son entrain était tombé depuis le départ de sa *bazin*. Bella essayait en vain de l'émoustiller ; sans se douter pourtant le moins du monde du motif qui rendait si subitement morose le faraud du matin.

— Tout ce vacarme m'a un peu brisé la tête. Cela passera tout à l'heure, ma bonne petite Bella !... disait-il en s'efforçant de prendre un ton dégagé...

— Oui, cela passera ! approuvait Bella. En dansant nous ferons descendre le mal dans vos talons, puis dans le plancher... Voilà le bon remède !

— Ne serait-il pas l'heure d'aller retrouver les autres au *Moerjan* ? demanda Kees Doorik.

Lestés, gavés jusqu'à la gorge, ils se levèrent à grand'peine. A la porte, ils tombèrent sur Chiel Dhaenens, qui se joignit à leur troupe.

Lorsqu'ils arrivèrent au *Moerjan*, situé en Hollande et à l'écart, la *bazin* Cramp, les Andries, le cousin et la cousine Stevens, quelques invités des villages voisins s'étaient déjà installés. Parmi ces derniers se trouvait un étranger que Kees eût promptement remarqué.

C'était un gaillard d'une vingtaine

d'années, larges d'épaules, engoncé, fessu et pattu, avec un visage rond et briqueté, du son plein les joues, une grande bouche sensuelle, des cheveux d'un blond filasse bretaudés, un nez carlin et polisson, des yeux pers et enjôleurs. Kees vit d'un mauvais œil que ce déluré, la casquette posée sur le coin de l'oreille, portant un veston, une chemisette blanche et une cravate, comme un signor de la ville, faisait la belle jambe aux côtés de la veuve Cramp. Il lui débitait des propos égrillards dont elle paraissait s'amuser beaucoup et ainsi encouragé le muguet oublia longtemps son bras passé autour de la taille de la commère. Janneke, toujours à son rôle, observait comment le Frisé avalait l'intrus, aussi, s'empressa-t-il de communiquer à Kees ce qu'il savait des conditions et du caractère du gros garçon.

Jurgen Faas était le fils unique d'un fermier de Beirendrecht qui, attendant l'héritage paternel, fainéantait et vaga-

bondait, toujours disposé à soutenir la réputation de sa paroisse dans la bataille des demi litres, cela, au grand chagrin de l'ancien, comptant s'aider de lui dans son commerce. Découragé par les extravagances du batteur de pavé, le vieux Faas aurait presque souhaité qu'il tirât un mauvais numéro à la conscription; mais Jurg n'en fit rien. La chance l'ayant favorisé, le gaillard menait de plus belle sa vie dissipée. On lui pardonnait beaucoup à cause du quibus qu'il aurait plus tard et surtout à cause de la prodigalité avec laquelle il le dépensait d'avance. « Un si bon garçon ! » disaient de lui les gens de son village et du pays à la ronde. S'il avait voulu s'établir, les occasions ne lui eussent pas manqué. Mais Jurrie entendait garder sa liberté, aller en garouage aussi souvent qu'il lui plairait, promener son inconstante et sensuelle personne partout où il s'agissait de faire carrouse : aux plantureux *teerdagen*, — ou jours de



consommation des confréries — aux kermesses à boudins et à *couquebaques*, aux fêtes patronales des bourgades du polder et des dunes. Cette fois son flair de gourmand l'avait mené chez ses amis, les Stevens, où il se rencontra avec Annemie, les Andries et quantité de cousins et de cognats des hôtes. Ce monde s'était partagé les fins morceaux d'un cochon gras, depuis les oreilles jusqu'à la queue. Ils avaient eu raison ensuite de plusieurs platées de riz au lait et au safran, saupoudré de cassonade. Puis, comme il fallait faire descendre cette charge, on l'arrosa d'un tonnelet d'orge double, une orge de kermesse. Aussi, les convives du *baes* Stevens étaient-ils tous d'humeur hilariante et expansive.

Dans la salle, hommes et femmes s'entassaient autour des tables et devant le comptoir. Les pompes à bière gloussaient sans trêve ; les pipes ardaient continuellement, les verres s'entrecho-

quaient, les consommateurs se distribuèrent des tapes amicales, et sous les poutres noircies du plafond trois fois séculaire, dansaient des colonnes de fumée mêlées à des évaporations de houblon et d'alcool.

Deux jeunes paysans vinrent à entrer. L'un portait sous le bras un cochonnet vivant acheté à la foire. La bestiole rose et potelée comme un populo grelottait, apeurée, grognonnante. Jurgen Faas houpça l'homme au cochonnet, un manouvrier de Stabrœck :

— Hé! Jan-Flip! Flip-le-Roux, par ici! Combien vends-tu cet apôtre ?

— Ce n'est pas avec le ducat qui tourmente la doublure de tes braies que tu l'achèterais, Jurg-le-Blanc !

— Doucement, Flipéké. Avec ce que contient ma besace je puis payer le cochonnet et son maître.

Et se rejetant en arrière, plongeant au plus profond de son gousset, il jeta sur la table un écu de cinq francs.

— Cinq petits francs ! Un porc entier !  
Pas un jambon ! dit Flip.

— Tous les quatre, l'ami, il me les faut... Mettons six francs et prenons un verre ensemble, allo ! *Bazin* ! deux verres ! Est-ce dit ?

— Huit ou rien n'est fait, meilleur des Jurgen !

— Damné entêté ? Enfin, va pour huit francs.

En possession de son emplette, il se mit à taquiner la bête. Il l'empoignait à deux mains, approchait le nez du groin carné, soufflait des bouffées de tabac dans ces petits yeux inquiets.

Annemie intercédâ :

— Quelle idée de vous embarrasser de cette chétive bestiole ! Elle sera morte avant d'arriver à Beirendrecht.

Mais Jurgen entendait se divertir pour ses huit francs. A un moment donné, il trouva désopilant de lâcher son amulette sous les jupons de sa voisine. Alors, comme la veuve se défen-

daït, le loustic prétendit rattraper l'animal et se laissa couler sous la table. Les femmes crièrent à la fois. Le polisson glissait les doigts par-dessus les jarrettières en reniflant bruyamment. La *basin* essoufflée, luisante, à force de se démener sur sa chaise, était plus que les autres l'objet de ses entreprises.

- Gnouf! gnouf! c'est le cochon, disait-il en pinçant les mollets résistants.

La salle entière s'esclaffait à ce manège. Les lurons poussaient leurs coudes dans les côtes de leurs compagnes; les regards s'allumaient, des mains gourdes se perdaient parmi les corsages.

- Hi! hi! c'est le cochon! répondait l'écho dans tous les coins aux protestations des commères.

L'animal s'était sauvé depuis longtemps à l'autre bout de la pièce. Alors chacun se mit de la partie. On lui donna la chasse et les danseurs, imitant ce



Jurgen ébouriffant, chiffonnaient hardiment leurs partenaires.

Au plus fort de l'assaut, une table fut culbutée, les verres roulèrent à terre, brisés en pièces.

Bella aurait voulu que Kees la châ-touillât mais celui-ci ne bougeait pas et c'était Chiel qui la lutinait.

— Partons, dit Wannas Andries, que la bonne entente entre cet éventé de Beirendrecht et sa linotte de sœur commençait à préoccuper. On s'ébranla. Mais Jurgen réclamait son cochon. Le souffre-douleur avait profité de la sortie d'un buveur pour s'esquiver par l'entrebâillement de la porte.

— Bah ! Le jeu est fini. On a ri pourtant !... remarqua philosophiquement le boute-en-train.

Ils s'acheminèrent vers le village. Le tumulte forain arrivait à son paroxysme. On l'entendait gronder dans le lointain où les quinquets des étalagistes piquaient de taches rouges l'ombre opaque.

Jurgen marchait à côté de la fermière :

- *Bazin* Annemie, que pensez-vous de moi? demanda-t-il à l'affriolante femme.

- Vous êtes un particulier pas mal cocasse, répondit-elle, mais j'en tiens pour cette espèce...

- La vie est courte, les kermesses sont rares... On ne rencontre pas tous les jours un sabot qui vous chausse !

Elle donnait sa sanction à ces vérités par monosyllabes et par soupirs ; rêveuse, troublée. Au fond, ce garçon moufflard et charnu faisait mieux que l'amuser, commençait à lui plaire.

Jurgen s'enhardissait :

- *Bazin* !... dit-il tout à coup, sur un ton qu'il s'efforçait de rendre goguenard, mais qui révélait une certaine émotion; *bazin*, si une solide dirne comme vous voulait d'un paroissien comme moi, le curé de Dinghelaar parviendrait à nous aider. Est-ce pas ?

- Voilà des bêtises ! fit-elle, jouant

également l'indifférence. Ainsi parle toujours le célibataire après boire!

L'autre tint bon :

— Moquez-vous, mais ne dites pas non, *bazin*. On se fatigue de tout, même du veuvage, même des ribotes... Où le curé a perdu ses sermons et *baes* Faas, mon père, ses colères, vous pourriez réussir, *bazin* Cramp. Je me corrigerais, je ferais une fin pour l'amour de vous... Soyez mienne... Mariions-nous !...

— Grand enfant qui parle en puceau ! On a le temps à votre âge.

— Ecoutez... murmura-t-il, vous y songerez... Une idée. Comme j'ai fort méchante réputation, si vous me mettiez à l'épreuve ? Pour commencer, je « jouerais au domestique » ? Et peut-être en m'appliquant, descendrais je de la soupenle du vacher dans l'alcôve de la maîtresse ?

— On sait que Jurgen Faas aime à rire !

— Non, là franchement, vous me con-

venez et pour parvenir à vous plaire, je m'amenderais et deviendrais le modèle des travailleurs... Un véritable agneau de douceur et de sagesse... Mon père vous devrait ce miracle... Encore un heureux que vous feriez!...

Elle n'eut pas le temps de répondre. Comme ils regagnaient les premières baraques, déferla à leur rencontre une longue trainée de garçons et de filles de la ville, la main dans la main, gambadant et criant à tue-tête :

« *Sa pater Kiest'er ?* »

*Sa pater Kiest'er!* est le premier vers d'une ronde populaire dans laquelle l'esprit frondeur des anversois se moquait en pleine terreur espagnole des faiblesses galantes des moines, leurs inquisiteurs.

La petite troupe a voulu se garer. Mais la chaîne fond sur eux ondulante, comme une bête à mille pieds. En un instant, les paysans bousculés, séparés les uns des autres, sentent leurs mains



prisonnières dans des mains inconnues, sont introduits de force dans le tourbillon.

— *Sa pater Kiest'er!* clament les drilles.

Et voilà que l'immense serpent se replie, la tête agrippant la queue, et se met à tourner autour du monument de Jordaens. Tous ceux de Dinghelaar : le Millédiue lugubre, exhalant ses giries : Janneke pleurnichant, Kees atrabilaire; et le gros Teun Sap, riant, et la ronde Bella Sap, et les Stevens, et Lôke, et Sus Dras, et Chiel Dhaenens, et Mie elle même, entrent bon gré mal gré dans la ronde, contraints par leurs partenaires improvisés, vociférant les couplets trois fois séculaires.

Le hasard veut que Jurgen soit resté seul avec la statue au milieu du cercle révolutionnant. Gagné par le vertige général il bat des entrechats, tricotte, chasse et déchasse, se livre à des jetés battus de disloqué et plus il lève haut

la jambe, plus fort mugit et tournoie la sarabande. Ils chantent :

Bon père, choisis céans  
La nonnette préférée,  
Retire-la de nos rangs!...

C'est Jurgen le *bon père*. Il ne se fait pas répéter l'autorisation. Son choix s'est bientôt fixé. Qui aurait-il bien pu distinguer avant la veuve Cramp? Au moment où elle passe devant lui, il l'enlève, l'enlace, et valse avec elle autour du monument, tandis que la meute les enferme eux-mêmes dans son mouvement giratoire. Le Millédiue a beau se cabrer pour empêcher ce scandale, tourner il doit; ses jambes de criquet s'agitent malgré lui, les poignets de fer de ses voisins, — deux forts des Docks, — l'y obligent; plus il se regimbe, plus leurs doigts loupeux le broient, et lorsqu'il crie : « Au secours ! » la chanson féroce couvre sa voix.

Maintenant ils braillent :

Trois fois il faut qu'on m'embrasse  
Avant de sortir d'ici

.....

Et aussitôt trois baisers résonnent. Si, comme le veut l'usage, ce n'est pas la nonnain qui les donne, en revanche elle les reçoit du hardi frater, avec une complaisance si visible que Doorik a senti comme les deux pointes d'une fourche rougie au feu qui lui entreraient dans le cœur. Il doit se taire. De quel droit interviendrait-il? Wannes au moins peut hurler. Crie, bave, tempête, vieux Wannes! On n'entendrait pas Dieu tonner.

Le geste à défaut de la musique des deux baisers du couple, opère avec une autre autorité sur ces faquins, ô lamentable Wannes! Ce fut le signal d'une embrassade générale. Tous les compagnons cherchèrent leurs compagnes ou,

trop impatients, s'emparèrent de la première venue. Ainsi *bazin* Stevens bouqua un géant barbu, un lamaneur au cuir saumâtre; *Bella rassasia* de ses joues bouffies les tendresses gourmandes de deux cigariers, une poissonnière énorme sauta au cou de *Wannes*, et le groin du vilain apôtre fourragea un instant entre les deux vagues de cette poitrine de matrone.

Clameurs de triomphe, féroces étreintes, cris de violentées, confusion indescriptible, qui durent dérider jusqu'à la grimace, le rictus hilare du peintre haut en couleur, du héraut tonitruant des amours libres et des franches ripailles !

Cela dura deux minutes au bout desquelles, — quand la horde étrangère eût passé, reformée en colonne serpentine pour renouveler les mêmes prouesses, plus loin, en Hollande, — *Doorik*, *Wannes* et les autres réveillés de cette sorte de cauchemar, consta-



tèrent que le Jurgen Faas et la veuve Cramp n'étaient plus avec eux.

Que pouvaient-ils être devenus ?

Le Millédiue se lamentait en jurant qu'on ne l'y prendrait plus, à Putte, et maudissait la racaille urbaine, cause de cette disparition. Ils parcoururent la foire dans tous les sens, mais autant chercher une aiguille dans une botte de foin que retrouver deux chrétiens dans ce grouillement échevelé de baguenaudiers et d'ivrognes.

Alors, sur la proposition de Kees, ils se mirent à battre les cabarets des trois hameaux, tant au-deça qu'au-delà de la frontière. De cette façon on finirait bien par rencontrer les égarés.

— Bah ! Ils se moquent de nous !... dit Bella que cette aventure avait considérablement divertie. Ne dirait-on pas que ce sont des marmousets. Ils seront allés danser. M'est avis que nous ferions sagement de les imiter !

— Quant à moi, la ronde qu'on vient

de nous faire danser me suffit!... déclara Flup Sap.

— Moi, elle m'a mise en train... Je demande à continuer. Venez-vous, Kees! fit Bella Sap...

— Oui, allons tous! s'écria Sus Dras qui entraînait déjà Løke, de la *Corneille*. Venez, Kees, nous aurons tout le temps de rêvasser: toi, en jouant du fléau dans la grange, et moi en tapant de la truelle... Profitons du bon temps... Au quadrille, en avant!

— Plus tard, chère Bella! répondit Kees; en attendant que nous ayons retrouvé la *basin* Cramp, voici Chiel prêt à me remplacer...

— Comme vous voulez! fit Bella sans montrer trop de dépit. Je compte sur vous avant de rentrer à Dinghelaar... Faites-moi danser, Chiel?

— Je n'ai pas le sou! objecta celui-ci en relevant sa blouse pour tâter son gousset. Mais son air et son accent glorieux disaient le contraire et il partit

avec Belia, Lôke et Sus en battant des entrechats...

Après plus d'une demi-heure de recherches, les autres rejoignirent le fils Faas et la *bazin* Cramp dans un infime débit de liqueurs, aux confins du Putte-Cappellen, vers la Belgique. Ils prétendirent que, fatigués de stationner dans la rue, ils avaient poursuivi leur chemin par la foire. Annemie se plaignait de la bousculade, des désordres causés à sa toilette par leurs rencontres avec des *mizevangers*, des chasseurs de mé-sanges, aussi enragés que ceux de la ronde autour du monument de Jordaens. Non, sans l'aide du jeune Faas, elle ne serait jamais sortie vivante de cette presse. Les dentelles chiffonnées de son bonnet, les plis de sa jupe et de son corsage, jusqu'à son visage défait indiquaient à l'évidence les assauts qu'il lui avait fallu subir dans la mêlée.

Wannes Andries objecta que l'endroit de ralliement était singulièrement

choisi. C'était bien la dernière *herberge* à laquelle on eût songé, à preuve que les chercheurs n'avaient franchi ce seuil borgne qu'en désespoir de cause après avoir visité toutes les autres enseignes ! Et ses regards furtifs semblaient attendre des révélations de ces parois blanchies à la chaux dont le plâtre s'effritait, de l'alcôve en retrait dans la muraille masquée par des rideaux pissieux, de cette porte condamnée pouvant s'ouvrir à la rigueur sur quelque mystérieuse cachette. S'il l'avait osé devant Annemie, le Millédiue aurait interrogé la « tenancière », une petite vieille ratatinée, bise et picotée comme un liège, assise sur un escabeau derrière son comptoir, les yeux bigles clignant ainsi que ceux d'une chouette au soleil.

Jurgen prit en riant la défense du local. Qui ne connaissait pas à Putte et à la ronde lointaine, la boutique de Grietje Dhag, au *Chat-Vert*. Par ces jours de folie où les meilleurs cabarets vous



abreuvent de ripopée et de fonds de verres, la buvette modeste de Grietje était un véritable refuge; on pouvait au moins s'y reposer et boire à son aise une *druppel* de genièvre authentique, de vieux Schiedam auquel la contrebande ajoutait un piment.

— Hé ! heu ! gloussait Grietje opinant du bonnet.

C'était vrai, pourtant; si la vieille taupe avait une mine d'entremetteuse, sa marchandise du moins n'était pas frelatée.

Bella Sap, Lôke et leurs danseurs avaient retrouvé leur société. Ils se vantaient d'avoir fringué dans toutes les *herberges*. Bella ne se déclarait pas encore vaincue et réclamait la danse promise par Kees, mais le bourgmestre sonna le rappel.

— C'est partie remise au prochain *teerdag* de l'*Amicitia* ! se dit Bella, confiante et résignée.

On prit congé sur le seuil des cousins

Stevens et aussi de Jurgen Faas, hébergé chez ceux-ci.

— Quand nous reverrons-nous? demanda le blond poldérien en pressant longuement la main potelée de la veuve.

— Dieu sait! Plus tôt que nous le croyons, peut-être?...

— Songerez-vous à l'offre que je vous ai faite d'entrer à votre service? insista-t il tout bas à son oreille, et si près que l'haleine chaude du fort garçon la chatouilla délicieusement.

Elle ne répondit pas directement :

— Si vous passez par Dinghelaar, n'oubliez pas la Ferme-Blanche! fit-elle... La bonne nuit!

Wannes Andries prit les devants avec sa sœur; Bella Sap et son père suivirent, escortés de Chiel Dhaenens, un des féaux de la digne fille; Sus Dras conduisait Paulke, Kees restait en arrière avec Janneke.

La nuit avançant, la route commençait à perdre de son animation. Des

couples se glissaient furtivement le long des bermes, derrière la rangée de charmes. Des murmures, des gémissements vagues montaient des fossés à sec. Au milieu, sur le pavé en dos d'âne, zigzaguaient des trainées de soulards, coupées par le passage d'un omnibus attardé qui laissait après lui le sillage rouge de ses lanternes. A mesure qu'on s'éloignait de Putte, le râle des orgues se fondait dans une sourdine de dissonances, triste à faire pleurer.

— Il est drôle, dites, Kees, ce gros Jurgen Faas? marmotta le petit Millédine, semblant continuer tout haut ses songeries depuis leur sortie de Putte. Savez-vous qu'il ne sera pas un rien riche. ce réjoui féru de bonne vie? La cousine Stevens parlait de trois fois cinquante mille francs... Prompt gars et solide terrien, voilà qui ferait un patron pour la Ferme-Blanche...

— Tais-toi! — gronda Kees, que ces paroles torturaient d'autant plus

qu'elles étaient l'écho impitoyable de  
ses propres réflexions, — pour l'amour  
du ciel, tais-toi, petit !

Et il broyait dans ses doigts crispés le  
bras maigre du méchant railleur.







IV

**A**PRÈS la kermesse de Putte, on pénètre rapidement au cœur de l'hiver. Les œuvres d'été sont achevées dans les champs. Les terres saignées, émottées et fumées ont reçu la graine nouvelle. Durant plusieurs jours, Kees Doorik ameu- blit de ses lourds sabots les sillons gâ- cheux et, endossant le semoir blanc, il se démolit le bras au geste régulier et continu des semailles, à ce large geste qu'on lui envie parce qu'il rapporte exactement la quantité de grain à la distance du jet. La Boule Frisée a ter-

miné cette opération suprême. Maintenant le polder repose; le « loam » argileux a des luisants gras sous le ciel noyé d'averses, et les corbeaux maraudeurs s'abattent par bandes, croassant, au même endroit où nichaient les alouettes lorsque les blés levaient et blondissaient sous le bon soleil. Voici la Toussaint et l'octave des âmes. Le travail se concentre à l'intérieur des fermes, dans les granges d'où partent des bruits de fléaux et des chansons de vanneurs.

A la Ferme-Blanche, Kees dirigeait le battage et accompagnait les charrois pour la vente. Il lui arriva de faire jusqu'à quatre fois en un jour le trajet de Dinghelaar à la ville; suivant, en cela, l'exemple de feu Nelis Cramp, le diligent blatier.

Jamais le fidèle Kees n'avait déployé tant d'activité, mais jamais aussi il en avait été si mal récompensé.

Ce n'était plus de l'indifférence, mais bien une aversion manifeste que lui

témoignait maintenant la patronne. Les claustrations de l'hiver, les soirées longues et hâtives, le retenaient plus souvent au travail sous les yeux de la fermière. Elle se livrait à un système de tracasseries, devenait déflante et tatillonne, se plaisait à chicaner le maître valet devant ses subordonnés. Kees patientait et se rattachait à une dernière idée consolante : Jurgen Faas, en qui son instinct avait deviné le rival, n'avait plus mis le pied à la ferme depuis la rencontre de Putte. Kees aimait à croire que les privautés prises par le suborneur ne tiraient pas plus à conséquence que d'autres extravagances de kermesse. Le confiant ami pouvait aussi attribuer la bizarrerie d'humeur de sa *bazin* à des causes naturelles. Annemie semblait souffrante : les couleurs de ses joues pâlissaient ou des rougeurs trop vives enflammaient ses pommettes ; souvent, le matin, ses yeux étaient cernés, ses paupières battues ; à cer-

tains moments elle s'attelait à la besogne avec une ardeur fébrile; d'autres fois, une fatigue, une nonchalance soudaine, l'immobilisaient des heures entières, maussade, frileuse, sous le profond manteau de l'âtre, les pieds aux chenets, les regards arrêtés sur les bûches flambantes.

Un matin de février, comme la *bazin* et les gens venaient de déjeuner :

— Quelqu'un a-t-il retiré des œufs? demanda-t-elle en promenant des yeux défilants autour de la table.

Janneke, les garçons et les servantes, se défendirent d'avoir visité le poulailler. Kees seul s'était tu, jugeant inutile de répondre à une interrogation qui ne pouvait s'adresser qu'aux valets en sous-ordre.

Mais Annemie ne l'entendait pas ainsi.

— Et vous, Kees? fit-elle.

— Moi, *bazin*? s'écria le garçon, tout abasourdi par l'interpellation.



— Eh oui, vous ! Les œufs ne sont pas une denrée moins tentante pour vous que pour « eux autres », je suppose...

— *Bazin*, vous savez bien que depuis votre entrée ici, je n'ai pas mis une fois la main dans les paniers de poules.

— Le crime ne serait pas grand d'avoir levé les œufs ce matin ! Mais du moment que vous le niez, je dois vous croire...

— Du moins jusqu'au jour où vous me surprendrez à mentir ! répondit Kees, blessé par cette réticence.

— Bon ! bon ! On vous apprécie à votre valeur, maître Kees ! Encore, la maîtresse a-t-elle le droit de surveiller ses sujets, sans doute?... J'entends regarder de plus près à votre besogne... Car enfin... ces œufs ils s'y trouvaient ; hier soir j'en comptai neuf..

Kees sortit, mais quelques minutes après, lorsque les autres domestiques se furent retirés et dispersés et qu'Anne-

mie resta seule, il entra dans la chambre.

Il avait sur le cœur, lui, le désintéressement même, ces doutes qu'elle venait d'élever gratuitement sur sa probité éprouvée, devant ces garçons de char-rue et ces botteleurs, ces filles de basse-cour et ces manouvriers aussi infimes qu'envieux qui devaient se gausser de lui à cette heure, enchantés qu'on confondit le chef d'attelage avec leurs personnages subalternes.

Il trouva la fermière assise, dolente devant le foyer, le dos tourné à la porte. Les réflexions de la fantasque femme étaient si absorbantes qu'elle ne l'entendit pas s'approcher.

— *Bazin* Annemie !...

A l'accent triste et sérieux de cette voix de Kees Doorik elle tressaillit et se tourna vers lui, une expression de contrariété passant sur sa figure tirée.

— Ah ! je vous croyais au champ ?  
Qu'y a-t-il encore ?

— *Bazin*, dit-il, depuis quelque temps j'ai cru remarquer que j'étais de trop dans cette maison. D'abord je voulus me persuader à moi-même que mes yeux et mes oreilles me trompaient... Ce que vous venez de me dire ne me permet plus de douter... Vous m'en voulez, *bazin* Annemie! Eh bien, je viens vous demander la permission de m'en aller... tranquillement, sans querelle. Je perds le goût du pain que l'on mange à la Ferme-Blanche...

— A votre guise, mon garçon... J'entends rester maîtresse. Si vous ne supportez pas d'observation, cherchez un patron plus commode... Je ne vous retiens pas...

Elle avait pris un ton de colère :

— *Bazin* Annemie ! dit Kees, je vous ai offensée un jour, pardonnez-moi; j'avais révélé... L'ami fidèle a pu s'oublier; le domestique ne manqua jamais à ses devoirs. Le domestique méritait mieux de vous... Je partirai...

- Ecoutez, Kees, fit-elle avec plus de douceur, remuée malgré elle, autant vous le diré une fois pour toutes... Oui, il vaut mieux vous en aller... J'ai deviné vos idées... vos yeux les trahissaient... Tout cela était impossible, mon pauvre *soukelaire* ! (1)

- Vous-même, vous n'y avez jamais songé, Annemie ? interrogea-t-il, la gorge serrée.

Elle éclata de rire, d'un rire aigu et faux.

- Ça ! vous êtes donc plus malade que je le croyais ! Mais, innocent, on nous enverrait tous deux à Gheel...

Puis, s'attendrissant de nouveau, avec cette compassion superficielle dont jouent les femmes les moins pitoyables :

- Vous êtes un brave garçon... un fidèle, un bon aide... Tenez, ce que je

---

(1) *Soukelaire*, *sakel*, *sukeleer*, pauvre hère, pauvre diable, terme de pitié ou de dédain.



vous disais tout à l'heure, c'était pour vous engager à partir sans tapage. Ah! si encore vous aviez un nom; le nom de vos parents..... peut être! Savez-vous qu'on a jasé sur notre compte! Mon « bon nom » est atteint. Je ne vous accuse pas de cela; mais, je mentirais en vous disant que je n'en ai pas souffert... Vous avez raison, il vaudrait mieux nous séparer. Quittez-moi; quittez le village même. Och Kees! faites cela par amour de moi... Songez à Nelis Cramp, votre bienfaiteur, ne troublez pas le repos de sa veuve!... Je ne vous chasse pas, vous comprenez, je vous donnerai de l'argent..

Elle pleurait en commençant, elle geignait maintenant; ses paroles étaient celles d'une femme prudente qui a tout pesé, tout mûri, tout décidé. L'allusion aux bienfaits de Nelis Cramp arracha au naïf garçon sa dernière illusion.

— Oui, dit-il amèrement, vous avez été bons tous deux! J'aurais tort de me

plaindre et « je sortais de mes sens » en m'imaginant des choses... qui n'étaient pas. C'est bien fini... Adieu donc, *bazin*, je pars... Gardez votre argent. . Vous ne me devez rien, pas vrai? Moi je vous dois tout, et l'argent et l'affection. La place est libre. Un beau fils avec des écus et un nom de famille peut se présenter. Je vous le souhaite, *bazin*.

Il se roidissait et sortit sans trop chanceler. Elle le rappela, honteuse, mais il avait déjà gagné sa soupente au-dessus de l'étable. Là, hébété, chantant avec des hoquets d'ivrogne une chanson joyeuse de Corepain, le ménétrier, il nouait dans une vieille pièce de cotonnade à carreaux sès pauvres nippes de paysan à gages, de pauvre diable, de *soukelaire*, comme elle l'appelait dédaigneusement, deux ou trois livres dépareillés, et ses économies, quatre cents francs au fond d'une chaussette de laine.

La première personne que Kees ren-

contra en quittant la Ferme-Blanche fut Bella Sap.

— Bonjour, Kees, dit la jeune fille, où allez-vous dans cet attirail de pèlerin, le paquet de hardes accroché au bâton ?

— Ah Bella ! fit-il, je quitte la Ferme-Blanche. J'ai eu des raisons avec la *bazin*.

— Vous voulez rire, Kees ! s'exclama Bella qui oubliait, elle, son rire chronique en voyant la mine décomposée et l'allure abattue du gars.

— Non, Bella, c'est bien sérieux. Il faut que je m'en aille...

— C'est donc si grave, ce qui s'est passé entre vous ?

— Irréparable !...

Et il lui narra l'incident des œufs, mais soudain, comme il croyait remarquer dans les yeux de Bella une caresse, un attendrissement, il lui prit la main et se débonda, prêt à sangloter :

— Tenez, vous êtes une bonne fille, Bella ; autant vous dire le tout... J'aime

la *basin* Annemie; je l'aime tellement que je me suis déclaré; mais elle, la fière patronne, s'offensant de cette affection de son valet, a trouvé un prétexte pour m'éloigner de la Ferme-Blanche...

— Vous, Kees, vous aimez Annemie Andries! s'écria la pauvre Bella... Voilà du neuf!... Ah, c'est bien drôle! ajouta-t-elle en riant aux éclats.

Elle dut même s'essuyer les yeux à son tablier, tant elle riait. Vrai, la grosse réjouie n'avait jamais ri comme ça de sa vie.

— Bah! parvint-elle à articuler après ce rire fou, mais évitant de regarder Kees en face... Vous n'avez pas commis un crime... Consolez-vous... Il y a encore d'autres fermes que la Ferme-Blanche, et d'autres femmes, Kees... des femmes aussi riches que la veuve Cramp... d'autres femmes qui accueilleraient mieux les propositions d'un honnête et crâne garçon comme vous... A vous de



chercher... Nous chercherons à deux, si vous voulez...

Elle allait se trahir et en dire davantage; mais comprenant l'inopportunité de cette révélation, elle se ravisa :

— Et qu'allez-vous devenir à présent?

— Je tâcherai d'entrer en condition chez d'autres gens...

— Écoutez, dit-elle avec empressement... Venez chez mon père... Il a besoin d'un homme de confiance... Je l'entendis souvent vanter votre travail et votre caractère... Je suis certaine qu'il vous embauchera. Un mot encore, ne lui racontez rien de votre amour pour la *bazin*. Cela doit rester entre nous... Vous comprenez. L'histoire des œufs suffira... Au revoir et bon courage!...

Et Bella se détourna pour se frotter les yeux, reprise par son rire nerveux; et elle s'enfuit laissant Kees littéralement abasourdi, partagé, à l'égard de

cette grosse fille, entre de l'antipathie et de la gratitude; irrité par ce rire singulier et touché par ces offres de service; ne sachant s'il devait la battre ou la remercier.





L'APRÈS-MIDI, comme Wannes Andries, stationnant dans la cour de la Ferme-Blanche, discutait avec sa sœur la valeur de poules campinoises dont il voulait lui endosser trois couples, le nom de Kees Doorik fut prononcé par le Millédiue :

— Kees viendra les prendre ce soir même ?

— Kees est parti ! dit résolument Anemie.

— Kees est parti ! répéta lentement le matois, puis il resta la bouche bée, avec une expression de stupeur si co-

mique que la fermière ne put s'empêcher de sourire quoique énervée et ayant le cœur à l'envers depuis le matin. A la ferme, personne n'avait appris encore le congé du premier valet; Janneke lui-même l'ignorait.

- Cela vous étonne tant que cela? reprit Annemie.

- *Millédiue!* Vous avez été bien pressée... Le garçon avait des qualités; on n'agit pas ainsi avec d'anciens serviteurs; puis, on consulte ses amis...

- Ne m'avez-vous pas conseillé de me débarrasser du sujet? Ma réputation courait des dangers, prétendiez-vous. Eh bien, alors? J'ai profité de la première occasion: nous avons eu des mots à propos de l'ouvrage. Il s'entêtait, je lui ai fait entendre que la porte était ouverte. Il a compris. Voilà qui est bien fini!

- En attendant, vous vous trouvez sans maître-valet?



— Oh ! pas pour longtemps J'ai quelqu'un en vue !

Le Millédiue n'en pouvait croire ses oreilles recroquevillées. Non-seulement on chassait les valets sans l'avertir, mais on en embauchait de nouveaux sans le consulter davantage. C'était une rébellion ouverte contre sa tutelle !

Et il n'était pas à bout de surprises :

— Et cette personne que vous avez en vue, peut-on savoir son nom

— Sans doute ; vous la connaissez : Jurgen Faas, de Beirendrecht.

Elle le nomma sans trembler, même avec insistance.

— Jurgen Faas ! Mais, c'est impossible ! s'exclama Wannes en agitant ses longs bras au-dessus de son chef blême. Autant valait garder l'autre, un simple qui ne vous compromettait que dans les radotages des vieilles ; tandis que ce capon-ci...

— Me perdra effectivement ! Merci..

Parlez, frère chéri, qu'allez-vous me dire encore d'aimable ? Ecoutez, c'est le moment d'en finir une bonne fois. Je suis fatiguée d'être traitée comme une petite fille. Sur vos instances, je viens de renvoyer cet « enfant du pauvre », votre bête noire d'hier et votre toquade d'à présent... Qu'arrive-t-il ? Au lieu de me féliciter, vous me regardez comme si je portais la tête en carton des petits géants de l'*ommegang* (1) de Bergerhout... Puis, on m'accable de sottises. Grand merci !... Dorénavant, j'en ferai à ma guise.

— Annemiè ! Malheureuse ! balbutia le tuteur tout pantois ; vous entendrez raison avant que ce dissipateur mette le pied ici. En quoi ce fainéant de Beirendrecht vous touche-t-il ? choisir pareil vaurien quand tant de travailleurs manquent de pain ! Vous voulez donc

---

(1) *Ommegang*, nom qu'on donne aux cavalcades à Anvers.

vous ruiner!... Non, il ne franchira pas ce seuil, j'en répons...

— Et moi, je vous dis qu'il viendra; et dès demain... Au besoin, j'irais même le chercher... Ne m'avait-il pas offert ses services le soir de notre dernière promenade à Putte!

— Innocente! qui prenez au sérieux les bourdes de ce moqueur!

— Et j'ai raison. D'ailleurs, il faut qu'il vienne... absolument... Entendez-vous?

Ces paroles étaient prononcées avec tant d'apre énergie que le Millédiue, ébaubi, recula de deux pas et n'ajouta plus un mot.

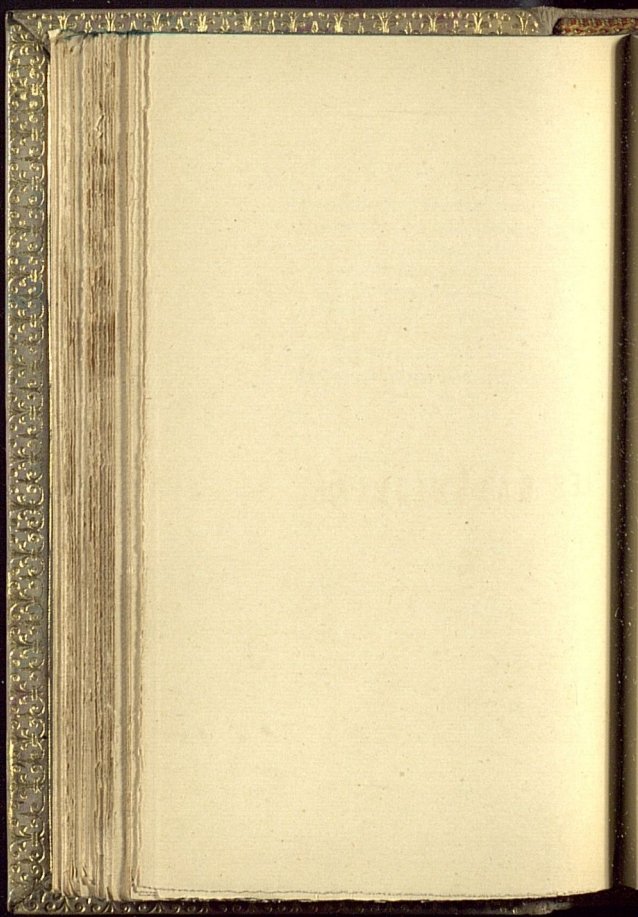
Quinze jours après, à la profonde surprise de tout le pays, ce réjoui de Jurgen Faas entrait comme valet de confiance à la Ferme-Blanche.

Quant à Kees, dès le lendemain de son départ de chez Annemie, il se mit en condition chez le bourgmestre Flup Sap.

Et Wannès Andries, convaincu que ses lamentations, pas plus que ses menaces ne produiraient d'effet sur sa folle de sœur, feignit d'accepter la situation nouvelle, mais ruminait, en attendant, des projets hardis pour en finir d'un seul coup avec ces domestiques de mine avenante, capables de souffler aux petits Millédiue les écus du vieux Nelis Cramp.



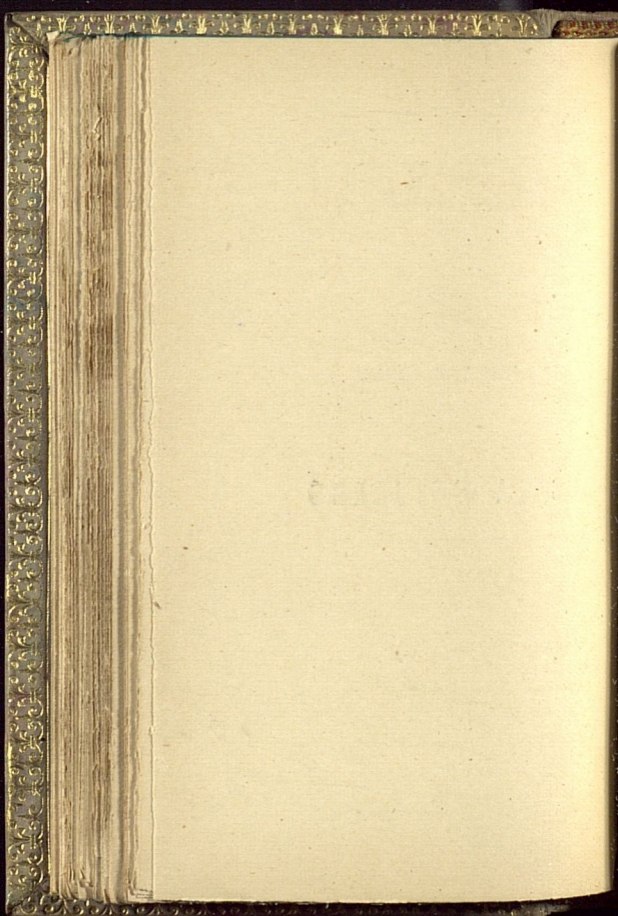




LIVRE TROISIÈME

—

LES GANSRIJDERS





## I

JANNEKE n'avait qu'une grande ambition: celle d'atteindre sa dix-huitième année et de s'engager alors dans la confrérie joyeuse des *Gansryders*, ou des « Chevaliers de l'Oie », de Dinsghelaar.

En attendant, il assistait chaque hiver avec une âpre curiosité à l'ordonnance et aux péripéties de la course.

Le dimanche avant la Mi-Carême, le grand jour, il savait que cette fois les cavaliers seraient une vingtaine. Il



les citait à qui l'interrogeait, sans en omettre aucun, en commençant par les notabilités : Tist Sap, le fils du bourgmestre ; Kris Potter, de la brasserie la *Feuille de Trèfle*, Boud Arrewyn, l'aîné de l'échevin, entrepreneur ; Stan Lieter, le neveu du secrétaire ; Chiel Daenens, le « batteur de cuivre » ; Hein Vlogel, le meunier ; Rob Maes, de la ferme des Bouleaux d'Argent ; Guile Servyn, de celle des Trois-Sentiers ; Pier Vandrom, de celle de la Tremblaie ; Dolf et Roel Gouda, les jumeaux du menuisier ; Jas Kalf, le boucher juif. Il ajoutait à l'énumération de ces cochets issus de coqs importants, Jurgen Faas, de Beirendrecht, « notre Jurrie », le Jurg de la Ferme-Blanche. Puis il nommait les personnages secondaires : Manus et Stoffel Maus, les valets de charrue du bourgmestre ; Huib Coryn, le vacher de la Tremblaie ; Rik, Huig et Sus Dras, les trois aide-maçons de l'entrepreneur Arrewyn ; et enfin, le vingtième, Louw Zanders, dit Sipido, le fossoyeur.

Janneke racontait qu'ils étaient partis de compagnie le matin afin d'habituer leurs gros chevaux de trait au poids de la somme humaine. Ils retourneraient le soir avec l'oie achetée chez un laitier de Wyneghem, car on n'élève pas ce volatile en Polder.

Le samedi suivant, veille de la course, au carrefour devant la maison communale, il voyait comment Dolf et Roel Gouda plantaient dans le sol deux poteaux auxquels ils fixaient une corde assez lâche pour que le Gansryder, passant au trot en dessous, pût saisir en étendant le bras la tête de l'oie suspendue par les pattes.

La dernière nuit, Janneke dormait à peine. Debout avant le chant du coq, il courait sur la place.

Au coup de huit heures, les cavaliers débouchaient des routes et des chemins de desserte, dansant lourdement en selle, mais crânes, donnant aux gamins ameutés et aux femmes matineuses le

spectacle d'un galop d'entraînement.

La chabraque, les brides, le frontal, les oreillères et jusqu'à la queue des montures, les coiffures et les vestes neuves des écuyers, leurs vêtements des l'âques dernières, étaient ornés de galons d'or, de coques de rubans voyants, de franges, de plumes ou panaches en papier découpé.

Tist Sap, le roi de l'année précédente, celui qui avait décollé la volaille, portait la nouvelle condamnée attachée à l'arçon. La piteuse bestiole, étourdie mais vive encore, essayait à chaque réaction du cheval, de battre des ailes, tordionnait du cou, cacardait et son œil rond, bonasse, se dilatait ou se fermait dans les affres d'une lente agonie, dont les phases atroces ne faisaient que commencer.

Aux côtés du roi caracolait Kris Potter, le capitaine, et Pier Vandrom, le héraut ou lieutenant mariant les appels stridents de son cornet de cuivre à la

fanfare rauque de la bête. Tous les « garçons de p'aisir », fils de fermiers affourchés à la genette sur leurs larges « hollandais », valets courant pour l'honneur des maîtres, formaient le cortège deux par deux.

Mais aucun cheval ne valait Kouss, lentier moreau de la tante Cramp, sur lequel le gros Jurgen, épanoui comme un tournesol, faisait assez conquérante figure.

Avant la course, les éveillés « cadets » de Dinghelaar devaient se montrer aux amies et aux camarades des villages d'alentour, le long des digues du Polder ou dans les dunes campinoises. Leur promenade, coupée de haltes fréquentes aux coins recommandables, durerait trois heures. Et sûrs de se rafraîchir la gorge ils entonnaient à tue tête de leurs voix étranglées et traînantes, en se dandinant pour marquer le rythme, — la ballade des Gansryders, des Joyeux chevaliers de l'oie :



« Ça ! les amis, qu'on se réunisse pour ne plus se quitter.

« Il s'agit de courre l'oie. Le bon moyen de dilater nos jeunes cœurs, de les ouvrir à la bombance et au plaisir. Hi ! hi !

« Voyez comme elle balance gentiment, la petite oie ! Comme elle s'étire au milieu d'une « charmante » corde ! Chevauchons, en attendant, comme de riches compères. Le roi ouvre la marche avec son capitaine et son lieutenant. Amis, buvons le vin doux comme du miel ; c'est seulement après que nous serons gaillards !

« A toi, bon trompette, de sonner ta joyeuse fanfare ! Jeunes hommes, apprêtons-nous à honorer la bière qu'on pompe. Notre roi nous accompagne : la boisson ne manquera pas. Donc, aux verres !

« A toi, docteur malin, de traiter notre monarque. Ouvre ton livre, docteur des bons vivants ! Lis sans crainte :

« Il guérira comme vous le voyez, mais sa maladie est la santé! » Heisah!

« Y a-t-il encore des garçons de notre bord, artisans ou paysans, qu'ils se présentent! Libre à chacun de s'engager dans la gilde dégourdie. Les chevaux ne manqueront pas; je m'en porte garant. Oh! oh!

« Et quels chevaux! Sont-ils gentiment attifés? Se parent-ils assez volontiers de rubans, les mignons! Et nos chapeaux, à nous, chargés de plumes, qu'en dites-vous, bonnes gens? Cela ne mérite-il pas un coup d'œil? Ah! ah!

« Et chevauchant, cavalcadant par les routes, nous arriverons droit aux *Trois-Tilleuls*. Craignons seulement de ne plus quitter la cordiale enseigne! Prends garde, camarade, car la boisson y est délectable!

« Nous passerons aussi par le coin du Puy, par la Carte, et la Montagne-aux-Cigales, les Coins d'Argent et des

Barbouilleurs, sans oublier les chapelles achalandées de la chaussée large et le pèlerinage au bois de Putte. Mais Dinghelaar est la dernière station. Ah! ah!

» Lorsque nous rentrerons à Dinghelaar, ils se trouveront là-bas, les amis, pour nous accueillir, la pinte à la main. Jubilerons-nous assez, dites? De loin, nous entendons pleurer la petite bête! Oui, ma mie, nous voici de retour. Montés sur nos coursiers, de vrais lions, nous arrivons de Tord-le-Cou! Hou, hou!

» Et si l'un de nous culbute, l'entraîn calmera sa peine. Il remonte à cheval et rentre dans nos rangs. Houpsa! Mais si parmi nous il est des poltrons, pour une ou deux tonnes nous les libérerons. En attendant, crions : « Hourrah! notre capitaine! »

» Attention! Quiconque arrache la tête à cette bestiole, celui-là recevra la couronne. Et, sur son chapeau se lira

en lettres d'or qu'il est bien le roi de toute notre compagnie. Hi ! hi !...

« Et nous le couronnerons, notre roi, d'un bandeau d'or le plus fin ! A boire ! Au prochain roi ! Les dragons se gorgent indifféremment de rhum et de bière !

« A toi, serviable échanton, de décupler ton courage ! Aux pompes, vaillant garçon ! Tes bénéfices n'appauvriront personne ! Et ceux qui ont confiance en toi sont des braves !

« Et vous, filles, soyez contentes. Oyez comme les francs gars de Dinghe-laar vont courre l'oie. Surtout ne vous éloignez pas. Vous le savez : cavaliers aiment la danse ! Graissez vos jambes rondes pour les déraidir. Mais en attendant buvez un coup à nos verres, et répétez avec nous que Suske Dras est notre bedeau ! Allo ! »

Leur colonne décroissait dans l'air gris de mars. Les dernières strophes de la ballade se perdaient, avec les bat-



tues, derrière l'église et le cimetière qu'ils tournaient pour gagner la rase campagne. Avant d'abandonner le territoire de la paroisse, ils acquittaient un péage, les altérés chanteurs, à l'estaminet de la veuve de Neefs le barrager; et, du carrefour de Dinghelaar, on les entendait encore clamer :

« Jeunes hommes, apprêtons-nous à honorer la bière qu'on pompe... Notre roi nous accompagne... La boisson ne manquera pas... Donc, aux verres!... »

Jusqu'au moment de leur retour, Dinghelaar recevait de leurs nouvelles par les paysans qu'ils croisaient aux étapes successives. Vers les neuf heures, ils trinquaient à Stabroeck chez le sacristain Cose Kalpan et devant le presbytère, Boud Arrewyn avait vidé les étrières, mais sans se faire aucun mal. A Putte, des gens du « hollandais » leur cherchèrent noise à propos de l'oie et les traitèrent de « mutins ». Pourtant,

le conflit fut évité; les « têtes de fromage », devant l'attitude déterminée des nôtres, repassaient leurs frontières. Dans la rue de Cappellen les retinrent longtemps les joues potelées de Liske, du cantonnier Camiel, et aussi les cent pintes dont les régala un généreux étranger pendant qu'il se faisait chanter leur ballade.

Et lorsqu'ils traversaient bourgades ou hameaux, les vieilles collaient le nez à la vitre et les jeunes filles, accourues sur le pas des portes, qui reconnaissaient dans le nombre leurs danseurs des kermesses de l'été dernier, leur souriaient et disaient : « Ce sont ceux de Dinghelaar ! »

Et ainsi jusqu'à onze heures et demie.

Alors, sur la route de Cappellen à Dinghelaar, dans la direction opposée à celle de leur départ, leur chevauchée réapparaissait. On les comptait en les nommant; pas un ne manquait à l'appel.

Kees Doorik qui s'était mêlé aux

envieux, fut déçu dans son espoir : Kouss n'avait pas cassé les côtes à son cavalier novice. Et, pour montrer qu'il était bien vivant, Jurgen, le seul qui eût encore de la voix, détonnait :

« Car Dinghelaar est la dernière station. Ah ! ah ! De loin, nous entendons déjà pleurer la petite bête. Nous arrivons de Tord-le-Cou. Hou ! hou ! »

Cependant, Suske Dras, le *knaap* ou bedeau, mettait pied à terre et, s'approchant humblement de Tist Sap, il lui demandait l'autorisation de procéder au concours. Le roi daignait consentir.

Alors, Sus détachant la patiente de la selle royale courait la lier par les pattes, au milieu de la corde, entre les deux poteaux.

Et aux appels du cornet de Pier Vandrom, les gars se rangeaient au commencement de la piste.

Ils partaient, à un nouveau coup de

langue, dans l'ordre de leur importance, piquant des deux. Hou! hou! Le vent s'engouffrant dans leurs oreilles rouges.

Au moment de passer sous la corde, ils se tenaient debout sur les étriers, ramenant les rênes d'une main, — les novices s'accrochant à la crinière pour ne pas perdre l'équilibre, — ils empoignaient de l'autre le cou de l'oie pantelante et lui imprimaient une courte et nerveuse secousse, comme un visiteur impatient agiterait un cordon de sonnette.

L'oiseau arraché à sa léthargie se démenait dans des soubresauts grotesques et crécellait de douleur.

Les vingt cavaliers procédaient chacun de la même façon, et après Suske Dras, le bedeau, dernier de la bande, le défilé recommençait avec le roi Tist Sap, et ainsi de suite, deux fois, dix fois, trente fois. Si bien qu'on ne comptait plus les passes.

Aux premiers tours, aussitôt lâchée



par la main du Gansryder, la bête retraits spontanément sa tête dans sa poitrine; ainsi se détend un ressort. Mais, inutile pour la victime de se pelotonner : la main du cavalier suivant dénichait la tête peureuse du fond de son mollet refuge de plumes. Le col dépenaillé, meurtri, disloqué, se contractait chaque fois plus lentement. Il en venait à ballotter, flasque, inerte, sans plus essayer de se soustraire aux atteintes de ces maroufles.

Cependant, qu'un temps d'arrêt fut accordé par les falots à leurs chevaux ayant besoin de souffler, la suppliciee prenant cette courte trêve pour une grâce entière, ramenait à elle, lentement, péniblement, sa tête à demi broyée. Mais déjà les poignes calleuses des drilles retournaient à leur impitoyable besogne.

Et du sang continuait de pleuvoir et des plumes de neiger sur les gamins massés au pied du gibet, le nez en l'air

ouvrant de grands yeux, la bouche béante.

Des fois, on croyait la suppliciée endormie pour de bon. On avait compté des minutes, sur le cadran du clocher, depuis sa dernière convulsion. « Enfin ! » faisaient quelques spectatrices apitoyées ; « déjà ! » grommelait Janneke, formant avec les autres petits Millédiue un groupe d'amateurs qui ne bronchait pas.

Ce n'était pourtant qu'une alerte. La bête tombait en coma. Brusquement, un nouveau spasme agitait le corps estropadé.

Janneke se trémoussait :

- Hardi ! au suivant !

Le suivant était cette brute de Hein Vlogel, le meunier. « Pas si fort, Hein ! » voulut lui crier le jeune Andries. Mais, trop tard.

Couic ! Cette fois, la martyre eut un dernier à coup ; elle ne bougea plus. Avait-elle eu la vie rude, cette mâtine-là !

La partie ne cessait pas encore. Il s'agissait de décoller la dépouille. Le jeu devenait monotone pour beaucoup, et ils allaient attendre aux *Trois-Tilleuls* le résultat final. L'incertitude ne durait pas. Tout à coup des « hourrahs ! » faisaient refluer les buveurs au dehors du cabaret.

D'un coup sec, les jugulaires et les carotides venaient de se rompre ; la tête informe restait dans la main du vainqueur. Celui-ci, exultant, le bras levé, montrait son trophée rouge. Une fanfare de Pier Vandrom proclamait le nouveau roi. C'était Jurgen Faas.

Janneke, rivé sur place, les mains dans les poches, n'avait pas perdu un moment de cette longue exécution. Il humait l'odeur du sang abominablement douce, se grisait à cet acharnement des lourds compagnons sur cette victime chétive, prenait plaisir à la destruction graduelle de cette vie inférieure, mais tenace.

Ce réjouï de Jurgen mettant fin à la joute, Janneke lâcha un juron de dépit. Il se consola pourtant en songeant que dans deux ans la tante Mie lui prêterait le gros étalon moreau et qu'il gagnerait à son tour la course; seulement, il se promettait bien de ne pas la gagner trop vite.

Mis en belle humeur par cette perspective, le jeune Millédiue se dirigeait, sifflotant et sautillant, vers le cercle qui s'était formé autour de Jurgen, lorsqu'il avisa Kees Doorik, immobile, adossé au mur des *Trois-Tilleuls*.

Kees Doorik avait assisté cette fois au supplice de l'oie avec un intérêt plus cruel encore que le malfaisant gamin. A plusieurs reprises, il avait refusé de s'enrôler dans la confrérie des Gansryders, ne dissimulant pas devant ceux qui l'invitaient, sa répulsion pour ce carnaval stupide et barbare. Aujourd'hui, la jalousie et la haine l'empêchaient de compatir au sort de l'oie



immolée, une déshéritée comme lui. Au contraire, il aurait voulu prendre sa part de la tuerie. Cela lui revenait de monter Kouss, et avec cette vaillante bête, il eût plus proprement que ce balourd intrus de Beirendrecht, décapité la volaille. Kouss le connaissait mieux que ce présomptueux poldérien. Kees t'avait-il soigné, hé, noiraud ? Le domestique se rappelait ces soirs au temps des labours où après avoir retourné toute la journée la terre près de l'Escout, on remisait chez l'éclusier la charrue ou la herse pour épargner au brave Kouss la peine de convoier le lourd ustensile à vide jusqu'au logis, par les chemins vicinaux, et de le charrier le lendemain au même endroit. Kouss, sensible à ces égards de la part de son compagnon d'attelage, le payait en remplissant ces soirs là, l'office d'un cheval de selle et galopait d'une traite vers le chantier de la Ferme-Blanche. Mais Kouss avait sans doute oublié cet

heureux temps, sinon, comment pouvait-il tolérer sur son dos cet étranger, ce spoliateur ?

Kees s'imaginait, à un moment donné, que c'était lui qui montait la fringante bête et, à la fin de la partie, que c'était encore lui qu'on acclamait. Seulement, au lieu d'une tête d'oie, il brandissait le chef veule et poupard de Jurgen, ses doigts s'agrippaient dans la maudite tignasse de lin et il aspergeait la foule du sang débagoulé par les artères de son ennemi ; il aspergeait triomphant, sans craindre plus que le gros Jurgen Faas de salir les flambants habits des Pâques !

Janneke réveilla le somnambule d'une tape sur l'épaule et lui souffla dans l'oreille :

— Bien joué, n'est-ce pas ? C'est tante Mie qui sera fière de la victoire de notre Jurgen. Tenez, la voilà qui arrive pour lui souhaiter *prosciat...* Il a le sac aujourd'hui, il paie tout : le manger et

le boire. N'importe, j'aurais préféré pour roi des Gansryders de Dinghelaar, un ancien habitant de la paroisse, toi, par exemple. Jurgen Faas est encore un étranger. Comment « l'avez-vous » chez Lamme Servyn ? Moins d'ouvrage et plus de pain peut-être qu'à la Ferme-Blanche, hé ?

Kees, importuné, fit un geste d'impatience. Janneke se sauva, mais, à quelques pas, il lui cria de son aigre fausset :

— Ce soir, on dansera à la *Corneille*. Le bourgmestre le permet. Tante Mie viendra...

— Va-t-en avec la foudre ! gronda Kees en faisant mine de ramasser une pierre.

Pendant ce colloque, les cavaliers entouraient le vainqueur, agitaient leurs panaches, et reprenaient dans la ballade le couplet de circonstance :

« Notre roi nous accompagne : la  
boisson ne manquera pas...

« Et nous le couronnerons, notre roi,  
d'un bandeau d'or le plus fin. A boire !  
Heisa ! »

D'autres criaient : « Vive Jurrie ! Vivat  
Jurg ! »

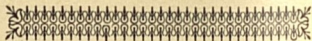
Le poldérien, tout glorieux, étendit  
sa main sanglante ; on fit silence.

— Amis, clama-t-il, je vous accorde  
un quart-d'heure pour rentrer les petits  
chevaux ; après quoi, chacun se rendra  
à la *Corneille* où le roi vous attend, la  
fourchette et le verre en main

— Bravo ! Hourrah ! gueulèrent les  
dix-neuf sujets du nouveau monarque.  
« C'est accepté ! » et, se débandant, tous  
tournèrent bride vers leurs écuries.







## II

Il y eut une longue accalmie dans le village.

Sur la place, la corde du gibet de l'oise balançait légèrement au vent humide qui achevait de disperser les plumes et le duvet ensanglantés arrachés à la bête. L'heure du midi appelait les buveurs vers leurs foyers d'où montaient en tirebouchonnant les fumées bleuâtres. La soupe attendait Kees chez Flup Sap, son nouveau maître; mais il n'avait pas faim et, au lieu de se diriger vers l'*Etrille*, il tourna le dos au village et s'engagea dans les champs.

La plaine s'étendait morne, bornée à

l'ouest par le remblai de la digue. Les soles gavées d'engrais fumaient sous les morsures des labours. Elles étaient séparées par des fossés, des sentes plantées de peupliers et d'aulnes où s'accrochaient, comme des ouates, les flocons de brume flottante. Les hoche-queues se pourchassaient parmi les haies en travail. Une vague douceur se répandait dans l'air, une tiédeur moite qui appelait le sang à fleur de peau, causait des éblouissements, chatouillait les narines comme la mousse d'une bière frais tirée. Kees éprouvait plus que jamais ce flou des fièvres accompagnant les transitions des saisons. Les regards du jeune homme erraient machinalement sur l'étendue. Il se disait que bientôt le seigle et l'épautre pousseraient. Les verrait-il lever cette année dans les emblavures autour de la Ferme-Blanche ?

Il s'attendrissait au souvenir des besoins d'antan.

Il se représentait ces jachères grasses dans lesquelles l'homme travaille presque constamment courbé, le pied pesant sur la bêche pour la faire pénétrer plus avant. Et c'était lui-même, qu'il revoit piétinant l'alluvion qui adhère aux sabots, vêtu d'un pantalon aussi brun que le tuf, sans blouse, les bras de sa chemise de bai rouge sortant des emmanchures du gilet bis. Jurgen Faas, qui le remplaçait, possédait-il comme lui l'ouvrée du maître laboureur ?

Avec mars s'ouvre l'époque du semis de pois et de féveroles. Kees n'avait point son pareil pour planter les rames et démolir les couches usées au moment opportun.

Et, sautant les mois de printemps et le commencement de l'été, la pensée de Kees se reportait à la période des récoltes. Là-bas, dans le Polder, aux ardeurs du midi, on s'étendait sur le dos, les jambes en compas, avec le champ moissonné pour matelas, la meule par-

fumée pour oreiller. Combien il méritait largement cette sieste ! Comme il travaillait après la trêve nécessaire ! Qui pourrait dire le nombre de faucilles ébréchées par lui, et combien de fois ses pouces pelés par la tâche avaient dû faire peau neuve. Non, Jurgen Faas, qu'il distançait par son ouvrée, resterait tout à fait en arrière de son redan et de son andain ! Jamais, ce balourd n'abattrait autant d'arpents de blé !

Et il revenait à la femme. Pourquoi avait-elle troublé cette vie obscure et utile ? La campagne suffisait à Kees ; Annemie avait rompu l'harmonie entre le simple cultivateur et la glèbe cultivée, sa première maîtresse. La nature prolifique, dédaignée pour cette créature sans entrailles, se vengeait. Elle se dérobait à ses revenez-y et c'était près d'elle seule qu'il aurait pu se retremper. Aussi, maintenant la mort lui serait meilleure que la vie.

Les jappements d'un chien tirèrent



Kees de sa songerie désolante. Il se trouvait dans la cour de la Ferme Blanche, devant la niche de Spits, Le fidèle, reconnaissant l'ancien valet, tirait furieusement sur sa chaîne pour lui faire accueil. Un couple de pigeons roucoulaient au faite du toit. Une poule, prisonnière dans sa mue d'osier, appelait à elle ses poussins pépiants et ahuris.

Kees marcha vers les étables; la porte étant fermée, il cogna. Un hennissement familier lui répondit. Kous reniflait l'odeur du cher camarade à travers la brique et la planche. Et les ruminants réveillés mêlaient leurs voix graves à celles des deux bêtes préférées. Kees, éprouvant pour le quart d'heure plus de douleur que de haine, flatta longuement de la main le bon Spits.

L'habitation même dormait abandonnée. L'heure des vêpres venait de tinter au clocher, là-bas. La *bazin* et Paulke assistaient sans doute à l'office.

Alors, remué jusque dans les moelles, devant ces murs où s'étaient écoulées quinze années de sa vie, il éprouva le désir de revoir sur-le-champ celle qui l'avait étrangé pour toujours de ce toit.

A la fin il embrassa dans un long regard noyé l'ensemble de la ferme et reentra délibérément dans le village. Il se proposait de marcher à la rencontre de la *bazin* et de lui dire un dernier adieu ; puis, il partirait loin de Dinghe-laar, comme elle le lui avait conseillé.

Le soir tombait.

En passant devant la *Corneille*, dont les vitres venaient de s'illuminer, il entendit les rires et les cris des Gansryders, que couvraient les éclats de voix de Jurgen Faas. Il n'en fallait pas davantage pour que toute sa résolution l'abandonnât et que les idées de vengeance reprissent le dessus. Il pénétra dans l'estaminet.

Attablés depuis le midi, les vingt

gaillards n'avaient cessé de bâfrer et de godailler. Ils avaient englouti d'importantes platées de carbonades aux oignons, de saucisses aux choux verts sans omettre l'oie, un peu maigre, un peu coriace à cause du supplice, mais très passable avec son accompagnement de bardes et de compote aux corinthes.

Jurgen payait largement sa couronne en papier doré. Il prenait un ton autoritaire pour commander la bière, lançait des bordées de jurons et son poing tombant sur la table poisseuse faisait tintinabuler les demi-litres, à peine remplis, aussitôt vidés.

Les Gansryders trinquaient, tiraient d'opaques bouffées de leurs brûlegueule, se trémoussaient, jubilaient aux sorties tonitruantes de leur monarque.

Fatigué de la pipe, le prodigue demanda des cigares. La caisse circula et tous voulurent y puiser à la fois. Les

doigts de Huib le vacher rencontrèrent le fond de la boîte, et il protesta, réclamant sa part que Hein Vlogel avait volée. Alors, tous tombèrent sur le meunier et le fouillèrent, non sans le pincer. Hein protestait en ricanant. Il finit par restituer deux cigares à Huib de la « Tremblaie ».

Cette contestation avait fait sortir les « garçons » de leur torpeur de ruminants.

— Spel ! Musique ! Spel ! cria Jurgen Faas.

Les musiciens, trois utilités de la fanfare *Amicttia*, un trombone, un piston et un bugle, n'attendaient que cet ordre du roi. Ils se juchèrent avec leurs chaises et leurs pupitres, sur une table poussée dans un coin, entre la fenêtre et la cheminée.

— Hardi ! clama Jurgen.

On débarrassa la place au milieu. Et, sans préluder, les cuivres ronflèrent poumptata, poumptata, marquant un



mouvement de valse. Jurgen-le-Blanc se déhanchant donna un coup de poing dans le fond de sa casquette afin d'en élever l'échafaudage, la coiffa sur l'oreille, se tapa la cuisse, et, le cigare au coin des lèvres, les mains en avant, il sautilla vers Lôke, la fille de la maison, avec laquelle il se mit à tournoyer.

Aussitôt, ce rousseau de Chiel Dae-nens empoigna la mère qui s'obstinait à rester derrière le comptoir.

La valse en était à sa première moitié, lorsque ce furet de jeune Millédiue rapporta que la tante Cramp rôdait à la porte avec Paulke, Lena Potter, du brasseur, et Bella, du bourgmestre.

— Qu'on les amène! *Bazin* Annemie doit une danse au roi! s'écria Guile Servyn, un adolescent joufflu, découplé comme un homme fait.

Les frères Dras, exécuteurs des ordres de Jurgen, coururent arrêter les curieuses, qui se laissèrent entraîner sans trop de grimaces. On les acclama.

La valse interrompue recommença. Jurgen enlaçait la taille d'Annemie.

Chiel Daenens s'était empressé de céder la *basin* de la *Corneille* à Kriss Potter, taillé pour les exercices de force, et de s'approprier Bella, en train de gronder Kees, qui acceptait la semonce sans murmurer :

— Vous m'aviez pourtant promis de redevenir raisonnable, et maître de vous-même, Kees? disait Bella. Au moins, mangerez-vous, ce soir ?

Guile Servyn ballait avec Lena Potter, et Paulke était échue à Tist Sap.

— Demandons une polka! Cela fatigue moins! dit Annemie, après trois tours de valse, et, rougissante, elle appuya la tête contre l'épaule carrée de son cavalier. La confiance qu'elle lui murmura tout bas, à l'oreille, mit sur la face de pleine lune de Jurgen une expression mêlée de confusion et de fatuité.

— Ah bah! Ce que vous me racontez

là! fit-il avec tout plein d'intentions dans sa voix de rogomme et dans ses ceillades langoureuses, tandis qu'il se passait complaisamment la main sous le menton imberbe.

Puis, retournant à son rôle, il interpella les musiciens qui reprenaient la valse :

— Une polka, sacrément! Une polka, *poddoujè!*

Le trio obéit, mais le bugle, un novice intimidé par les jurons du braillard, s'embrouillait, perdait le souffle et la mesure.

Kees Doorik s'approcha du poussif et lui prit l'instrument des mains.

— Donne : l'argent restera pour toi! dit-il, afin de décider le croque notes.

Il emboucha le bugle :

— Attention... Assa!

Cette fois, les accords éclatèrent francs de rythme, nerveux et timbrés.

Kees, avec son autorité de soliste de

*l'Amicitia*, battait du pied, disciplinait rageusement ses acolytes.

— Bravo, Kees ! lança sur un ton protecteur ce damné Jurgen, qui fringuait aussi bien que le lui permettait sa charge de vivres et de liquide.

Maintenant, tout le monde se mettait en branle. Guile Servyn ne lâchait plus Lena, Huib Coryn faisait sauter Paulke, Lôke avait passé des bras du roi dans ceux de son amoureux, Sus, le cadet des trois Dras de chez Arrewyn, le gâcheur de maçon de plus en plus avancé dans son intimité ; quant à Kriss Potter, il s'acharnait à rouler l'énorme *bazin* de la *Cornelle*.

D'autres, parmi les plus avisés des Gansryders, Boud Arrewyn, Stan Lieter et Guile Vandrom avaient réquisitionné des filles du voisinage. Enfin, quelques-uns, les gamins, dansaient entre eux. Dolf Gouda avec Rein, son jumeau, Jas Kalf avec Louwe Zanders, Janneke Andries avec ce fou de Hein Vlogel.



Cette dernière paire de drôles dans laquelle le petit Millédiue représentait la femme, faisait l'admiration des buveurs abrutis. Parfois, ils se détachaient, exécutaient des cavalier seul, levant haut la jambe, arquant les bras; se provoquant avec des gestes canailles jusqu'au moment où ils s'accolaient pour pirouetter furieusement sur place, la casquette tombant dans le cou, en se regardant dans le blanc des yeux.

Les talons grinçaient sur le sable du plancher humide de crachats et de fonds de verres. Les jupons ballonnaient, les blouses s'enflaient, les chausses et les corsages bridaiënt, et il s'échappait de ce remous des odeurs vagues de graillon, de jambon rance et de faguenas.

Les cinq sens de la Boule-Frisée n'étaient pénétrés que de l'action de la *bazin* et du *Jurrie*.

La fermière prenait goût à cette polka furieuse et se prêtait à l'étreinte peu dissimulée du blond Jurgen. Pour être

plus à l'aise, il s'était dépouillé de ses beaux habits du matin, avait endossé le sarrau, et ne gardait des insignes royaux que sa couronne de carton doré ! Celle-ci, passée autour de sa casquette, finit par le gêner et il la jeta dans un coin.

En dansant, les yeux de la *bazin* brillaient de ce feu qui avait affolé Kees ; ceux de Jurgen nageaient stupides ; il y avait encore du désir chez elle et chez lui presque de l'assouvissement. Elle était rose comme les « belles fleurs » favorites du grand pommier de feu le pachter Nelis Cramp, avec des flammes aux pommettes et de la rosée aux lèvres ; lui, exsangue comme un veau écorché, flageolait sur ses poteaux et, à un moment donné, ce fut elle qui parut diriger cette tonne à bière, cette poche à tripes de Beirendrecht.

Kees semblait remplir le pavillon de son bugle des tempêtes grondant dans sa poitrine. Tudieu, quelles saccades, quel martelé de dissonances ! Il pressa

le mouvement de la polka jusqu'à ce qu'elle se fut transformée graduellement en un galop sauvage qui acheva tous les danseurs et les rejeta, hommes et femmes, inondés et haletants, au coin des tables, au bord des banquettes.

La soif était revenue et le Jorgen, la main au gousset, recommençait de payer de nouvelles lampées à ses sujets et à leurs danseuses. Il venait de changer son dernier écu de cinq francs.

- Partons, dit Annemie, que ce gaspillage commençait à révolter et aussi un peu tourmentée par la présence de Kees : Allo, garçon, « y sommes-nous ? »

- Heu ! heu ! Quel soin la *bazin* Cramp prend de notre Jorgen ! dit Manus Maus, menacé de se voir enlever le généreux payeur. Et son frère Stoffel, aussi pané que lui, ricanait :

- Pas de ça, *bazin* ! Un peu de patience !

— La reine porterait-elle les culottes du roi! ajoutait Sus Dras.

Affalé sur un banc, contre le mur, Jurgen repoussa la main que lui tendait la fermière intimidée par ces lazzis :

— Tout à l'heure, meilleure de mon sang! bredouillait-il. Notre lit ne s'enfuira pas !

Elle n'eut garde d'insister en présence du rire formidable qui accueillit cette réplique édifiante et, ayant aperçu son finaud de frère, le Millédiue, l'air aussi goguenard que les autres, elle lui proposa de la reconduire à la Ferme-Blanche, ce que Wannes accepta. Si elle était sortie seule, Kees l'aurait suivie. Maintenant, il resta.

— Bonsoir, Kees. Vous ne rentrez pas? lui dit Bella, dans un rire qui ne passait pas la gorge. Elle se retirait avec son frère Tist et l'inséparable Chiel.

— Bonne nuit, Bella. Je n'ai ni faim ni sommeil.



— Si vous voulez danser, il serait temps de commencer ! remarqua la bonne fille, et elle ajouta de façon que lui seul pût l'entendre :

— A quoi bon rester ici ; puisqu'elle est partie, *elle ?*..

Kees ne répondit rien. Elle n'insista plus ; dévora son chagrin, et sortit en embrassant l'assemblée dans un dernier et sonore bonsoir, finissant par un éclat de rire et à la gaité duquel tous se laissèrent prendre.

Au dehors, elle devint grave, ne deserra plus les dents jusqu'à l'*Etrille*, et là, sur le seuil de la porte, comme Chiel pressait sa main et lui posait de nouveau la question sacramentelle :

— Eh bien, oui, dit-elle, après un soupir ; j'accepte ; parlez à mon père... Je serai votre *bazin*... Mieux vaut en finir comme cela... Encore un peu, je devenais folle aussi.





### III

LE bugle remplacé par Kees reprit ses fonctions et les danses recommencèrent. Janneke, au courant des desseins paternels, abandonna deux gamins, qu'il était en train de souler en leur faisant vider le fond des verres à la régälade, pour s'approcher de l'ancien domestique de la Ferme-Blanche.

Kees, cherchant l'ivresse, avait bu coup sur coup plusieurs *drupels* d'un méchant genièvre mélangé de poivre.

— Grande nouvelle, la Boule-Frisée ! bourdonna la mauvaise mouche. En

voilà du frais ! Les bans de Jurgen Faas et de la tante Annemie seront publiés dimanche prochain. Oncle Jurgen ! Oncle Faas ! je m'y prends à l'avance pour que la langue ne me fourche point plus tard.

D'abord, sur ses gardes, craignant un accès de rage chez le gars dolent, il se tenait debout devant lui et l'interpellait de loin ; puis, encouragé par l'inertie de Kees, il s'assit sur le même banc, se glissa toujours plus près, jusqu'à ce qu'il pût lui parler dans l'oreille. Le soufflé du faux câlin montait directement au cerveau du désespéré. Le petit Millédiue s'était enhardi jusqu'à passer le bras autour du cou de Doorik, et ses chatteringes, ses confidences, devenaient plus pressantes. Voulant empêcher que d'autres que sa dupe entendissent ses paroles perfides, il portait la main ouverte devant sa bouche. Ses regards furtifs cherchaient parfois à travers le nuage de fumée et d'exhalaisons, ce

tonneau de Jurgen qui aurait pu s'approcher et entendre dans quels termes le vilain furet parlait à Kees de son futur oncle. Mais, Jurgen ne bougeait pas plus que Kees.

Les insinuations de cette vermine opéraient à l'envie. Elles paraissaient au valet congédié l'écho de ses propres pensées, et il goûtait un amer soulas à s'entendre répéter les raisonnements qu'il se tenait à lui-même pour justifier ses rancunes. Un grognement sourd, un sanglot dans la gorge, une contraction du visage, apprenaient fréquemment au Judas qu'il avait piqué l'énamouré à l'endroit endolori.

Il finit par le juger suffisamment monté contre Jurgen.

— Garde-toi bien. Keeske ! De joyeux rêves, camarade !

Et il s'éclipsa, très amusé, à la recherche de l'ancien.

Les musiciens s'étaient tu, on ne dansait plus.



Les buveurs sortaient par bandes de trois ou quatre à la fois, les moins bondés soutenant les autres.

Il ne restait à la *Corneille* que Kees Doorik, Jurgen Faas, les Maus et les Dras, les plus altérés des Gansryders, se faisant un point d'honneur de ne pas abandonner leur roi. A ces parasites s'étaient joint quelques gosiers pavés du Coin-d'Argent l'habitable des terrassiers et des canapsas.

L'ivresse était arrivée à sa période d'abattement et de mélancolie ; Jurgen Faas s'attendrissait, mouillait ses paroles, fraternisait à la ronde. Il aperçut Kees, boudeur et renfrogné, et, en veine de générosité, marcha, titubant, vers son rival.

— *Sanctus* (1), le Frisé ! Tous amis, hé ? annonça le poldérien en choquant son verre contre celui de Kees.

---

(1) *Sanctus* ! Mot que les paysans emploient en portant une santé.

L'autre le repoussa et retira son demi-litre.

— Tiens-toi tranquille, dis-je. Garçon, garçon, fais en sorte que tu sois parti... C'est le meilleur conseil que je te donne... Il n'y a rien de commun entre nous.

Cependant, le Jurgen avait son idée fixe et répétait sur un ton de tendre reproche :

— Nous sommes des amis... Tous amis, pas vrai ?

— Va-t-en ! dit le Doorik, en employant le mot le plus sonore et le plus méprisant du patois.

Jurgen s'obstina et s'assit à côté du jaloux, se collant contre lui, à peu près comme l'enveloppant petit Millédiue venait de le faire.

— Je ne t'ai jamais fait de mal ?

Et, sans remarquer le visage bouleversé de Doorik, le maladroit se mit à parler d'Annemie, de la Ferme-Blanche, de son prochain mariage. S'il avait

remplacé Kees sur l'héritage de Nelis Cramp, c'était simple hasard. D'ailleurs, à preuve qu'il ne voulait que du bien à son camarade Kees, aussitôt devenu *baas* du patrimoine, son premier soin serait de reprendre la Boule-Frisée comme intendant. Il en donnait sa parole d'honneur.

Puis, il entra dans le détail de la future et du bien.

Il demandait des renseignements à Kees et le consultait sur l'économie de la borde :

— Hein, qu'en penses-tu? Une gailarde, hé! Des écus, pas vrai?...

Et il donnait du coude dans les côtes de son interlocuteur. A la fin, celui-ci n'y tint plus; les paroles du gros poldérien étaient autant de bravades, et il lui cria dans le visage :

— Tu ne comprends donc pas? Je t'avais dit de ne pas me parler...

Il se contenait encore, sa nature foncièrement honnête résistait, malgré

tout, à son éréthisme; mais, à bout de force, il se leva pour fuir, appréhendant des explications tragiques.

Jurgen, que cette retraite contrariait, le retint par la blouse.

— Lâche-moi! cria Kees. Ne me touche plus!

— Ta main, alors? fit l'autre plaintivement, ne voulant pas comprendre.

Kees répondit par un juron et sortit après un geste obscène: « Voilà pour toi. »

Jurgen le rattrapa dans la rue:

— Je veux que nous soyons amis! rabâcha-t-il.

— Ces fadaises continuent, oui?... Nous sommes deux, Jurgen, et je te dis, crois-en mon avertissement: Ne me tente pas! Tu joues un jeu dangereux, garçon, en ce moment... Tu ne sais pas combien il est dangereux, ce jeu... Voici ton chemin, à gauche; moi, je continue. Dieu aie pitié de nous!

— J'irai où bon me semble! répliqua le Gansryder.



Par une nouvelle manifestation de la boisson, il devenait hargneux et agressif à son tour :

— Je te suivrai. Me cherches-tu quelle? Dis-le franchement, alors?... En effet, c'est comme si nous « devions peler un petit œuf ensemble!... »

— A la bonne heure, Jurgen ! dit Kees avec un rire atroce, j'aime mieux t'entendre parler ainsi. Ces enfantillages n'étaient pas de saison. Montre que tu es un vrai *kerel* ! Nous allons nous comprendre. Ah ! tu veux régler, arrive alors...

Kees pressa le pas. Jurgen, qui l'avait lâché, marchait, à côté de lui, presque droit maintenant.

Ils entendirent s'ouvrir la porte de la *Corneille*. Sur le seuil, Rik Dras, se faisant un porte-voix de ses mains, les héla :

— Laoûla ! hé les hommes ! Jurgen, Jûûû...rie ! Halli delidelô !

Ils étaient déjà trop loin pour qu'il

put les apercevoir. Ils se gardèrent de répondre, et s'engagèrent à gauche, dans les champs écrasés d'opaques ténèbres que les feux des fermes ne piquaient plus. La nuit fermée régnait déjà depuis des heures. Un vent presque tiède, haletant comme une haleine, agitait les rideaux de trembles. Le terreau du Polder détrempe par les dernières pluies de l'hiver s'enfonçait sous les pas des marcheurs, tous deux muets à présent.

Ils arrivèrent au pied de la Digue.

— Si nous nous arrêtons ! dit Jurgen Faas.

— Comme tu veux ! .. dit Kees, et il reprit, cédant à une dernière bonne pensée :

— Nous pourrions nous entendre, peut-être... Tu sais qu'une grande injustice m'a été faite et que tu me menaces d'un tort plus grand encore. Jurgen Faas, Jurrie, sois bon ! Renonce à Mie Cramp ! C'est moi qui te tendrai la main

et me dirai ton ami... Aie pitié! Je l'aime!

— Pour qui me prends-tu, Keeske! Un franc garçon n'a qu'une parole: Je suis engagé. D'ailleurs, en quoi cette reculade avancerait-elle tes affaires?

— Tu le demandes! Mais, c'est ma vie en ce monde, c'est mon salut dans l'autre que tu me rendrais!

— J'en suis fâché pour toi, camarade, mais elle ne t'aimait pas; la place était libre; j'en profitai, nondekeu!... Oh! la place est prise à présent, trop bien prise... Voyons, là, sérieusement, tu ne consentirais pas, je pense, à t'attribuer mes œuvres? ..

Kees se prit la tête à deux mains, ne voyant plus rien, n'entendant qu'un grand fracas dans son cerveau démoli:

— Que dis-tu là, Jurgen Faas!... Répète, pour voir... J'ai mal compris, n'est-ce pas?

— As-tu vu, pauvre compagnon, comment elle me parlait à l'oreille avant la

danse!... Ce qu'elle me disait, *souke-laire!* Rien qui te concernât, mon garçon... Tout simplement que je serai père...

— Oh non, Jurgen chéri!... Dis-moi, tu te vantes... C'est impossible!

— Trop réel, au contraire; écoute plutôt... Il y a cinq mois, nous nous sommes rencontrés à Putte, où vous nous avez perdus, Annemie et moi... Resté seul avec elle et le diable me tentant, je ne me suis pas contenté de la regarder... Voilà tout.

L'impitoyable fat éclata de rire avant de poursuivre :

— Attends quatre mois encore et tu verras... Ah! le compte y est, à partir d'octobre... Quatre et cinq font neuf ou l'instituteur de Beirendrecht a menti... Tu peux le vérifier sur tes doigts.

Il se tenait les flancs, dépouillant toute contrainte, jubilant au souvenir de sa conquête.

Kees ne pouvait plus douter.



— Ah! les cochons! ah! la sale chienne! hurla-t-il. C'est donc vrai qu'elle l'aimait .. Alors à nous deux... Toi, il faut que je te tue...

Et reculant de quelques pas, il prit son escousse pour fondre sur lui. L'autre, aux trois quarts dégrisé, avait eu le temps de se mettre en garde et d'un pochon décoché entre les deux yeux, il repoussa l'agresseur. Kees ne sentit rien, quoique les poings de son adversaire, noueux comme des loupes de chêne, lui eussent enlevé toute une pelure de chair au front. Il revint à la charge.

Agile et nerveux, il avait tombé deux ans auparavant, dans ce Putte maudit, un lutteur de profession, un grand Allemand aussi velu qu'un loup. S'il parvenait à saisir son adversaire à la taille, c'en serait fait du pataud.

Jurgen, lui, se flait à sa pratique du pugilat pour tenir le furieux en respect. Et, en effet, deux ou trois attaques de

Kees, qui tournait autour de lui, furent vigoureusement repoussées. Mais la vigilance du Poldérien se lassa, les feintes de ce brunet dégourdi le déconcertèrent et brusquement il se sentit étreint à bras le corps, enlevé du sol, puis couché sur le dos.

— God ver!... sacra-t-il en tombant; et il n'acheva pas.

Kees touchait à son but, quoique le désespoir prêtât une agilité, des nerfs nouveaux au Gansrijder. Terrassé, Jurrie se débattait comme jamais oie n'avait gigotté à la corde. Il cherchait à crever les yeux au signor, à le mordre, à le prendre aux cheveux, ou à introduire le genou entre ses jambes pour lui broyer le bas-ventre. Peine perdue, Kees tenait ferme et ne se laissait pas atteindre. Ils roulèrent plusieurs fois, l'un sur l'autre, entrelacés, rendant de l'écume, perdant du sang. A ce manège, les forces de Jurgen s'épuisaient, pressé dans les bras broyeurs du Doorik, il haletait.

— Attends ! Maintenant ton affaire est faite, camarade ! disait le vainqueur. Le jeu de l'oie est fini... Tous les jeux sont finis, mon roitelet. Jeux d'amour et le reste... Nous arrivons de Tord-le-Cou. Hou ! hou !

Jurgen se sentit perdu. Il put arriver à la poche de son pantalon et en retirer son *lierenaar*, son inséparable jambette lierroise. Kees, devenu félin, lui avait accordé à dessein cette facilité et il le désarma plus rapidement encore que l'autre s'était armé.

Ce fut la fin.

Il lui plongea le couteau dans le corps, retira l'arme, le frappa de nouveau. Il avait eu soin d'écarter les vêtements du malheureux au-dessus de la ceinture pour que la lame ne rencontrât pas de résistance. Au premier coup porté dans les reins, la victime supplia :

— Och Kees !... Ne le fais pas ! Pitié ? Ah maïe !..

Kees n'écoutait plus. Il se tenait à ca-

lifourchon sur ce vivant dont il était absolument maître. Il serrait les hanches de Jurgen entre ses genoux comme il eût serré le bon Kouss, le cheval moreau. D'une main il empoignait son ennemi à la gorge pour étouffer ses cris et de l'autre il lui labourait les flancs, en se servant de son couteau comme d'une houe dans la terre du Polder et en criant : « Harrè ! Et vlan, et encore ! »

Les gémississements du vaincu diminuaient. Pour le faire taire complètement, Kees lui enfonça une dernière fois son lierrois dans la nuque, comme on fait aux cochons sacrifiés. Tout râle cessa. Un flot de sang sortit par la bouche. Les membres se détendirent, rigides, refroidissant. Rien ne remua plus.

Kees resta vautré quelques instants sur cette masse presque vide de sang, qui avait été le jovial Jurgen Faas. Puis, il se secoua ainsi qu'après une



besogne fatigante. Gêné par sa blouse aussi imbibée que celle du cadavre, il s'en débarrassa et la jeta sur ce visage blanc comme une lune d'hiver dont les yeux devaient le fixer dans l'ombre. Laissant là cette dépouille piteuse dont il gagnait peur, il courut sans se retourner, tout d'une traite jusqu'à la Ferme-Blanche.

Spits gronda.

— Tout beau, Spits, c'est moi ! dit Kees à voix basse. Le chien rentra dans sa niche. Kees tira un seau d'eau du puits, se lava sommairement le visage et les mains. Il fredonnait entre ses dents qui claquaient :

« Nous arrivons de Tord le-Cou, hou ! hou ! Entendez-vous pleurer la petite bête ! »

La porte de la grange était ouverte. « Le mauvais domestique ! » murmurait-il en songeant à l'immolé. Il se laissa tomber comme une masse sur le foin

odorant et dormit aussitôt à poings fermés.

Le coq chantait déjà.

Derrière le moulin de Zander Vlogel, vers Eeckeren, un ruban rose, lamé d'argent, soutachait le bas de l'horizon où allait apparaître le disque rouge du soleil.





IV

**L** *A bazin*, éreintée par la polka extravagante de la veille, avait dormi comme une souche et ne se leva qu'au grand jour. Elle fut surprise en inspectant le chantier, la grange et l'étable à ne point rencontrer Jurgen Faas.

— Ho ! hé ! le Rik paresseux ! criait-elle à plusieurs reprises. Elle grimpa l'échelle conduisant à la soupente où logeait le domestique.

— Jurrie ! Jurgen ! répétait-elle à mi-chemin de son ascension, un sciu-

pule machinal l'arrêtant. Ne recevant pas de réponse, elle monta encore :

— C'est la boisson ! songeait-elle. Allô, la besogne n'ira pas aujourd'hui.

Arrivée au faite, elle souleva la trappe, passa la tête au-dessus du plancher, appela.

Le lit vide n'avait pas même été défait. Les habits du Gansrijder étaient jonchés ça et là.

— Où peut-il avoir dormi ? se demandait la jeune femme mortifiée et inquiète. Au bord d'un fossé ? Sous une table de la *Cornelle* ?

Elle redescendit à reculons.

Au bas de l'échelle, en se retournant, elle reçut comme un grand coup dans la poitrine.

Devant elle se trouvait Kees Doorik, la figure traversée d'éraflures sangui- nolentes, des bouillonnements rouges et caillés dans les cheveux, en manches de veste, le pantalon déchiré, trempé



de boue. Il la regarda, croisant les bras, jouissant de sa stupeur.

— Vous ne reverrez plus le Poldérien ! dit-il.

Elle porta la main à son cœur, puis se cacha le visage dans son tablier bleu, défaillante, devinant l'affreuse vérité et ne trouvant rien à dire à l'assassin.

Cependant, une rumeur s'élevait dans la campagne. Les exclamations se répercutaient d'un coin du village à l'autre. La nouvelle volait de porte en porte, ameutant les âmes. Janneke envoyé à Stabroeck, s'en revint de toute la vitesse de ses jambes, heureux d'être le premier à raconter l'affaire à la veuve Cramp.

De plus loin que sa voix portât, il criait, déjà époumonné :

— Tante ! Tante ! Notre Jurgen a été *fait capot*. On l'a trouvé près du Bouleau-d'Argent, sur le champ de Rob Maes ..

Il courut dans la maison, cherchant Annemie et continuant de glapir :

— On croit que c'est l'œuvre de Kees... Le vagabond n'est pas rentré cette nuit chez le bourgmestre. Il est sorti de la *Corneille* à trois heures du matin avec notre Jurrie... Rik Dras de chez Arrewyn les a appelés ; puis il est sorti pour les rattrapper, mais ils avaient disparu...

Enfin, il pénétra dans l'étable.

A la vue de Kees, il s'arrêta court, pris à la fois de terreur et d'allégresse, pouvant à peine en croire ses yeux.

— Eh bien ? Qu'attends-tu, vermine ? C'est bien moi, Kees Doorik...

Janneke, remis de son trouble, rebroussa jusqu'à la porte charretière et, les mains en entonnoir devant sa bouche, il appela :

— Hé ! les hommes, par ici... Nous le tenons... Arrêtez ! Au meurtre !

Et comme ils n'arrivaient pas assez vite, il faisait de grands moulinets avec

ses bras. Quatre hommes accoururent, quatre des Gansrijders du voisinage : Huib Coryn, Manus, de chez le bourgmestre, Chiel Daenens et Hein Vlogel, le fils du meunier. Eux aussi avaient dû cuver leur bière et le bruit tragique les avait surpris au saut du lit.

Ils s'approchèrent de Kees. Janneke, rassuré par ce renfort, osa les suivre.

— Personne ne l'épousera; elle ne sera plus à personne! murmurait Kees impassible, ne montrant aucune envie de s'enfuir ou de résister.

Le garde champêtre Mile Pomp, déjà allumé par le genièvre, se présenta, suivi du bourgmestre, le gros Flup Sap, l'air toujours hilare malgré lui, la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Le magistrat et le garde discutaient pour savoir où l'on conduirait le criminel en attendant la gendarmerie et le parquet. Le garde faisait valoir qu'à la maison communale il serait facile de rédiger le procès-verbal.

— Mais... mais... qui pourrait croire cela de ce garçon!... soupirait Flup en cherchant sa respiration. Ma fille en est comme foudroyée...

Entretiens, la foule avait envahi l'aire de la Ferme-Blanche, la marmaille du village se fauflait jusque dans l'étable, on se bousculait pour apercevoir ce monstre de Kees inspirant autant de curiosité que d'horreur.

Le petit Millédiue s'amusait mieux encore qu'à la course de la veille. Un sang autrement précieux que celui de la volaille donnait cette effrayante teinte de rouille aux chausses brunes du valet. Et, ricanant, il témoignait à ce saigneur de Kees une sollicitude ironique :

— Dis donc, la Boule-Frisée, mon grand ami, te voilà propre! On part pour l'herberge de la rue des Béguines,... tenue par le gouvernement... Bon voyage, gentil valet!

Annemie, assise sur les échelons, dé-



robait toujours son visage et répétait secouée par des sanglots :

— God !... God !... God !...

Ce fourbe de Wannès Andries, n'osait pas rire, mais il en éprouvait autant l'envie que son digne aîné. Il prenait sa mine de croque-mort, se tenait aux côtés de sa sœur pour lui prodiguer des consolations que celle-ci ne paraissait pas entendre.

Dans les groupes, Hein Vlogel raconta comment on avait ramassé le corps du pauvre Jurgen, du roi d'un jour des Gansrijders, comment il était tourné, une jambe repliée sous l'autre, — quelle couleur avait son visage, le nombre de trous qui le criblaient. Et remués par ces détails, les villageois vociféraient :  
« Tue ! Tue ! A mort le Doorik ! »

La tribu du Millédiue, au grand complet, raccolée par le grand frère, se distinguait par ses cris sauvages.

— Une corde ! demanda Chiel Dae-nens.

Ce rousseau de Chiel Daenens, le fils du « batteur de cuivre », était le premier cornet de l'*Amicitia* et le voisin de pupitre de Kees, le soir aux répétitions. L'apparition de la face généralement moufflarde et maintenant allongée du franc camarade, faisait passer brusquement dans le cerveau malade du meurtrier, comme devant l'objectif d'une lanterne magique, les paisibles images de jadis :

C'était — le jeudi à huit heures, — après le travail — le local : devant les pupitres peints en vert disposés autour du billard, sous les six lampes à pétrole suspendues au plafond, les musiciens debout, tournant le dos aux auditeurs, — membres honoraires — qui fumaient, buvaient, conversaient dans les coins ou manipulaient des cartes graisseuses. En jouant, les exécutants fermaient les yeux et leurs faces en ballon se gonflaient comme un soufflet. Aux pauses, ils retournaient les instruments, devis-

saient l'embouchure, pour leur faire rendre la salive...

C'était encore un jour de sortie dans le village, un lundi de kermesse, ou une tournée à Cappellen, une excursion à Brasschaet. La phalange des trente-deux membres actifs marchaient par rangs de quatre au rythme des pas-redoublés. Ils se dandinaient en appuyant d'un mouvement d'épaule chaque temps fort de la mesure. De petits van-pieds, sains comme des fauves; des faneuses, à l'œil hardi, au rire argentin, dansaient en se tenant par la main, devant et derrière le cortège. Après la grosse caisse suivaient les membres de la commission, importants, endimanchés, les insignes à la boutonnière, emboltant le pas sur celui des fanfares. Ils défilaient par les grandes routes où leur bande soulevait des nuages de poussière; par les sentiers, entre les blés mûrs, hauts sur tige; et les flambées du soleil incendiaient les larges

pavillons des tubas, accrochaient des escarboucles le long des tuyaux serpentinaux des trombones. Devant la porte des estaminets affiliés à la société, par un baes payant de sa poche ou par un des gars payant de ses poumons, la fanfare se déployait, en croissant, le chef au centre. Alors, tandis qu'on exécutait un morceau concertant, les notables pénétraient déjà dans la salle. Le président — un monsieur — passait devant et recevait sur le seuil, des mains de la servante, grosse et ronde comme un blaireau, le premier verre de bière auquel il l'invitait galamment à tremper ses lèvres, ce qu'elle faisait en rougissant très fort et en épiait du coin de l'œil Moske, le bombardon, son promis, un espiègle riant de ses confusions sans négliger une repique.

Les clameurs « Tue l'assassin ! » redoublaient et tiraient la Boule-Frisée de ces évagations :

— Ecoutez-moi, mes amis ! La partie



était loyale, je l'assure... Il vous le dirait lui-même... C'est Jurgen qui ouvrit son *lierenaar* contre moi... Je me suis défendu !

Une huée couvrait ses protestations.

— C'est ce qu'il faut expliquer à ces messieurs d'Anvers, mon garçon ! fit doctoralement Wannas Andries avec un mauvais sourire et tout plein de menaces dans sa mine trigaude.

On tardait de prendre la direction de la maison communale. L'échevin Arrewyn rapporta que la logette réservée aux malfaiteurs, devait être déblayée de la provision de charbon et de pommes de terre du secrétaire Lieter. Le cachot n'avait jamais servi. C'était la première fois depuis un demi-siècle qu'un crime se commettait sur le territoire de Dinghelaar. Et encore, était-ce l'œuvre d'un étranger à la paroisse. L'exaspération des paysans faisait craindre que le meurtrier ne fût écharpé en route ou même extrait de cette géole, peu solide

au dire d'Arrewyn. Les envies et les inimitiés qui avaient grandi avec les condisciples de Kees, mais auxquelles la conduite irréprochable du garçon n'offrait point de prise, se réveillaient maintenant implacables. Et on entendait, mêlés à cette épithète d'opprobre « assassin », les injures et les sobriquets d'antan : « Maudit bâtard ! Rebut de signor ! Fils de chienne ! »

— Voilà le curé ! annoncèrent plusieurs voix.

La meute d'aboyeurs que le garde champêtre et deux ou trois gars contenaient à peine, recula de quelques pas ; le haro se calma.

Un prêtre en cheveux blancs, avec une physionomie douce et réfléchie approchait péniblement, appuyé sur sa canne à bec de corbin. Ses paroissiens s'écartaient pour lui livrer passage et les hommes ôtaient leur casquette, non sans le regarder d'un air sournois qui

voulait dire : « Hé ! curé, vous ne vous attendiez pas à celle-là ! »

C'était, en effet, le même prêtre qui avait habillé Kees à sa première communion et lui avait appris ce catéchisme où il est dit :

Homicide point ne seras.

Alors que tout le village abreuvait d'injustices le garçonnet exilé de la ville, ce paria était le favori du saint homme.

Qu'allait raconter ce juste au pécheur ? Elles ricanaient en-dessous les charitables ouailles. La rencontre était édifiante.

Le curé s'approcha de son triste protégé — il venait de voir l'autre à la morgue du cimetière — et il dit à Kees : « Malheureux enfant ! Dieu ait pitié de toi ! » Sa voix grave restait tendre et compatissante quand même. Le maudit retrouva des larmes et courba le front. Chose qui fut reprochée longtemps au

prêtre, il étendit les mains comme pour l'absoudre.

Puis, son clair regard bleu habitué à fouiller les consciences, se dirigea vers la femme accroupie derrière le meurtrier, et vaguement il devina à qui revenait la grosse part des responsabilités dans cette male œuvre.

Sur l'avis du pasteur, on se décida à conduire ailleurs le prisonnier. Enfin, deux gendarmes, dont un brigadier, étaient arrivés dare dare de la frontière. Chacun de ces soldats, la carabine en bandouillère, le bonnet de police à « floche » blanche sur l'oreille, prit Kees par un bras.

— Permettez, camarade ! dit l'un d'eux, wallon gouailleur, en tirant une paire de menottes de sa poche.

Au contact des uniformes le gars comprit et frissonna. Il se laissa attacher les mains.

— En route ! commanda le brigadier



en lui donnant légèrement de la crosse entre les épaules.

Kees marcha, presque décidé. Une poussée se produisit dans la foule. Les gendarmes imposaient à la curiosité des paysans. Derrière l'ancien valet de la Ferme-Blanche marchaient le curé, le bourgmestre, l'échevin et le garde.

En traversant le chantier, Kees Doo-rik se tourna encore une fois vers sa *bazin* trop aimée. Appelée, poussée par une force mystérieuse, elle s'était trainée jusqu'au seuil de l'étable, et maintenant, elle s'arrêtait, comprenant ce à quoi le regard navrant du misérable faisait allusion.

Elle revécut en une minute ce soir de la rentrée des moissons où de cette même place elle l'avait suivi, le travailleur dispos et nerveux, s'enlevant désirable sur le mur empourpré par le couchant.

Aujourd'hui aussi elle le contemplait fascinée et même lorsqu'il se fut dé-

tourné, ses yeux de somnambule ne pouvaient se détacher du pauvre diable dont la Boule-Frisée dominait cette houle de têtes méchantes comme une épave émerge des vagues.

Une flopée de jeunes maraudeurs, conduite par le petit Millédiue, poursuivait le prisonnier, et lui jetait des pierres et des mottes de gazon, en criant : « Hawoùrtt ! Hawoùrtt ! »

Il ne resta dans la Ferme-Blanche que la *bazin* Annemie et derrière elle son digne frère Wannès qui l'observait avec une joie abominable.

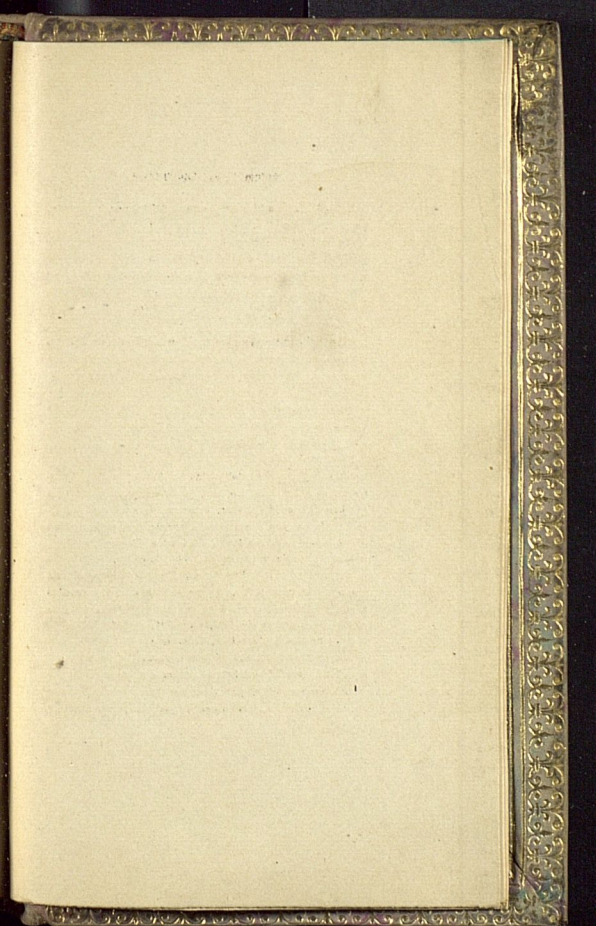
Kees avait disparu ; elle regardait toujours devant elle, le mur de la grange.

La matinée se montrait douce et bénigne à tous. La brume bleuâtre où le soleil nouveau mettait des globules d'argent montait ainsi que l'haleine du fonds en travail. L'avril palpait déjà dans l'air émoullent et flou.

Et la veuve comprenait que tout

renaîtrait dans le Polder, cette année, celle qui suivrait, toutes celles à vivre encore, sans qu'elle pût rentrer avec les autres créatures, dans le concert du printemps. Ce cadavre et ce prisonnier, ces deux forces anéanties à cause d'elle, la séparaient à jamais de la nature prolifique. Rien ne remuait plus dans ses entrailles : l'enfant de Jurgen, aussi, était mort.

FIN.





## MÊME COLLECTION.

LA-I-TOU. Le soldat qu'il a vu, bouclant son ceinturon, au sortir du fourré, chantait La-I-tou, le refrain en vogue. Dans ce fourré, il y avait le cadavre d'une petite fille, que lui, le bambin, a baisé au front, la croyant endormie. Puis il s'est enfui à toutes jambes. Et, à cause de ce baiser, il n'a pas dit qu'il y avait, là-bas, dans le fourré, une petite fille, tuée, sans doute par le soldat qui chantait La-I-tou.

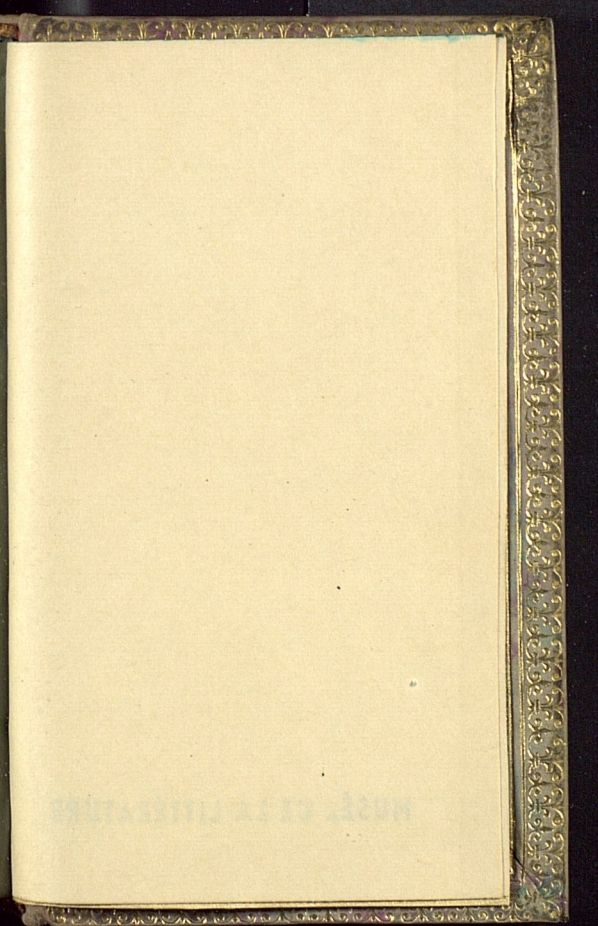
Plus tard, longtemps plus tard, quand il sera un homme, il aura un voisin qui ressemblera à ce soldat. Et ce voisin chantera La-I-tou. Il passera des nuits à l'épier. Si c'était l'assassin. Il se fera son ami pour mieux surprendre ses secrets. Il connaîtra les angoisses de ce doute affreux. Le voisin mourra une nuit, jurant, mais avec un singulier sourire, qu'il n'a pas tué la petite fille violée.

Et cependant.

LA-I-TOU est un récit poignant, fait à la première personne, ce qui double son acuité; il est écrit à la façon d'Edgar Poe, mais l'auteur, notre confrère Edmond Lepelletier, n'a pas visé à produire la terreur, il a voulu que les sensations vissent du doute. Il a procédé par inductions, par remarques psychiques et psychologiques, mais sans pélanterie. C'est l'analyse étrange d'une obsession qui finit par envahir tout l'être. Je ne sais pas de lecture plus troublante. On éprouve, à suivre les péripéties passionnantes de ce drame cérébral, un malaise indéfinissable.

Sans beaucoup de talent, l'auteur aurait sombré; il a réussi, et son livre d'une note si personnelle est un régal pour les lettrés. C'est à leur intention d'ailleurs qu'il a été tiré à petit nombre, par Kistemaeckers, en un format et avec un soin qui en font ainsi, à tous égards, un bijou de bibliothèque.

(Paris).



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

